This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

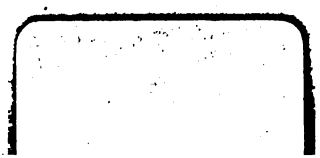
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

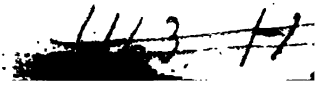
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Alois

1 A.2.3.1.5
NKV



DES

# COMPENSATIONS

DANS

# LES DESTINÉES HUMAINES.

DES

# COMPENSATIONS

DANS

# LES DESTINÉES HUMAINES.

Se trouve

CHEZ { LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12.

8"

G. W. Irving

DES

# COMPENSATIONS

DANS

# LES DESTINÉES HUMAINES.

PAR H. AZAÏS.

Tom 3

PREMIÈRE PARTIE.

LIBRARY
NEW-YORK

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.

# A MADAME

# ADÈLE BERGER.

*Madame,*

*Si j'avais fait un Ouvrage de Littérature aimable, je vous en offrirais l'hommage; je rappellerais alors votre goût délicat, votre esprit, vos talens et vos grâces.*

*J'ai fait un Ouvrage de Morale, qui présente des consolations à l'infortune; je devais le consacrer à la*

*Raison parfaite, aux Vertus simples et touchantes, à l'Ame la plus belle, la plus pure, la plus tendre. Je devais vous le consacrer, Madame; il n'est point d'infortuné dont les peines ne fussent adoucies, dont les chagrins ne fussent effacés par le bonheur d'obtenir votre affection et votre estime.*

AZAÏS.

# PRÉFACE.

L'OUVRAGE que je présente au public, est fait depuis long-temps. Il est le premier fruit d'une profonde retraite. Victime, il y a dix ans, de persécutions révolutionnaires, je fus accueilli dans l'un des asiles ouverts par la piété à l'infortune. J'y trouvai le silence, la paix, toutes les faveurs d'un entier loisir, tous les égards, tous les secours de la plus touchante bienfaisance. Environné d'amis véritables, car ils m'accablaient de soins, et je n'avais à leur offrir que ma reconnaissance, comparant mon sort à celui d'un grand nombre d'hommes honnêtes qui gémissaient dans les privations les plus cruelles, j'étais

profondément touché de tant de biens réels et inattendus. Mon cœur, toujours rempli de consolations, ne connaissait pas un instant d'ennui ou d'amertume. Le plus souvent, au contraire, il éprouvait, jusqu'à la surabondance, les sentimens qui faisaient son bonheur.

Déjà, avant même d'être amené à cette situation, j'avais reçu bien des satisfactions et bien des peines. J'avais quelquefois réfléchi sur l'enchaînement des unes et des autres; j'avais cru apercevoir entr'elles une relation conduite par l'équité.

Cette pensée s'affermit, se développa dans mon ame, à la faveur du calme de ma retraite et de ses douceurs nombreuses. Elle augmenta le prix de tous mes biens. Je profitai

de mon loisir pour écrire ce qu'elle m'inspirait.

Dans mon intention, le plan de l'Ouvrage que j'allais faire devait embrasser toutes les circonstances des Destinées humaines. Je me proposais de suivre le sort de l'homme dans tous les lieux, dans tous les temps, à toutes les époques de la durée des sociétés. Je voulais présenter des consolations à l'homme de tout âge, de tout rang, de tout pays, de tout caractère.

Mais à mesure que je m'avançai dans mon sujet, je vis chaque jour s'en augmenter l'étendue; et bientôt l'habitude de méditation qu'il donna à mon esprit m'entraîna inopinément vers des pensées encore plus importantes. Je crus apercevoir d'une

manière confuse, vraisemblable, séduisante, que l'homme était l'objet de la composition universelle, et que, pour cette raison, le balancement des Destinées humaines était l'un des principaux effets de la cause même qui produisait l'équilibre de l'univers.

J'osai entreprendre de vérifier cette pensée. Je sentis aussitôt qu'elle m'imposait la nécessité d'étudier attentivement la marche du monde, de connaître la nature et la distribution de ses diverses parties, de découvrir sur-tout la loi nécessairement unique, et constamment exécutée, qui dirigeait et enchaînait tous les effets.

Je ne dirai point ici, avec détail, quels ont été les résultats de cette entreprise; le livre où je les fais connaître est prêt; il va être publié. J'an-

noncerai seulement aujourd'hui que la loi primitive, constante, unique, universelle, s'étant heureusement montrée à mon esprit, il m'était impossible de ne pas la suivre dans son application universelle; il m'était impossible de m'arrêter avant d'avoir parcouru la nature entière, avant d'avoir connu tous les rapports qui unissent chaque fait à la cause universelle, et par elle à tous les autres faits. En un mot, comme l'Univers est nécessairement conduit selon un système, comme il n'est, dans son ensemble, que l'exécution constante d'une seule loi, je ne pouvais découvrir la loi qui conduit l'Univers, sans en tracer le système.

Telle est donc ma persuasion profonde. L'Ouvrage que j'ai fait à l'aide

de beaucoup de temps, d'un loisir absolu, de toutes les douceurs d'une retraite heureuse, d'un ami très-éclairé, des secours sans nombre, préparés en faveur de notre siècle par tous les siècles antérieurs; l'Ouvrage qui, pour ainsi-dire, est venu inopinément me saisir dans la solitude, et qui m'a contraint à le suivre dans son enchaînement universel; cet Ouvrage dont les bases, déjà publiées, ont paru inébranlables à tous les hommes instruits, judicieux, de bonne-foi, et n'ont été publiquement attaquées par personne; cet Ouvrage contient ce qu'il y a d'essentiel et de principal sur le système vrai et nécessairement unique, sur le système de l'Univers.

J'avais déjà écrit ce que je présente aujourd'hui, lorsque je fus entraîné

à m'occuper de la composition du monde; je suspendis à regret ce premier et consolant travail. Ainsi que j'avais osé le prévoir, je trouvai, dans le plan et la constitution de l'Univers, l'explication de l'homme et de son sort, la source immédiate de toutes les conditions si nombreuses, si variées, qui tracent sa destinée, la cause du balancement équitable de toutes ces conditions. Il m'était ainsi devenu impossible d'achever isolément mon premier Ouvrage; il m'était devenu impossible de traiter isolément une question quelconque, de faire un ouvrage particulier. Je ne pouvais même plus considérer ce que j'avais déjà fait sur le sort de l'homme, que comme un essai sans précision, sans unité, que je ne devais point

laisser paraître; et telle était mon intention. J'avais du moins celle de publier d'abord mon système, et de réserver, pour d'autres temps, tous ceux de mes ouvrages préliminaires qui en avaient préparé la composition. Bien des circonstances, dont il est inutile que je rende compte, m'ont fait changer de projet. Je fais précéder aujourd'hui mon système de l'Ouvrage, informe sans doute, mais intéressant par son sujet, dont l'idée s'unit en moi au souvenir du temps le plus doux, le plus heureux du passé de ma vie.

Pour suivre moi-même, avec plus de charmes, le développement de mes idées sur les Destinées humaines, j'avais permis à mon imagination de les attribuer à un homme d'un carac-

tère estimable, qui, plein d'affection pour un jeune homme sensible, agité de désirs, accablé de peines, cherchait à lui rendre la paix et le bonheur. Cette fiction m'intéressait; elle plaçait auprès de moi, dans ma solitude, deux êtres selon mon cœur. Elle mettait mon ame dans un état d'abandon qui, peut-être, se répandait ensuite un peu trop sur mon Ouvrage. J'aurais mieux fait, peut-être, de donner une forme plus simple, plus austère à ce que j'oserais appeler le Traité de la justice providentielle; mais en cherchant à donner à mon Ouvrage cette forme meilleure, je ne l'aurais pas fait aussi-bien, parce que je l'aurais fait avec moins de plaisir.

Je demande ainsi que l'on me par-

donne les longueurs, les répétitions et le désordre que l'on trouvera quelques fois dans mon Livre; ce défaut est naturellement celui des ouvrages d'un solitaire.

Je demande que l'on fasse encore moins d'attention à une inconvenance, qui, si je ne l'expliquais point, serait entièrement inexcusable.

J'attribue à Lorenzo, non-seulement mes idées sur le sort de l'homme, mais encore tout mon système sur la composition du monde. Il semble ainsi que j'ai voulu me désigner moi-même sous le nom de cet homme que j'ai tâché de peindre constamment digne d'affection et d'estime. J'ai été bien loin d'avoir cette intention. Lorsque j'ai commencé ce premier Ouvrage, je venais de passer

bien des années auprès d'une personne qui vit encore, que, pour cette raison, je ne nommerai pas, qui est un modèle de bonté, de vertu, de sagesse douce et indulgente, à qui je dois une reconnaissance sans bornes, parce qu'elle n'a mis aucunes bornes dans ses vœux pour mon bonheur. Son image m'avait suivi dans la retraite, et elle ne m'abandonnera jamais. L'affection, la reconnaissance et l'estime, lorsqu'elles s'unissent fortement, composent un sentiment éternel.

Cette personne, dont je trace le portrait dans l'un des chapitres de l'Ouvrage que l'on va lire, est réellement celle que, sous le nom de Lorenzo, je désignais à mon cœur. Souvent je croyais écrire sous sa dic-

tée, ou du moins en sa présence; et l'on aura raison d'attribuer ce que l'on trouvera de meilleur dans mon Livre à cette inspiration.

Surpris, comme je l'ai dit, vers le milieu de cette douce carrière, par des pensées d'un ordre plus étendu; contraint, non de revenir en arrière, mais de parcourir un champ beaucoup plus vaste, où rien cependant ne pouvait être donné à l'imagination, mon style et mon travail changèrent, malgré moi, de caractère. Mon nouvel Ouvrage devait, non-seulement expliquer l'Univers, il devait encore le peindre; sa forme devait être grave et simple; je ne pouvais emprunter le nom de personne; toute fiction eût été déplacée dans le Livre que je consacrais à la Vérité.

Déterminé aujourd'hui à faire annoncer mon système par ce que j'avais déjà fait sur les Destinées humaines, je me suis permis d'ajouter à ce dernier Ouvrage bien des traits qui indiquent le premier. Je ne pouvais mettre ces indications que dans la bouche de Lorenzo. J'en ai senti l'inconvénient. Pour l'éviter, il aurait fallu refondre entièrement cet Ouvrage, lui donner la forme simplement didactique, en bannir les interlocuteurs. Le temps m'aurait manqué pour ce travail; j'avoue que la force m'aurait manqué davantage; je n'aurais pas eu celle de sacrifier ce qui avait été pour moi la source de nombreux plaisirs. Peut-être même cet Ouvrage, moins destiné à instruire qu'à toucher, à intéresser et à plaire,

réduit aux pensées qu'il expose, serait devenu moins intéressant.

Que je puisse maintenant le dire encore. J'invoque l'indulgence en faveur de ces entretiens; c'est un Ouvrage incomplet, qu'un autre Ouvrage beaucoup plus étendu est venu m'empêcher de mieux faire. Et sur cet Ouvrage que j'annonce, qui va paraître, qui présentera tout ce que j'ai pu découvrir du système universel, j'appelle d'avance l'examen attentif, la discussion sévère. Il est digne, par son importance, de devenir parfaitement vrai jusque dans ses moindres détails.

L'état de l'Univers fut fixé, lorsqu'il parvint à l'équilibre; l'état de l'esprit humain sera fixé, lorsqu'il sera parvenu à la Vérité.

# TABLE.

INTRODUCTION.....*page* 1

LIVRE I.er. Du Malheur.

Coup-d'œil général sur la distribution des diverses conditions qui composent le sort de l'homme. .....

LIVRE II. Application générale de la loi des Compensations à l'engagement du mariage. 44

LIVRE III. Compensations attachées au titre de père ..... 65

LIVRE IV. Compensations dépendantes de l'organisation individuelle..... 83

LIVRE V. Indications à suivre dans le choix des personnes avec lesquelles il serait le plus doux de passer sa vie..... 112

LIVRE VI. Des Compensations qui s'attachent à la fortune ..... 132

LIVRE VII. Des Compensations qui s'attachent au séjour des villes et au séjour des campagnes ..... 163

LIVRE VIII. Des Compensations établies dans le sort des femmes..... 181

LIVRE IX. Des Compensations attachées à l'enfance..... 205

LIVRE X. Compensations attachées à l'âge de l'adolescence et à celui de la jeunesse..... 234

LIVRE XI. Continuation du même sujet. — Défauts attachés au caractère du jeune homme. 258

LIVRE XII. Continuation du même sujet. — Sort du jeune homme dans les situations où il est déplacé..... 282

LIVRE XIII. Compensations attachées à l'âge mûr et à la vieillesse..... 296

LIVRE XIV. Résumé et conclusion..... 308

Fin de la Table.

# DES
# COMPENSATIONS
## DANS
# LES DESTINÉES HUMAINES.

## INTRODUCTION.

On se plaint du malheur; et c'est Dieu qui, dans sa justice, l'a distribué sur les hommes. Il faut un cœur généreux et un bon esprit pour reconnaître cette vérité. Mais les cœurs généreux sont très-sensibles. Les hommes sensibles éprouvent, dans leur jeunesse, les plus violentes peines. Leur imagination, vivement exigeante, s'était composé un sort auquel le temps et l'expérience ne viennent accorder aucune réalité. De-là, ces années de découragement, de désespoir, ces plaintes amères contre la Providence, contre la Société, contre la Nature. Tout est mal; tout est insupportable aux yeux du jeune homme sensible, parce que tout ne va point à son gré. Il demande raison de sa destinée à l'Être souverain

qui la régla ; il devient injuste, insensé, blasphémateur, par excès de chaleur et désordre de sensibilité.

Mais l'âge vient, les passions s'appaisent ; l'équité se fait entendre ; une raison douce succède à une violente ardeur. L'ame généreuse reconnaît qu'elle n'est point seule au monde. A l'aide de ses réflexions paisibles, tous les hommes rentrent dans leurs droits ; ils ont tous la même origine ; et si l'ame, ainsi éclairée, ne peut révoquer en doute la Puissance merveilleuse qui donne la vie à tous les hommes, elle ne peut lui contester cette justice impartiale qui s'occupe également de tous.

Amédée était un de ces hommes nés sensibles, qui achètent, par de désolantes peines, le calme et la raison. Il avait trente-deux ans ; c'est l'âge où l'on a appris une grande partie de ce que l'on doit savoir, où l'on a senti la plus grande partie de ce que l'on est destiné à connaître. Le cœur est encore animé autant qu'il le faut pour jeter une douce chaleur sur toutes les pensées ; il a cessé d'être un brâsier dévorant.

Amédée avait fortement désiré toutes les jouissances dont son imagination lui avait fait la peinture. Mais, né sans fortune, et extrêmement timide, tant de besoins impétueux n'avaient été

pour lui que la source des plus cruels tourmens. Il sentait la vivacité des facultés qu'il avait reçues de la nature; et il se plaignait, tantôt avec une tristesse accablante, tantôt avec désespoir, de ce que son sort était en si grande opposition avec ses facultés. Contrarié dans tout ses désirs, arrêté dans ses penchans les plus honnêtes, trop sensible à l'honneur pour s'égarer dans des routes honteuses, mais trop peu affermi dans ses principes pour être toujours sage, et pour être heureux par la sagesse, lors même qu'il la pratiquait, il était presque toujours agité de mouvemens opposés et d'une violence extrême; il maudissait son existence; il invoquait la mort.

Amédée avait moins de trois ans lorsqu'il perdit son père. Ce fut le premier et le plus grand de ses malheurs. Sa mère survécut peu de temps à un époux qu'elle chérissait. L'enfance et la jeunesse d'Amédée s'écoulèrent dans la souffrance et l'infortune.

Je ne veux point raconter l'histoire des trente premières années de sa vie. Mon projet est de dire, non ce qu'il fut jusqu'à cette époque, mais ce qu'alors il était devenu.

J'avais cependant une intention tout-à-l'heure, en disant que, dès sa plus tendre enfance, il avait perdu son père et sa mère. La voici. Sa mémoire m'eût reproché de n'avoir point gémi, au moins

un instant, sur cette perte désolante, et de n'avoir point, en même-temps, acquitté sa reconnaissance envers l'ami sage, sensible, qui connut ses parens, et qui les remplaça.

C'est l'amitié qui rendit Amédée à la raison, à la justice, et à lui-même.

Lorenzo fut cet ami du jeune Amédée. Il avait lui-même éprouvé bien des malheurs ; il était tombé de la fortune dans l'indigence ; il avait connu l'humiliation après la gloire, l'isolement après l'amour. Ses revers et ses peines n'avaient point abattu son courage, mais plus d'une fois l'avaient ébranlé. Heureusement la pensée d'un Dieu juste n'était jamais sortie de son ame ; il avait beaucoup souffert ; il n'avait point murmuré.

Cependant la force qui soutient dans l'adversité ne vaut pas le sentiment qui en console. Lorenzo avait supporté le malheur, il ne l'avait pas encore approuvé ; il ne l'avait pas aimé. Il parvint à cet état de douceur, en vivant dans la solitude, et en étudiant la nature.

Tout ce qu'il avait pu recouvrer de son ancienne opulence, était un bien d'une faible valeur, situé dans une position agréable, au voisinage des Pyrénées. Là il connut le repos ; et bientôt son ame s'ouvrit à des affections profondes.

Il se livra, d'abord, aux soins de l'agriculture.

Il profita ensuite, et du loisir qui lui était donné par cette occupation heureuse, et du calme ainsi que de la force donnés, par la retraite, à son esprit, pour faire les études les plus importantes. Il avait vu les hommes ; il les avait connus. Il réfléchit sur leur caractère, sur les conditions de leur destinée. Ses idées s'élevèrent jusqu'à la recherche des rapports qui unissent la composition de l'homme à la composition du monde. Il eut le bonheur d'apercevoir ces rapports ; l'unité fut son guide ; elle le dirigea vers l'examen de ce qu'il y a de commun entre tous les faits particuliers ; elle le conduisit, par cette étude attentive, à découvrir la loi unique, instituée par le Créateur, pour la formation et les mouvemens des êtres. Il reçut de tous les êtres et de tous les rapports qui les unissent, la démonstration entière de cette pensée : une Puissance suprême, éternelle, a créé l'univers ; l'ordre le plus parfait, le plus simple, a été suivi dans la composition de ce grand ouvrage. L'homme est l'objet de cet ordre, de cette magnifique composition.

Lorenzo vivait en paix ; il était pénétré d'admiration pour le Maître du monde ; il bénissait le sort qu'il tenait de sa bonté.... et cependant son cœur n'était pas entièrement satisfait.

Au premier rang des épreuves déchirantes qui

malheur et les progrès de l'âge, Lorenzo travaillait avec constance au bonheur d'Amédée. Il préparait en silence un Ouvrage destiné à l'instruire et à établir solidement la paix dans son cœur. Mais pour que cet ouvrage fît une impression durable, il attendait qu'Amédée commençât d'échapper aux erreurs de la jeunesse, et qu'à force d'avoir souffert, en se livrant à son imagination fougueuse, il eût appris à se défier d'elle. Il se proposait de ne confier ses pensées à Amédée, que lorsque ce jeune homme pourrait, non-seulement supporter la solitude, mais en tirer les profits qu'elle rapporte aux ames naturellement vives, quand elles ont été éclairées par l'expérience, et que l'honneur a demeuré.

On présume que l'amour avait été le principal penchant d'Amédée. Son ame de feu s'était créé une idole, et toute femme en avait quelques traits. Consumé de désirs, mais tremblant à l'instant de faire la plus innocente démarche, il remettait sa hardiesse d'un jour à l'autre; il se dévorait, en poursuivant solitairement chaque image à son gré. Le besoin pressant d'aimer embellissant chaque nouvel objet que le hasard présentait à son culte, il était d'autant plus enflammé, que n'osant observer son idole, n'osant lui parler, rien ne le détrompait. Mais lorsqu'enfin son ima-

gination s'était épuisée à arranger des circonstances favorables et à dissiper les obstacles, il s'apercevait avec désolation qu'il n'avait fait qu'un rêve sans possibilité. Il livrait alors son ame à une nouvelle illusion, à de nouvelles espérances, et s'exposait ainsi à de nouveaux déchiremens, lorsque tôt ou tard il fallait les abandonner.

A la chute de chacune de ses passions, il retrouvait assez de raison pour examiner celle qui en avait été l'objet. Il lui manquait toujours une ou plusieurs qualités essentielles; et prêt à poursuivre de nouveau une chimère inconsidérée, Amédée reconnaissait toute l'erreur de celle qu'il venait de quitter. Son imagination, aidée par les romans qu'il avait dévorés, lui peignait cependant une femme adorable. Elle existait dans son cœur, dans ses violens désirs, quelquefois dans sa confuse et tendre espérance. Mais il ne la rencontrait pas; ou bien, d'autres la possédaient.

C'est dans cet état d'impatience fougueuse, de délire sans objet, de tristesse, de mélancolie, de désespoir et de secousses, que le jeune Amédée avait passé, jusques à trente ans, la plupart de ses jours. Épuisé par ses combats intérieurs, abattu par l'humiliation, par l'injustice, près de succomber au sentiment amer de ses privations et de ses peines, il était revenu auprès de son

ami; et dans sa langueur, il ne sentait même plus les consolations de l'amitié. Il ne fut point touché des tendres caresses de Lorenzo; il ne voulait plus que mourir. Lorenzo l'aimait, pour ce qu'il avait été, pour ce qu'il pouvait être encore; il fut bien affligé de le voir tomber dans un état si aride; mais il ne désespéra point de le ramener à sentir, à aimer et à souffrir.

Reposez-vous, mon bon ami, lui dit-il; la vie vous est à charge, je vous aiderai à la supporter. Plaignez-vous, Amédée, déposez vos peines dans le cœur compatissant de votre père. Oui, mon fils, plaignez-vous; vous n'avez que trop sujet de le faire; le malheur vous a pris au berceau. Toutes les douleurs semblent avoir composé votre sort. Mon sort, vous le savez, s'est composé en grande partie du vôtre; je suis donc malheureux, plaignez-moi à votre tour.

O douce et ravissante adresse! que l'amitié a de grâces, d'esprit et de bonté! Amédée, à ces paroles touchantes, a retrouvé ses larmes. Sa raison écoutera bientôt la sagesse, puisque son cœur s'est attendri.

Lorenzo entretint, pendant quelque temps, ces dispositions à la tristesse et à la plainte. Son grand art se réduisait à le faire beaucoup parler et beaucoup pleurer. C'est par ce double épanchement que s'écoulait le sentiment de ses peines.

Lorenzo le conduisait de temps en temps sur le beau rivage d'une rivière agréablement et profondément encaissée, qui bordait son habitation. Là, n'ayant pour siége que du gazon, pour témoins que de beaux arbres, pour point de vue que le cours majestueux d'une eau tranquille, il le ramenait sur ses souffrances, ses désirs et ses malheurs. Il approuvait ses regrets; il s'animait avec lui, lorsque son ame ulcérée donnait de l'accent à ses plaintes; et comme lui, il finissait de parler, lorsque vivement ému de son propre récit, Amédée le terminait par le silence et par les pleurs.

Amédée avait retrouvé le goût de la vie, dans le doux plaisir de se plaindre d'elle. Son ami avait fait succéder la tristesse confiante à la sécheresse du désespoir. C'était avoir obtenu un précieux avantage. Lorenzo, qui s'intéressait si tendrement à la guérison de son ame, savait quelles gradations il fallait suivre, par quels ménagemens il fallait passer. Amédée, qui s'était dégoûté de lui-même, s'était aussi dégoûté de la nature; il était pressant de l'y rattacher. Lorenzo y parvint encore.

A la suite de ces entretiens où ils s'étaient mutuellement satisfaits, Lorenzo, en écoutant, Amédée, en faisant tristement ses plaintes, Lorenzo saisissait ce doux attendrissement qui

succède aux douleurs d'une ame soulagée, pour laisser tomber quelques mots d'admiration et de reconnaissance sur la nature et son Auteur. Il demandait adroitement l'explication d'un intéressant phénomène; il feignait de l'avoir oubliée; et Amédée, donnant avec satisfaction dans cet heureux piége, redisait à son ami ce qu'il avait trouvé si frappant, si sublime autrefois. Insensiblement il se laissait entraîner par le plaisir de causer des plus grands objets; il s'échauffait; des idées brillantes amenaient des idées fortes; toutes ces idées amenaient des sentimens vertueux et consolateurs.

Que Lorenzo jouissait délicieusement de son ouvrage! Oui, disait-il, au fond de son cœur, j'ai donné à Amédée une nouvelle naissance; je l'ai rendu à l'amitié et à la nature; il est vraîment mon fils.

Mais il fallait affermir et couronner ces dispositions heureuses. Il fallait amener pour toujours Amédée à la raison et au bonheur. Une circonstance nouvelle faisait d'ailleurs que Lorenzo était pressé par le temps d'achever le bien qu'il voulait faire à son jeune ami.

Lorenzo choisit le matin d'un beau jour. Mon cher fils, dit-il à Amédée, en l'entraînant vers le beau rivage, je suis bien content de vous; je

vous vois appaisé et tranquille. Mais si j'ai su adoucir vos peines, il faut que vous me consoliez à votre tour.

— O Dieu ! s'écria vivement Amédée. Et quel est votre chagrin ? Que faut-il faire ? De nouveaux dangers vous poursuivent-ils encore ? Faut-il exposer ma vie ?.... Aujourd'hui que vous me l'avez rendue chère, j'oserais vous l'offrir.

— Non, mon ami, il faut que nous quittions bientôt la retraite, et peut-être ensuite que vous vous sépariez de moi. Voilà ma peine, et c'est vous seul qui pouvez l'affaiblir.

— Je ne résiste point, dit Amédée, avec douceur et tristesse. Il faut bien que cette séparation soit nécessaire, puisque vous me l'ordonnez. Cependant, mon cœur avait d'autres espérances. Je vous voyais tous les jours vous attacher plus tendrement à moi; vous aviez changé mon ame; vous commenciez à me donner la vôtre; je favorisais moi-même votre ouvrage, afin que vous pussiez vous plaire à l'achever; je ne vous exprimais point mes désirs, je le croyais inutile !....

C'est bien inutile encore, répondit Lorenzo. Votre silence était délicat, il était le signe de votre confiance. C'est moi qui aurais parlé le premier, si le bien que j'ai eu déjà le doux plaisir de vous faire ne me donnait le droit de croire que je sais un peu mieux que vous ce qui convient à

votre ame, et ce qui est nécessaire à votre bonheur.

— Mon bonheur, dit Amédée, serait de passer mes jours près de vous.

— Cela ne devrait ni ne pourrait vous suffire, mon cher Amédée.

— Eh quoi, le sentiment de la reconnaissance ne pourrait me suffire? La mienne est si juste, si profonde! Aurais-je besoin d'un autre sentiment?

— Oui, mon ami; et d'ailleurs, si la Providence nous sépare, cesserez-vous d'avoir pour moi de l'affection et de la reconnaissance?

Oh! non, non, mon père; mais je serai malheureux! Je l'ai été jusques au moment où je suis revenu près de vous; en vous quittant, je recommencerai de l'être.

— J'espère que non, mon cher Amédée. Écoutez ce que j'ai à vous dire.

Votre tendresse m'est bien chère, mon ami. J'ajouterai même que le plaisir de vous voir tous les jours, et jusques à la fin de mes jours, pourrait seul adoucir pour mon cœur la perte des objets qu'il a aimés et qu'il regrette. Mais j'ai le sentiment de vos devoirs, et c'est ce qui me rappelle les miens.

L'homme qui a reçu, comme vous, des moyens

de servir les hommes, ne doit pas vivre uniquement dans le repos et la solitude. La société humaine manque aujourd'hui de nobles exemples. Osez croire avec moi, mon ami, que nous sommes dignes de lui en donner; et le plus noble exemple est de s'acquitter avec zèle, honneur et constance, d'une fonction utile.

Ma carrière commence à être avancée; mais ma vigueur n'est pas éteinte. Je n'ai pas le droit de me reposer. Vivre toujours au sein de la nature, ne peut entièrement me satisfaire, parce que j'aime la société des hommes, autant que j'aime la nature; parce que je puis travailler encore en faveur de mes semblables, et qu'une voix secrète vient troubler mon repos en me représentant le bien que je ne fais pas. La Providence, d'ailleurs, qui règle ma destinée et la vôtre, m'assigne en ce moment la place que je dois occuper. Le gouvernement m'appelle à remplir une fonction publique. Dans un mois, je me rendrai à mon poste; ce délai m'est accordé.

Voici l'usage que je désire faire de ce délai:

J'ai composé un Ouvrage étendu. Il embrasse tout ce que j'ai pu connaître de la nature, à l'aide des secours nombreux et de tous genres que j'ai eu l'avantage de recevoir. La nature n'est, dans son ensemble, que l'exécution constante d'une loi universelle, unique, instituée et maintenue

par la Puissance suprême. Tous les faits en découlent, c'est-à-dire, que l'anéantissement de cette loi entraînerait aussitôt l'anéantissement de tous les faits qu'il nous est donné de connaître.

J'ai eu le bonheur de découvrir la loi unique, et de la suivre dans son application universelle. Je me propose, mon ami, de vous confier mon ouvrage, et de vous en abandonner la rédaction définitive. Mais avant que vous puissiez vous livrer à une étude longue, sérieuse, et qui étendra vos regards sur le champ entier des connaissances humaines, il est nécessaire que votre ame acquière toute la force dont elle est susceptible. Vous n'avez employé jusqu'ici vos facultés qu'à souffrir et à vous plaindre : c'est ainsi que votre ame s'est affaiblie ; de toutes les ames, la plus faible, c'est la plus mécontente. Vous ne pourrez disposer de vous-même que lorsque vous serez profondément satisfait de toutes les conditions qui composent votre destinée. Alors seulement, vous aurez la propriété réelle de toutes vos pensées ; elles ne seront plus traversées par de l'inquiétude, par de l'injustice. Alors seulement, vous serez en état d'apprendre et de faire tout ce que, pour votre bonheur et l'avantage de vos semblables, il vous est important de faire et de savoir.

Nous allons converser ensemble sur le sort de

l'homme dans les sociétés avancées. Les pensées que je vous présenterai à cet égard seront extraites de mes pensées générales sur la composition du monde. Vous trouverez un jour, dans mon Ouvrage, l'explication de tout ce que je vais vous dire. Vous apprendrez, en étudiant l'univers, comment le principe qui le conduit amène toutes les circonstances des destinées humaines. En ce moment, nous allons seulement observer ce qu'il y a d'intéressant pour vous dans ces circonstances; nous allons aussi reconnaître qu'une justice parfaite en a réglé la distribution.

Mon ami, écoutez ce que mon affection et ma raison m'inspirent; j'ai la confiance de croire qu'au terme d'un petit nombre d'entretiens, votre ame affermie et consolée n'apercevra plus que des raisons d'aimer la vie, et des motifs de la bien employer. Si cet heureux effet est obtenu, comme je l'espère, je vous laisserai ici quelque temps dans la retraite, me reposant, sur les dispositions de votre ame, de l'emploi que vous donnerez à votre loisir.

Lorsque vous aurez fait ce que j'attends de vous, vous viendrez me le dire, mon ami. Vous me montrerez mon ouvrage devenu le vôtre, devenu ainsi bien plus cher à mon cœur.

Nous chercherons ensuite d'après votre goût, vos talens et les circonstances, l'occupation qu'il

vous est ordonné de prendre. Vous ne pouvez point différer plus long-temps d'obéir au devoir que Dieu vous impose, pour votre bonheur même, de travailler, de suivre une carrière utile : ce n'est que par le travail que l'homme sage échappe à l'inquiétude.

Si la confiance, dont le gouvernement m'honore, m'est continuée, et si vous pouvez vous occuper utilement dans le lieu même que je vais habiter, je bénirai ce rapprochement. Puissions-nous ne plus nous séparer, mon ami! Puissiez-vous être destiné au triste plaisir d'adoucir les vieux jours, et de fermer les yeux de votre père!

Mais si le devoir vous appelle loin de moi, vous sacrifierez mes consolations à vos devoirs. Eh! quelles consolations manqueront à mon ame, si, en quelque lieu que vous viviez, à quelque distance de moi que vous puissiez être, vous chérissez la vertu, le Dieu qui vous l'ordonne, et l'ami qui vous le conseille! A ces conditions, mon cher fils, notre séparation ne pourra être que d'une faible durée. Il est un point de réunion vers lequel mon cœur se porte d'avance et vous amène. C'est là que nous sommes attendus par ma fille et sa mère. Je vous devancerai, mon ami; ah! donnez-moi le droit de vous annoncer à ces deux objets de ma tendresse! Que ma fille attende un

frère; que sa mère attende un fils!.... Que moi-même, je puisse vous appeler et vous attendre!...

A ces mots, Amédée ne put retenir plus long-temps les mouvemens de son cœur. Il se précipite dans les bras de Lorenzo : oh! mon ami, s'écrie-t-il d'un ton passionné, mon maître, mon protecteur, mon père! guidez mes pas, mes sentimens, toutes mes pensées. Parlez, ordonnez; je fais le vœu de toujours croire ce que vous me direz, de toujours faire ce que vous m'ordonnerez, d'imiter votre conduite, de vous faire admirer et respecter de tous les hommes, de voir en vous plus qu'un homme, plus qu'un père!...

— Arrêtez, mon ami, dit Lorenzo; votre reconnaissance me touche; mais elle vous trompe. Ne voyez en moi que ce que je suis; un homme faible qui a souvent commis des fautes, qui craint d'en commettre encore, qui chaque jour voit des exemples meilleurs que ceux qu'il donne, et à qui vous-même pourrez en donner.

Amédée allait répondre; Lorenzo l'arrête encore : mon ami, ne parlons point de moi; vous m'aimez de tout votre cœur; c'est tout l'hommage que je vous demande. — Et si vous le voulez, puisque j'ai la douceur de vous voir dans des dispositions si heureuses, et que la beauté du jour nous invite à demeurer sous cet ombrage, nous commencerons, en ce moment même, à étudier

la disposition des destinées humaines. Le plaisir de vous parler m'inspirera, sans doute, bien des choses plus frappantes que celles que j'ai écrites; j'aurai aussi l'occasion de parcourir bien des détails que j'ai négligés dans mon ouvrage. Vous pourrez, d'ailleurs, m'aider de vos réflexions, me demander des éclaircissemens, quand je ne me ferai pas bien entendre, m'arrêter, lorsque vous me croirez dans l'erreur. Je me rétracterai quand vous m'aurez détrompé; et si vous ne me détrompez point, ce sera vous qui aurez mieux compris ma pensée. Consentez-vous, mon ami, à ce que nous prenions, à l'instant même, ce sujet d'entretien?...

Amédée montra à Lorenzo combien il était touché de tant de complaisance, et avec quelle impatience il désirait l'entendre. Ils choisirent ensemble, sur le bord de l'eau, une position agréable et solitaire; ils s'assirent; et Amédée écouta attentivement Lorenzo, qui parla ainsi :

# LIVRE PREMIER.

## Du Malheur.

*Coup-d'œil général sur la distribution des diverses Conditions qui composent le Sort de l'Homme.*

Mon ami, vous avez bien souffert, et vous n'avez pas encore atteint le milieu de votre carrière. Vous savez que je n'ai trouvé jusqu'ici aucune exagération dans vos plaintes, et que j'ai gémi sincèrement avec vous de ce que vous aviez raison d'appeler des malheurs.

Mais, mon ami, entraîné par la violence du sentiment de vos peines, vous avez négligé de promener vos regards autour de vous. Vous ne m'avez encore parlé que de vous-même. Cependant, votre ame est compatissante; et vous n'ignorez pas qu'il est d'autres malheureux que vous. Il y aurait eu, par conséquent, un peu plus de désintéressement dans vos plaintes, si vous les aviez faites au nom de tous les infortunés.

Mon ami, ne prenez point ces paroles pour un reproche. Nous tenons à nous-mêmes, avant de tenir à nos semblables; et quand nous souffrons, c'est déjà bien assez de supporter nos douleurs. Aussi ce n'était point quand les vôtres vous paraissaient insupportables, que je vous faisais cette observation. Je m'affligeais avec vous, parce qu'il fallait, avant tout, affaiblir et partager votre peine. Aujourd'hui qu'elle s'est doucement écoulée, et qu'il ne reste plus, de ce torrent dévastateur, que l'empreinte de ses ravages, aujourd'hui nous pouvons réfléchir sur les maux que vous devez attendre encore, et sur cette opiniâtreté du destin qui les verse universellement sur l'humanité.

Universellement? interrompit Amédée. Ce mot ne serait-il pas un peu de l'invention de votre cœur, pour parvenir plus aisément à me consoler?

Mon ami, répondit Lorenzo, j'ose croire que vous trouverez bientôt avec moi la vérité même assez consolante, pour n'avoir pas besoin d'être exagérée.

En second lieu, laissez-moi vous demander quel est le sentiment qui vous fait encore dire que vous vous consoleriez plus aisément de vos peines, si le genre humain souffrait universellement?

Amédée baissa les yeux. Il sentit avec quelle

douceur son ami lui faisait le juste reproche de manquer de générosité. Lorenzo, qui n'insistait jamais, lorsque les reproches qu'il avait voulu faire avaient été compris, se hâta de continuer.

Ce n'est donc que comme sujet de méditation, et non assurément comme motif de consolation, encore moins comme sujet de jouissance, qu'il faut considérer l'universalité du Malheur. Mais avant, je sens bien qu'il faut la démontrer.

Mon ami, définissons le Malheur; c'est une atteinte directe portée à l'intérêt de notre personne, dans ce qui nous est cher ou essentiel.

Nous nous intéressons vivement à notre être; c'est l'intention sage de la nature. Notre être est composé de plusieurs propriétés, de plusieurs facultés; chacune a ses besoins; chacune veut ses jouissances; chacune réclame comme chère ou essentielle, la satisfaction qui l'entretient. Notre intérêt personnel est offensé, et un malheur partiel commence, lorsque nous perdons ou que nous ne pouvons obtenir ce qui est cher ou essentiel à quelqu'une de nos facultés.

Il faut à notre corps, de l'entretien, de la santé, de la force; à notre cœur, de l'affection; à notre esprit, de la liberté, de l'exercice; à notre imagination, des désirs, de l'espérance; à notre amour-propre, des hommages. Il faut à l'ensemble

de notre être, cette sécurité de possession, qui ramène au bien-être de chaque instant de la vie, le souvenir du passé, la propriété du présent, et l'attente de l'avenir.

Voilà l'homme, mon ami; voilà ses besoins. Il possède le bien absolu, lorsqu'il possède l'ensemble de ces biens particuliers. Son malheur est absolu, lorsqu'ils lui sont refusés en totalité. Entre ces deux extrêmes, il est une foule d'intermédiaires; et chaque individu est plus ou moins exhaussé dans cette échelle de propriétés, dont la privation absolue ferait le malheur absolu.

Serait-il possible, mon ami, de donner à cette échelle dont nous venons de parler une division uniforme? Non, sans doute; toutes les facultés élémentaires entrent dans l'essence de chacun de nous, et c'est la diverse combinaison de ces facultés qui forme parmi nous l'immense variété des différences.

On voit plus d'imagination dans l'un, plus de jugement dans l'autre. Celui-ci est doué d'une sensibilité ardente; celui-là, d'une raison froide qui prévoit et calcule tout. Parmi les avantages du corps, l'un possède la force; un autre, l'adresse; quelques-uns, la beauté. Parmi les avantages de l'esprit, les uns ont de la pénétration; les autres, de la consistance; quelques-uns, de la grâce, de

la finesse; quelques autres, de la rudesse et de la profondeur. De toutes ces qualités, il en est assez de communes à tous les hommes, pour que l'on puisse adresser des observations à l'espèce générale; mais il y a aussi entre les hommes assez de distinctions, assez de dissemblances, pour que dans tout ce que l'on pourrait dire avec vérité, on ne soit pas entendu de tous les individus.

Si vous me demandez, mon ami, ce que je pense de cette infinie variété qui distingue les hommes, je vous dirai qu'elle est, à mes yeux, l'un des principaux traits de cette sagesse suprême, qui a présidé à la composition du monde.

En effet, l'homme n'est au premier rang des créatures, que lorsqu'il possède une intelligence étendue, et qu'il éprouve des affections profondes. Or, l'état de société est nécessaire à l'homme pour qu'il puisse connaître tous les liens de l'affection, et acquérir toute l'intelligence dont il est susceptible. L'homme est donc destiné à vivre en société. Mais pour que les hommes pussent s'unir entreux, il fallait qu'ils eussent à-la-fois des moyens d'attrait réciproque, c'est-à-dire, beaucoup d'inclinations communes, et des moyens de se reconnaître, c'est-à-dire, qu'ils fussent distingués par des différences. Ces deux conditions nécessaires ont été conciliées dans la composition de l'espèce humaine. Le Créateur, voulant faire

produire par le monde les sociétés humaines, a ordonné le monde en conséquence de cette intention. La nature, chargée du développement de l'homme, a reçu la loi et les moyens d'exécuter toujours entre les hommes des ressemblances et des différences. D'une part, il nous suffit du premier aspect pour que nous puissions distinguer la créature humaine de toutes les créatures qui lui sont inférieures. A l'instant même, un second aspect nous fait distinguer l'homme que nous regardons, de tous les hommes de notre connaissance, et de cette manière nous porte à le reconnaître; enfin, une observation plus suivie nous découvre dans ses qualités, dans son caractère, un certain nombre de traits particuliers, qui fixe en nous l'idée qui le représente.

Remarquez, mon ami, que les choses les plus analogues, les moins susceptibles, ce semble, d'une distinction réciproque, sont variées à l'infini, lorsque cette dissemblance doit être un des ciments de la société. Ainsi, non-seulement la figure, la taille, le volume, la démarche, tous ces traits qui tiennent à l'ensemble, sont distingués dans chaque individu de notre espèce; mais le son de voix, et, ce qui est important à remarquer, l'aspect présenté par notre écriture, sont différens pour chacun de nous. De cette observation simple et universelle ne faut-il point

conclure que la nature nous destinait à nous parler et à nous écrire les uns aux autres? Ce dernier trait indique la civilisation qui est l'effet naturel de la sociabilité.

La nature, qui nous destinait à vivre en société, établissait entre nous les différences. Mais comme elle est notre mère commune, elle nous devait en même-temps l'égalité. Comment associer ces deux choses, en apparence inconciliables?

Si l'Auteur de la nature eût tout donné à chacun de nous, il y aurait eu sans doute égalité; mais il n'y aurait point eu de différences; et conséquemment il n'y aurait point eu de société. Chacun trouvant en soi-même toutes les jouissances, n'aurait eu rien à demander à un autre; ne se sentant rapproché de personne par le besoin, il aurait vécu isolé. Rien de plus aride qu'une telle organisation de l'espèce humaine; car c'est de la communauté de nos rapports et de nos affections que naissent les plus grandes douceurs de la vie. Rien encore de plus absurde; car, dites-moi, mon ami, comment aurait pu se faire la propagation de l'espèce humaine, si dans ce plan d'égalité complète qui comprend l'égalité de forces, nous n'avions pu naître ni faibles, ni enfans?

Je vous présenterai, dans la suite, d'autres considérations importantes qui vous démontreront

**

combien il était nécessaire, même pour le bonheur de l'homme, que des privations lui fussent imposées et que des maux lui fussent envoyés. Vous verrez sur-tout que, si l'homme sur la terre eût été constamment à l'abri de tous les maux, la prévoyance seule de la mort eût été constamment pour lui une source de pensées désolantes; et il fallait bien sur la terre le soumettre à la mort. Vous verrez encore que l'homme eût été privé de son plus beau privilége, celui de pouvoir acquérir du mérite, s'il n'avait jamais pu connaître les privations et la souffrance.

Cependant, il était de la généreuse grandeur de l'Auteur du monde, de composer son ouvrage de prédilection, de tous les biens qui pouvaient lui être accordés.

Maintenant, mon ami, voyez que de conditions devaient être réunies dans la composition de nous-mêmes? Il fallait que nous fussions tout ce qu'une créature peut être; il fallait que des privations et des peines nous fussent imposées; il fallait que notre corps et notre caractère fussent distingués par des différences sensibles; il fallait, enfin, que nous fussions traités avec égalité.

Eh bien, mon ami, sortons de cet horizon rétréci, qui n'a d'autre étendue que celle de notre amour pour nous-mêmes; élevons notre entendement et notre admiration vers le Suprême

Ordonnateur des hommes et des choses; nous allons trouver toutes ces conditions remplies par sa sagesse et sa grandeur.

*Le sort de l'homme, considéré dans son ensemble, est l'ouvrage de la nature entière, et tous les hommes sont égaux par leur sort.*

C'est tout ce que Dieu pouvait faire, et c'est tout ce qu'a fait pour nous sa bienveillance suprême.

Mon ami, interrompit Amédée, préparé par tout ce que vous venez de me dire, cette dernière idée me frappe. Mais il me semble encore que l'impression que j'en reçois résulte un peu plus de sa hardiesse que de sa vérité.

Laissez-moi la développer, répondit Lorenzo, et vous finirez, je l'espère, par lui trouver plus de vérité que de hardiesse.

Nous avons commencé par définir le bonheur absolu, et par opposition le malheur absolu. Le bonheur absolu est la jouissance de tous les biens particuliers auxquels notre nature peut atteindre; le malheur absolu en est la privation. Il n'est pas difficile de démontrer que ni l'un ni l'autre n'existent.

Et d'abord, pour posséder le bonheur absolu, il faut avoir reçu de la nature toutes les facultés

dont l'homme est susceptible. Je ne dis point que cela soit rigoureusement impossible; mais j'observe que cela n'a jamais lieu. Suivez avec détail tous les individus de votre connaissance, et vous verrez que celui de tous qui a reçu le plus d'avantages, manque cependant encore de quelques présens naturels. Ces présens sont : la force, l'adresse, la santé, la beauté du corps, la sagacité de l'esprit, l'étendue de la mémoire, la chaleur de l'imagination, la solidité du jugement et la sensibilité de l'ame.

Arrêtons-nous, mon ami, sur cette énumération, dont l'ensemble fait la perfection naturelle de l'homme. Voyez, réfléchissez; connaissez-vous quelqu'un sur qui tout cela se trouve rassemblé? Songez, mon ami, que nous parlons de la perfection naturelle au dernier terme, et que, dans la recherche que je propose à vos souvenirs, vous devez unir aux plus brillans avantages extérieurs, le génie de Newton, le talent de Racine, et l'ame de Fénélon.

Observez que ces hommes célèbres nous donnent, chacun dans son genre, la mesure de ce que l'homme peut être, et que nous devons les rassembler tous dans notre esprit, lorsque nous voulons fixer nos idées sur le parfait absolu.

Lorenzo s'arrêta quelques momens. Il reprit ensuite : ainsi, reconnaissez-vous qu'il ne s'est

montré encore, à vos yeux, personne revêtu de tous les dons ?

Amédée avoua qu'il n'en avait point encore vu.

—Vous n'en verrez point, ajouta Lorenzo, et personne n'en verra; la nature a reçu la loi de s'y opposer, en faisant naître, de tout avantage bien déterminé, une privation, ou un défaut, qui en sont la dépendance. Ce songe de l'imagination, qui prodigue à un seul individu l'ensemble de tous les avantages, ne se réalise que dans quelques-uns de nos livres; et je pense que ces livres nous rendent un mauvais service, en nous dégoûtant de l'humanité commune, par l'effet de la comparaison.

Cette première vérité étant reconnue, mon ami, qu'aucun homme n'est naturellement parfait, suivons la chaîne d'observations qui en sont la dépendance.

En classant les dons naturels, d'après leur dignité, leur nécessité, ou leur importance, nous reconnaîtrons parmi les hommes une gradation dont les termes extrêmes sont séparés par une distance très-sensible, mais dont les nuances intermédiaires se succèdent en se touchant, en sorte que la sagacité la plus exercée ne saurait assigner les limites de chacune, quoique ces limites ne se confondent pas.

C'est ainsi que, depuis la nuit la plus obscure jusques a la splendeur du jour le plus éclatant, la lumière a passé par un développement insensible; ses progrès sont aperçus; il serait cependant impossible de les mesurer sur la durée de chaque instant.

Il me semble, mon ami, dit Amédée, que vous vous proposiez de me démontrer l'égalité des hommes, et vous commencez par détruire tous mes doutes sur leur inégalité.

— Mon ami, vous avez oublié l'expression dont je me suis servi; elle est essentielle à retenir. Je vous ai annoncé l'égalité de sort parmi les hommes, et non l'égalité des hommes; j'espère tenir mes engagemens.

Sans doute, si cette gradation, insensible dans sa marche, mais très-apercevable dans les distances un peu considérables, n'était jamais modifiée; si la nature, ou plutôt la sagesse qui conduit la nature, n'établissait pas quelques autres gradations en sens inverse, le monde ne serait composé, en majeure partie, que d'êtres ayant un juste droit de se plaindre. Mais il s'en faut bien que notre sort se compose uniquement de nos facultés; elles y concourent; elles le modifient; elles ne le font pas.

Ne vous êtes-vous jamais demandé, mon ami,

quelle main vous avait jété sur la terre, quelle était l'intention, quel était le but de votre existence; pourquoi vous apparteniez à un sol plutôt qu'à un autre; pourquoi vous étiez né de tels parens, dans telle condition, à telle époque de la durée du monde; en un mot, pourquoi vous étiez *vous*, avec toutes vos circonstances, toutes vos relations?

Je vous avoue, mon ami, répondit Amédée, que toutes ces questions se sont bien souvent présentées à mon esprit, et qu'à la vue de mes privations, de mes douleurs, il ne m'est que trop souvent échappé d'attribuer mon existence incompréhensible et malheureuse à une puissance aveugle, quelquefois même ennemie.

Vous étiez bien malheureux, mon ami, car vous étiez bien injuste; mais reprenons notre discussion.

Souvenez-vous, mon ami, de ce que vous m'avez déjà accordé. Les hommes sont nés pour vivre en société; ils sont différens les uns des autres; ils sont inégaux dans leurs dons naturels et dans leurs facultés. Nous en sommes là, et nous voulons parvenir à reconnaître l'égalité de leur sort, pris dans son ensemble. Pour cela, il ne faut jamais perdre de vue qu'en jugeant ainsi l'ensemble de l'ouvrage, nous nous élevons au-

dessus de notre intérêt personnel, et nous osons assister aux déterminations du Créateur.

Si nous voulons nous assurer que la même puissance qui forma le monde, composa aussi d'avance le plan de notre destinée, cherchons si ce plan manifeste l'œuvre de l'intelligence et de la justice.

Rappelons-nous les différences, les gradations distinctives de notre nature, et observons quelle est la disposition de la fortune, des circonstances et des événemens.

Celui qui reçut beaucoup de dons personnels porte évidemment en lui-même une fortune considérable et positive. Avant de naître, il n'avait rien fait pour mériter cette fortune; elle lui est accordée gratuitement; et elle est gratuitement refusée à l'homme sans esprit, sans talens. Celui-ci, avant de naître, n'avait rien fait pour mériter une telle indigence; n'est-il pas juste qu'il possède cet autre genre de fortune, qui procure les jouissances du bien-être, les agrémens de la vie? C'est, en effet, l'une des chances les plus communes de l'humanité.

Trop souvent l'orgueil et l'égoïsme, décorés bien injustement du nom de philosophie, quelquefois encore, un amour sincère, mais peu éclairé de l'humanité, ont déclamé contre l'inégalité des conditions et des richesses. Les sophis-

mes de l'esprit ont ouvert, à cet égard, un vaste champ à l'éloquence ; les passions du pauvre ont été flattées par ces déclamations. Cependant, en affectant du mépris pour les richesses, ce qui a toujours un air de grandeur, parce que les richesses sont réellement un bien désirable, on s'est plaint avec amertume de ce qu'elles sont inégalement répandues : ce qui n'est ni généreux, ni conséquent. Si l'on n'a point songé à se plaindre aussi vivement d'une inégalité plus distante peut-être, celle des dons de la nature, c'est moins parce qu'il est impossible de la réformer, que parce que le murmure, à cet égard, a toujours été prévenu par les réclamations de l'amour-propre. On veut bien se dire inférieur en fortune ; on n'aime guères à se reconnaître inférieur en facultés.

Observons encore que ce ne sont point les riches qui se plaignent des inégalités de la fortune, et que, pour une raison semblable, les écrivains, qui ont appelé avec tant de chaleur et d'imprudence le mécontentement de la multitude sur la disposition des partages, n'ont point trouvé de l'injustice dans l'inégalité des dons naturels, parce qu'ils étaient doués eux-mêmes de la richesse réelle d'un vrai talent. Un degré de plus dans la réflexion, ou un degré de moins dans cette disposition qui nous entraîne tous vers

l'égoïsme, les eût portés à découvrir et à prononcer cette vérité bien simple :

L'inégalité des conditions, quoiqu'abandonnée extérieurement aux résultats qui dériveront toujours des institutions humaines, comme causes secondes, est primitivement instituée par l'Auteur de la nature, comme l'une des compensations à cette inégalité qu'il a de même établie entre nos facultés.

Méditez cette idée, mon ami; je ne fais que vous l'indiquer, sans entrer dans les détails qui la confirment. Gardez-vous cependant, en vous livrant aux observations qu'elle peut faire naître, de la considérer comme une idée exclusive, et n'admettant point d'exceptions dans son application générale. Il n'est point d'idée exclusive dans le plan magnifique de la nature, qui se compose de tout ce qui existe, et dont le Suprême Ordonnateur a tout fait contribuer à ses fins. La faiblesse de notre entendement nous oblige d'abord à isoler les élémens d'une grande vérité composée. Mais si nous avons de la justesse et de l'ordre, nous recomposerons ensuite cette vérité; nous rapprocherons ses élémens.

Ne vous méprenez donc pas, mon ami, sur ce que jusqu'ici j'ai voulu établir; le voici en peu de mots :

L'Auteur de la nature a destiné les hommes à

vivre en société. Un résultat nécessaire de cette destination est l'inégalité des conditions et des richesses. Par conditions et par richesses, il faut entendre tous les avantages extérieurs à l'individu qui lui sont assurés par la place élevée qu'il occupe dans une composition quelconque de gouvernement et de société. Ces avantages sont réels, précieux, désirables; ils sont la source de jouissances positives. Les hommes qui les possèdent, sont inscrits sur une gradation de bien-être à laquelle il fallait des compensations, puisque le Créateur de l'espèce humaine est également le père de celui qui est élevé, et de celui qui est très-abaissé dans cette échelle. L'échelle inverse des facultés personnelles est une de ces compensations.

Il en est une multitude d'autres qui se croisent en tous sens, non pour se combattre, mais pour s'aider, se soutenir, et, en dernier résultat, pour répandre sur l'ensemble de l'espèce humaine cette mesure uniforme de privations et de bien-être, que la justice du Père commun devait concevoir, et que sa puissance devait exécuter.

Observez, mon ami, que pour fixer l'opinion que l'on doit avoir du sort de chaque individu, il faut, comme je vous l'ai dit, prendre l'ensemble des conditions qui le composent; il faut considérer les avantages et les inconvéniens qui

résultent de ses facultés, même les plus heureuses; il faut apprécier les rapports de nécessité, d'utilité, de devoir, ou de convenance, qui dirigent sa conduite; il faut examiner les circonstances de temps qui ont déterminé les conditions de son existence dans la succession des siècles; les circonstances de lieu qui ont déterminé sa place sur le globe que nous habitons; les résultats de tous les accidens prévus ou imprévus, d'une importance faible ou majeure, qui sont disposés sur le cours de sa vie; les avantages et les inconvéniens qui le suivent dans ses divers âges, à mesure qu'il s'avance dans sa carrière. Enfin, il faut ne prononcer sur le degré de pitié ou de félicitation que mérite son sort, qu'à la fin même de sa première existence, parce qu'alors il a parcouru toutes les chances qui devaient la composer, et encore plus, parce qu'à ce terme d'une carrière de préparations et d'épreuves, sa destinée va recevoir de la justice suprême un complément éternel.

Je vous l'ai dit, mon ami, je crois avoir suivi avec les détails nécessaires, dans la dernière partie de mon Ouvrage, les combinaisons principales que présentent les diverses conditions du sort de l'homme, dans tous les temps et dans tous les lieux. Je crois aussi avoir montré comment la nature, sous la direction de son Auteur, produit

ces conditions, et les combine d'une manière constamment balancée par la justice. Mais nos entretiens auront seulement pour objet de vous faire approuver votre sort personnel, en vous montrant qu'à l'époque où vous vivez, aux lieux où vous avez pris naissance, pendant le cours plus ou moins rapide de cette période de civilisation avancée, où l'espèce humaine est parvenue à tout le développement dont elle est susceptible, le sort de chacun se compose d'une somme égale d'avantages et de désavantages.

Mon ami, c'est sur-tout dans les sociétés dont la civilisation est avancée, que l'on peut considérer l'espèce humaine comme placée sur les deux bras d'un lévier en oscillation perpétuelle. Pour fonder ce lévier, le grand nombre se rassemble autour du point d'appui, et la minorité se distribue sur les deux lignes qui conduisent aux points extrêmes. De cette manière, le mouvement éprouvé par chaque individu est mesuré par la distance qui le sépare du centre de repos. Une élévation immense, un abaissement égal, des secousses violentes sont le partage de ceux que toutes les conditions de leur existence placent aux deux bouts de la ligne; et cette masse commune, volumineuse, pesante, qui fait le fond de la société, repose sur ce pivot presque immobile, que les balancemens des extrêmes animent

faiblement, ébranlent quelquefois, déplacent, agitent même de loin en loin; ce déplacement, cette agitation arrivent, lorsque cette puissance des extrêmes s'est augmentée hors de mesure, par l'effet de la tendance générale donnée aux hommes pour l'élévation et le mouvement.

Vous le verrez dans la suite, mon ami; la plupart des idées fournies par la considération du monde matériel s'appliqueront aisément aux êtres intelligens; l'univers est le fruit d'une seule pensée.

— C'est ce que je ne conçois pas bien encore, dit Amédée. Il est plusieurs circonstances qui me semblent essentielles à la marche du monde matériel, et qui n'appartiennent point, sans doute, aux êtres intelligens et sensibles. La transformation est une de ces circonstances. Voilà une rose brillante et délicate; elle est l'emblême de la beauté. Les élémens qui la composent se sépareront dans peu de jours; son parfum délicieux, évaporé dans l'atmosphère, se combinera avec des exhalaisons différentes, avec des vapeurs mal saines peut-être, dont il ira diminuer l'insalubrité; ses feuilles tendres perdront leur coloris enchanteur. Se flétrir, c'est commencer à se détruire; elles se détacheront de leur tige; elles tomberont languissamment vers la terre; et là, devenues le jouet d'un vent léger, elles écarteront encore de

quelques instans le moment fatal où elles seront l'aliment d'une dissolution éternelle; mais enfin, elles céderont à la loi générale. Rien ne sera perdu de ce qui composait la rose.... Et la rose ne sera plus.

Mon ami, continua Amédée, je ne fais qu'appliquer vos leçons de physique; c'est à vous de me dire si je les ai bien retenues. C'est ici, dans ce même lieu, il y a peu de jours, que conversant ensemble, votre ame émue par le spectacle de l'univers, laissa échapper ces paroles qui me frappèrent par leur simplicité, leur grandeur, et encore plus par le ton d'admiration dont elles furent accompagnées. — Oui, me dites-vous, il existe dans l'univers deux puissances, l'une de destruction, l'autre de reproduction, puissances constamment opposées, constamment égales; la vie de l'univers résulte de leur action; la paix de l'univers résulte de leur équilibre.... O mon ami, rassurez-moi? Notre ame est-elle comprise dans cette loi de transformations constantes? Sa destruction est-elle nécessaire à la marche du monde?

Lorenzo, attendri de l'air d'inquiétude qui se peignait dans les regards d'Amédée, le serra doucement contre son cœur. — Oh! non, non, mon cher fils, votre ame plus belle encore que cette rose délicate, ne périra pas, si la sagesse l'alimente toujours. Au contraire, sa perpétuité con-

vient à l'ordre et à la conservation du monde ; c'est ce que j'espère vous démontrer. Mais je ne puis vous dire encore comment l'univers même est chargé d'exécuter l'immortalité de votre ame. Le moment n'en est pas venu ; mon Ouvrage vous découvrira tout ce que j'ai osé apercevoir. Votre esprit recevra tout ce qui tient mon esprit dans l'admiration et la reconnaissance pour l'Auteur suprême. Ne nous pressons pas, mon ami, nous entrons dans une carrière immense ; affermissons chacun de nos pas. Que maintenant votre ame s'éclaire, se console, s'appaise ; qu'elle se fortifie ensuite ; qu'elle s'ennoblisse ; qu'elle se place par la vertu sur la route du bonheur. Tels sont les vœux que la mienne m'inspire.

C'en est assez pour aujourd'hui, mon bon ami. Si je ne me trompe, vous avez déjà commencé à m'entendre ; vos regards peignent les mouvemens intérieurs de l'affection et de la pensée. Je connais trop le vrai plaisir, pour ne pas vous laisser dans cet état si doux, où le cœur se hâte de présenter tout ce que la raison approuve. Ces heureux momens sont ceux de la méditation et du silence.

Je vous laisse, mon ami ; promenez-vous sous cet ombrage ; suivez le cours de cette eau paisible qui réfléchit l'éclat du ciel et la parure de la terre. — Et pour achever en ma faveur l'enchantement

de ces lieux que j'aime, pour me les rendre encore plus chers, confirmez le nom que je leur donne, et l'avantage que je leur destine.... Qu'ils soient pour vous et pour moi le Temple des consolations et de l'amitié.

A ces mots prononcés du ton le plus tendre, Lorenzo quitta Amédée.

# LIVRE SECOND.

*Application générale de la Loi des Compensations à l'engagement du Mariage.*

Le jour suivant, Lorenzo et Amédée se rendirent ensemble vers le beau rivage, et ils reprirent ainsi leur entretien.

Mon ami, dit Lorenzo, la vérité se distingue par un caractère remarquable; c'est l'immensité d'observations qui la précèdent et y conduisent; une grande simplicité a son terme, et la facilité ainsi que la fécondité de ses conséquences.

Déjà, mon ami, vous avez assez vécu pour trouver en vous-même un fonds suffisant d'observations et de souvenirs nécessaires. Toutes les peines et tous les plaisirs que vous avez éprouvés jusqu'à ce jour, tout ce dont vous avez été témoin, tout ce que vous avez appris par vos lectures, ou sur le rapport des hommes, doit être rassemblé aujourd'hui dans votre pensée, et être dirigé par elle vers un seul but, vers les principes qui fondent la patience dans l'infortune sur le

sentiment de la justice, et l'obligation de la vertu sur le désir du bonheur. Le temps que vous avez déjà passé sur la terre doit être un assez long espace de réflexions et d'épreuves, pour que la vérité et le repos puissent en être le terme. Nous venons de dire que la vérité était simple. Que notre cœur ne s'écarte jamais de cette simplicité qui nous aidera à la découvrir. Nous avons ajouté que les conséquences en étaient faciles et abondantes; c'est ainsi que nous en déduirons, pour le reste de nos jours, l'enchaînement facile de nos sentimens es de nos devoirs.

Mon ami, nous considérerons bientôt ensemble les relations de notre enfance, de notre jeunesse, ainsi que les avantages et les peines qui appartiennent plus particulièrement à ces deux âges. En ce moment, réfléchissons sur les liens si doux, si importans, que la nature nous invite tous à contracter, et examinons si, à cet égard, elle n'inspire pas à tous les hommes des vœux plus étendus qu'il ne lui est permis d'en satisfaire.

Que de déclamations violentes et inconsidérées n'a-t-on point faites contre la bizarrérie des assortimens sans convenances, contre leurs causes oppressives, contre leurs résultats funestes! On a envié la faculté de contracter l'engagement du mariage, au gré de l'inclination aveugle, et l'on

la prévoyance de leur père embrassent, en les regardant, toute la longueur indéfinie d'un pressant avenir.

Que doit-il nécessairement résulter, mon ami, d'une telle disposition dans les affections et dans les choses? Le voici. En premier lieu, le père de famille est devenu réellement le maître de ses enfans, parce que ceux-ci n'auraient pu se passer de leur père, et qu'ils lui ont beaucoup coûté.

En second lieu, l'expérience accumulée de toutes les peines de détail, de toutes les angoisses réelles ou imaginaires qu'entraîne l'acquisition d'une fortune; l'expérience encore plus positive de la nécessité d'une fortune quelconque, pour obtenir le bien-être et toutes les satisfactions qui sont devenues d'impérieux besoins pour l'homme civilisé; ce concert d'épreuves se joint au refroidissement que les progrès de l'âge jettent sur les sensations animées, et sur les désirs généreux. Ne soyons donc pas étonnés qu'un père soit ordinairement peu disposé à favoriser les convenances primitives et naturelles, si ardemment réclamées par la jeunesse.

Reconnaissons d'ailleurs, que, parvenu à cette saison brûlante, le jeune homme est enflammé d'une passion indéterminée dans ses mouvemens, et à laquelle il ne faut qu'un objet; que les sens alors, dans leur impétuosité fougueuse, inter-

disent au jugement les réflexions et la prudence; que le cœur est moins incliné vers un objet connu qu'embrâsé pour celui que l'imagination présente; qu'en un mot, à cet âge, la première Femme que l'on aperçoit est celle que l'on adore; que les sens lui supposent les charmes de Vénus, le cœur lui reconnaît les qualités de Minerve. La passion embellit sans mesure les traits de son idole.

Oh! que vous connaissez bien le caractère de la jeunesse, s'écria Amédée! Son ami lui répondit: je me rappelle ma jeunesse, et j'ai observé la vôtre. Je n'aurais point, à cet égard, autant de connaissances, sans les inquiétudes que me causaient vos erreurs.

Ces erreurs du désir, qui sont d'ordinaire si funestes à la jeunesse, ne sont fréquemment commises par elle que dans les sociétés déjà avancées en civilisation, où cependant les mœurs existent encore. Il est alors dans l'état une classe d'hommes moins nombreuse, mais plus saillante, que bien des tourmens dévorent. L'esprit des hommes qui composent cette classe est vivement exercé; leur corps a beaucoup moins à faire. De toutes les facultés de l'esprit, l'imagination est la plus active, celle qui devance toutes les autres, et qui, dans son ardente exigeance, dévore tous ses alimens. A cette époque, où les hommes commu-

niquent si abondamment ensemble par l'intelligence, l'imagination est informée de tout ce qui existe épars dans l'univers ; elle le rassemble au gré du besoin et du désir ; elle l'applique à l'objet de son hommage, qui, malgré lui-même alors, et malgré la vérité, se compose de toutes les perfections répandues çà et là dans le champ varié de la nature. C'est un bouquet formé avec élégance des plus charmantes fleurs ;... mais bientôt l'odeur délicate s'en évapore, les couleurs brillantes se flétrissent, le temps sépare les fleurs. C'est ainsi que ce rapprochement imaginaire se trouve détruit par la réalité.

A peine le charme a-t-il cessé, que la raison se fait entendre. Heureux alors l'objet d'un hommage exagéré, s'il ne voit point l'adoration remplacée par l'injustice ; si on ne lui refuse point, de l'estime qu'il mérite, une quantité égale à celle d'enthousiasme et de prévention dont on avait dépassé la vérité ! Cependant l'engagement est formé, l'avenir est fini, le sort est fixé, et le bonheur a fini. Car, ou il faut vivre avec honneur dans le dégoût, dans la mortification d'une méprise ; ou bien, il faut échapper à ses liens, franchir ses devoirs, attaquer les mœurs, et contribuer au désordre. Cette alternative est presque inévitable pour la jeunesse abandonnée à ses mouvemens impétueux. Elle se trompe presque tou-

jours ; et dans les choses nécessaires, ou seulement importantes, c'est tôt ou tard un vrai malheur de s'être trompé.

Dans l'intention où je suis, mon ami, de vous conduire à voir sainement et avec modération toutes choses, je ne donnerai point moi-même dans une exagération de généralité, que des exceptions fréquentes démentiraient malgré moi.

Il est bien des pères qui se trompent, et qui, un jour ou un autre, en sont victimes. Il en est qui attachent une importance exclusive à ce qui ne devrait en avoir qu'une secondaire ; qui ne donnent, au contraire, aucune considération à ce qui est de première importance. Leur inclination naturelle se trouvant ensuite renforcée de tous les petits argumens que fournissent aux esprits médiocres les désagrémens de la vie, ils ne calculent qu'une seule convenance ; ils livrent toutes les autres au hasard.

Eh bien, mon ami, que faut-il en conclure, si ce n'est ma maxime principale, mon principe de combinaisons balancées, d'équilibre, de compensations ?

En effet, de deux choses l'une. Les enfans, ainsi déterminés par le choix incomplet qu'une ame rétrécie indique à leur père, ont eux-mêmes une disposition semblable dans leurs aperçus, dans leurs désirs ; et alors, non-seulement ils ne

font point un sacrifice, mais ils adhèrent à un assortiment qui leur convient.

Ou bien, et cette opposition est plus commune, des facultés plus généreuses leur donnent le besoin d'une association différente de celle qui leur est présentée par l'erreur d'un père; et dans ce cas, voilà une des peines, une des contrariétés qui balancent les avantages d'une nature heureuse, le premier des biens, le plus étendu, le plus fertile. Observons encore que ces jeunes ames, si énergiques dans leurs réclamations de bonheur et de jouissances, sont celles que la passion, la générosité, la confiance, la vertu même entraînent le plus ordinairement vers les illusions et les méprises. Le début de leurs affections est presque toujours une erreur funeste; en sorte que le choix de leurs parens n'est, à tout prendre, et en considérant l'avenir, guère inférieur à celui qui les entraîne au regret, au dégoût, à l'infortune, sur la pente fleurie de l'amour et du délire.

Si vous parcourez avec attention la société, mon ami, vous apercevrez par-tout des rapprochemens qui vous sembleront disparates; vous verrez une femme douce, paisible, unie à un caractère impérieux, violent; un homme prudent, réfléchi, modeste et sage, l'époux d'une femme précipitée, légère, imprudente. Vous

verrez d'une part ou d'une autre, la vivacité s'échauffant contre l'indolence, la vertu éprouvée par le vice, l'esprit s'amortissant en présence de la médiocrité; les soins d'un côté, le dérangement, la prodigalité de l'autre; la faiblesse unie à la force, l'adolescence à la vieillesse, la maladie à la santé.

Mon ami, on pourrait peut-être attribuer une telle disposition au hasard, si la rareté des exceptions ne permettait point de la considérer, à peu de chose près, comme constante. Mais tout ce qui est général, et qui cependant pourrait être d'une autre manière que de cette manière générale, a certainement une cause digne d'attention.

Mon ami, n'oublions pas la place que nous avons osé prendre. Assistons de nouveau aux conseils du Créateur; il est le père commun de tous les hommes; les deux grandes divisions de l'espèce humaine sont également son ouvrage; tous les caractères sont également sortis de ses mains, et nous avons vu qu'il les avait variés à l'infini dans les plans de sa sagesse.

Cherchons maintenant ce qui serait arrivé, si Dieu avait abandonné les destinées humaines à toutes les chances d'un hasard aveugle, ou s'il les avait réglées d'après les vœux bornés que nous suggérerait notre intérêt individuel ou notre faiblesse.

Dans le premier cas, il n'y aurait point eu de balancemens dans l'ensemble des destinées humaines; et alors les infortunés auraient été justes, en accusant le Créateur d'injustice.

Mais s'il avait écouté les vœux de ceux à qui il a beaucoup donné, et qui, pour cette raison, se croient en droit d'obtenir davantage, il aurait rapproché les unes des autres toutes les moitiés correspondantes; il aurait uni ensemble les dons les plus heureux de la nature, de manière à en faire un tout de perfection et de bonheur. Faites vous-même ce rapprochement, deux à deux, par votre pensée, et unissez ainsi la beauté à la beauté, la force à la force, toutes les qualités heureuses à toutes les qualités heureuses, jusqu'à l'entier épuisement de la classe heureuse qui les a reçues. Que restera-t-il à cette portion de l'humanité si nombreuse, dont les raisonneurs mécontens tiennent peu de compte, mais qui ne pouvait être indifférente aux yeux de son auteur? Observez, mon ami, que cette classe, qui comprend tous les individus faibles de corps, de caractère ou d'intelligence, s'étend non-seulement aux deux sexes, mais à tous les états de la société; qu'on la trouve parmi les riches comme parmi les pauvres; que c'est la classe réellement indigente de l'humanité. La rigueur de sa destinée ne serait-elle point extrême, si, réduite à elle

seule, et sans communication avec la classe heureuse, elle unissait sans cesse ce qui est faible et défectueux à ce qui est défectueux et faible; en sorte que du rapprochement des deux moitiés, respectivement placées de même dans l'échelle des privations et de l'infortune, il ne pût jamais résulter qu'un tout d'imperfection et de malheur?

Sans doute, d'après une disposition pareille, une sorte d'équilibre subsisterait encore dans l'ensemble du monde, puisqu'il serait divisé en deux parts, celle des souffrances et celle des priviléges. Mais pour savoir si Dieu pouvait assortir ainsi ses créatures, il faut se demander si l'on voudrait être né dans la classe où l'on n'aurait eu que des désirs inutiles, des peines positives, et toute l'envie qu'aurait fait naître la vue d'une classe favorisée de tous les avantages, de toutes les perfections.

Non, mon ami, la justice paternelle ne pouvait distribuer ainsi son héritage. Les hommes le plus heureusement nés, ont des défauts qui tiennent à leurs qualités même. Les femmes le moins favorisées de la nature, sous les rapports extérieurs, ont des vertus, des qualités qui compensent la privation de certains avantages. D'ailleurs, les différences qui distinguent les hommes entr'eux, et les femmes entr'elles, comprennent toutes les variétés des avantages intérieurs et

extérieurs ; ces différences naturelles sont plus ou moins augmentées par les progrès du temps, et par des circonstances étrangères à la volonté de l'individu ; car ce n'est point lui-même qui augmente volontairement ses années ; ce n'est point lui-même d'ordinaire qui détruit sa santé, sa force, sa beauté, son adresse ; ce sont assez souvent des accidens inopinés. La fortune lui est enlevée quelquefois sans que l'on puisse lui reprocher sa ruine. Il fallait que la classe des malheureux de tout genre s'adjoignît un dédommagement à ce qu'elle a perdu, une compensation à ce qui lui manque ; il fallait conséquemment que ce qui est imparfait fût à son tour l'apanage de la classe favorisée ; et c'est pour cette raison que, communément, la douceur est unie à la rudesse, la nullité à l'intelligence, la laideur à la beauté ; c'est pour cette raison, en un mot, que rarement chacun des deux époux trouve dans l'autre ce qu'il a lui-même apporté.

Ne pourrait-on point renforcer ce raisonnement d'une observation fréquente ? Considérez chez les hommes et chez les femmes la pente secrète et ordinaire de l'inclination. Lorsqu'elle n'est point traversée par des circonstances étrangères, et que son cours est indépendant, on la voit se porter naturellement vers les dispositions et les qualités contraires à celles de l'individu qui

l'éprouve. Combien d'hommes nés très-grands, très-forts, se laissent tendrement attirer par la beauté frêle et délicate? Combien de fois l'impétuosité audacieuse ne se passionne-t-elle pas pour la langueur indolente et timide? Et de la part des femmes, combien de fois ne les voit-on pas sensibles à l'esprit, à la vivacité, à la modération, à la tendresse, selon qu'elles possèdent les facultés ou les dispositions contraires?

Cependant, mon ami, ce sont nos facultés qui déterminent nos qualités et nos défauts. L'homme paisible et tendre qui adresse ses vœux à une femme douée d'une ame trop généreuse, épouse sans le savoir la prodigalité, quelquefois la négligence. La jeune personne douce et timide, qui abandonne son cœur à un homme d'une vivacité fougueuse, se soumet, sans le savoir, à un dissipateur, quelquefois à un tyran. Il en est ainsi de tous les caractères de notre organisation; ils ont tous de l'influence sur notre sort, parce qu'ils en ont une directe sur nos goûts et notre conduite.

Que veut donc la nature, lorsqu'elle oppose ainsi les caractères? La réponse est facile : elle veut le mélange, la combinaison, l'assortiment réciproque des qualités et des défauts qui en dépendent; elle veut son principe universel, l'équilibre et les compensations.

Maintenant, mon ami, faisons à vous-même l'application de tout ce que nous venons de dire. C'est principalement à votre bonheur que j'aspire, en vous faisant part de mes réflexions. Confiez-moi de nouveau l'état de votre cœur. Est-il bien vrai qu'il soit libre, comme vous me l'avez dit, de toutes les chaînes qu'il a portées?

Ah! je vous l'assure, répondit vivement Amédée; je n'ai eu que des peines, comment ne serais-je point dégagé? Toute mon affection est maintenant pour vous, mon digne ami; je n'en éprouverai jamais d'autre.

— Mon cher fils, reprit Lorenzo, votre cœur se précipite encore, parce qu'il est vif et généreux; je n'accepte point votre dévouement, mon ami; je vous dégage d'une résolution que vous ne pourriez toujours suivre, sans qu'il ne manquât à votre bonheur bien des choses que je serais loin de pouvoir remplacer; et alors je souffrirais moi-même de vos sacrifices. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. L'inclination dans votre cœur est, pour ainsi-dire, toujours prête, parce que votre cœur est né avec un besoin d'aimer, qui ne s'éteindra jamais. Jusqu'ici, dans ce besoin pressant, constant, profond, votre cœur a toujours été impétueux par générosité, aveugle par enthousiasme. Celle qu'il aimait avait toutes les qualités qu'il désirait trouver

en elle ; il n'en adorait que plus vivement son propre ouvrage; et bientôt la surprise et le regret de s'être trompé étaient les principales causes de ses douleurs. Mon ami, écoutez désormais la raison et la justice, et vous ne serez plus exposé à de si violens regrets. La raison et la justice doivent maintenant vous avoir appris que la Providence ne vous présentera jamais, dans toute sa perfection, celle que votre cœur imagine. Gardez-vous donc, mon ami, d'exiger la perfection, ni de l'attendre ; elle n'est point en vous, pourquoi l'exigeriez-vous ? Tenez votre cœur disposé à aimer tout ce qui le mérite par des qualités nobles, intéressantes, et ensuite à trouver le bonheur dans votre union avec celle à qui le véritable amour, l'honneur et les convenances vous auront permis de donner votre cœur; et quand l'union sera formée, rappelez-vous que, si vous n'apercevez point en elle tout ce qui serait nécessaire à vos goûts, à vos idées, ce ne sera point une raison de vous repentir de votre engagement ; une autre union aurait manqué d'autres avantages ; il n'en est point qui n'eût manqué de quelques-uns; et nous sommes naturellement portés à donner aux biens qui nous manquent plus de prix qu'à ceux dont nous jouissons. Vous vous défendrez, mon ami, de cette pente naturelle qui vous entraînerait, comme bien d'autres, à l'humeur et à l'in-

justice. Vous reconnaîtrez toujours, et avant toutes choses, les avantages et les qualités de celle qui partagera votre sort; vous en profiterez pour votre propre bonheur; vous profiterez même de ses défauts pour vous rendre plus cher à son cœur. Le secret du bonheur, et même de l'amour, quand on s'adresse à un cœur honnête, est d'oublier son propre intérêt pour l'intérêt de celle que l'on aime, ou plutôt de bien entendre son propre intérêt, en le faisant consister dans le bonheur de celle que l'on aime. Il y a de l'égoïsme, et par conséquent de la mal-adresse, à vouloir ramener les autres à soi; il vaut mieux se ramener soi-même aux autres, sur-tout quand on veut aimer.

Mais, mon ami, dit Amédée, n'y a-t-il point divers degrés dans la convenance mutuelle? Pourrait-on être également heureux avec toutes les femmes qui, par leurs qualités, sont cependant dignes d'être aimées?

Non, mon cher Amédée, on ne serait point également heureux. Jusqu'ici j'ai voulu seulement vous dire qu'un homme d'un caractère fort et généreux, peut trouver un bonheur suffisant dans toute union qu'il aura contractée par des motifs honorables. Mais il y a divers degrés dans la convenance mutuelle; et il est bien permis de désirer, et de chercher la plus parfaite convenance. Il faut seulement se tenir prêt à ne point la ren-

contrer, afin que, si ce précieux avantage est écarté de notre sort, nous pensions aux avantages qui nous restent, nous rejettions sans amertume cette peine douloureuse sur la justice universelle qui distribue avec égalité les peines et les avantages; de cette manière, nous demeurerons encore satisfaits de notre destinée.

Voulons-nous savoir maintenant ce qui convient le mieux à chacun de nous; examinons notre caractère, notre position, et cherchons, dans celle qui doit embellir notre vie, les avantages qui sont le mieux assortis à notre position et à notre caractère. Tâchons, sur-tout, de ne pas nous laisser déterminer dans nos recherches par le désir qui nous est d'ailleurs si naturel, de trouver les biens qui nous manquent. Je ne songe point à vous prémunir contre les engagemens que le seul désir des richesses détermine. Votre ame est noble, sensible; elle ne s'abaissera jamais jusques à déshonorer l'amour. Je ne songe à vous présenter que des observations générales, en vous faisant remarquer les malheurs qui suivent toujours les mariages déterminés par le seul désir des richesses. Le plus grand, le plus juste, le plus inévitable de ces malheurs, est le défaut d'amour et de confiance. Bientôt rien n'est plus difficile de part et d'autre que de garder un peu d'honneur, de tranquillité et de vertu.

Mais, mon ami, dit Amédée, il me semble qu'il doit en être de même de tous les avantages. Il n'en est aucun, dans celle que l'on aime, qui ne doive être cause de peines et de dangers.

Vous vous trompez, mon ami, dit Lorenzo ; faisons en ce moment une distinction importante, et établissons-la sur la justice. La Providence ne nous fait expier, par des compensations, que ceux de nos avantages qu'elle nous a donnés gratuitement, et qui, de notre part, ne sont point un mérite. Elle doit, au contraire, une récompense aux avantages que nous avons acquis, qui sont en nous un mérite; et elle nous donne toujours cette récompense. Ainsi, ne craignez point en vous-même, ni en celle que vous aimerez, les compensations des véritables avantages, qui sont la bonté et l'innocence ; et le véritable amour ne peut être éprouvé et inspiré que par une ame qui a de la bonté et de l'innocence. Il y a tant de beauté, tant de qualités, tant de richesses, j'oserais presque dire, tant de divinité dans la bonté et l'innocence !

La simplicité est un des résultats nécessaires de la bonté et de l'innocence, et la simplicité est un bien nécessaire. Le commerce d'une tendre affection doit être si doux, si coulant, si facile ! La simplicité, de part et d'autre, peut seule lui donner ce caractère. Deux cœurs qui s'unissent

doivent s'aimer, s'estimer, se chérir. Celle qui veut briller, éblouir, dominer, se faire valoir, celle-là peut avoir ce qu'il faut pour plaire quelques momens, pour séduire, mais non ce qu'il faut pour aimer, et conséquemment pour être aimée; en amour, on ne reçoit point, si l'on n'est point en état de donner.

La sensibilité du cœur est encore un de ces avantages inestimables qui sont donnés ou entretenus par la bonté et l'innocence; et quoi de plus doux à acquérir que la propriété d'un cœur sensible! La possession de tous les autres biens s'use par la jouissance, et ne nous soutient pas contre les peines et les difficultés de la vie. Mais un cœur sensible qui nous appartient, nous laisse toujours, en quelque sorte, au commencement des satisfactions qu'il nous procure; c'est un bien toujours nouveau pour nous, parce qu'il nous suit dans tous les chagrins, dans tous les plaisirs, dans toutes les vicissitudes de notre destinée. Il se réjouit avec nous, il s'afflige avec nous, il s'accommode à tout ce que nous sommes, à tout ce qui nous arrive; en un mot, un bon cœur qui nous appartient est la plus nécessaire, la plus tendre, la meilleure portion de nous.

Vous voyez, mon ami, avec quel soin celui qui songe au mariage doit rechercher principalement un bon cœur. Se marier, c'est unir, et

*

pour toujours, ses peines, ses plaisirs, ses avantages, ses défauts, aux avantages, aux défauts, aux plaisirs, aux peines d'un autre ; c'est encore s'exposer à plus d'événemens, à plus d'embarras, à plus de peines qu'on n'en aurait eu tout seul. C'est donc se donner, par-dessus tout, le besoin d'un cœur qui les partage, et qui, en s'intéressant à tout, rende tout intéressant. O mon ami ! vous dont je désire si vivement le bonheur, et qui ne pourrez obtenir tout celui qui vous est nécessaire, qu'en vous unissant à un cœur simple, innocent et sensible, hâtez-vous d'acquérir tous vos droits de le chercher, de le trouver ; acquérez vous-même la simplicité, la bonté ; augmentez par elle la simplicité de votre ame, et reprenez votre innocence.

# LIVRE TROISIEME.

*Compensations attachées au titre de père.*

Nous avons considéré jusqu'ici les relations qui influent sur le sort de l'homme pendant son enfance, et celles qui le déterminent encore plus puissamment, lorsqu'il double son être. Le moment est venu où ce même être reçoit une extension bien importante. L'homme devient père!..... Que ce seul mot renferme d'idées, de sentimens! Tous les mouvemens de la nature se rassemblent sur cet ouvrage de l'homme, de son cœur, de sa nature. Le lien qui attache un père à ses enfans, est un tissu composé de ce qu'il y a de plus fort et de plus délicat dans son ame. La vue d'un fils excite dans l'imagination paternelle, les souvenirs de l'amour, et ce qui, peut-être, est plus doux encore, elle rappelle une propriété bien chère à l'amour-propre. Enfin, comme nous l'avons déjà remarqué, un enfant est la source de nouveaux soins, d'une nouvelle activité, de nouvelles sollicitudes. Chaque

instant, depuis sa naissance, porte à-la-fois un tribut de peines dans l'esprit de son père, et un tribut de jouissances dans le fond de son cœur.

Il n'est point difficile de reconnaître l'intention de la nature, dans l'échange des sentimens mutuels entre un fils et son père. Il est évident que celui qui doit aimer le plus est celui dont la tendresse est le plus nécessaire à l'existence de l'autre; et le père ne tire encore aucun secours de son fils. Toujours le même plan, les mêmes vues dans la marche du monde. Le plaisir d'aimer est le premier des plaisirs; il est accordé en dédommagement, aux travaux du père, à ses privations, à ses inquiétudes. L'enfant n'a rien à prévoir pour son père; il n'a rien à souffrir, à abandonner, à faire pour lui; il n'a pas le plaisir d'aimer autant que lui.

Mais suivons les progrès du temps, la marche des affections, et les effets de l'âge. Ce même enfant, qui n'était que froidement respectueux envers l'auteur de ses jours, lorsqu'il recevait de ses soins le bien-être et la subsistance, ouvre son cœur à une véritable tendresse, lorsque son père a perdu ses forces, et réclame des secours. Le père et le fils échangent alors leurs relations, et conséquemment aussi les sentimens de leur ame. Le vieillard est revenu à la faiblesse et aux

besoins de l'enfance; le fils se trouve revêtu, à son tour, des fonctions paternelles; il est juste et nécessaire qu'il aime plus. C'est ce que l'on voit dans les familles où les mœurs se sont conservées. Les femmes sur-tout, dont le cœur est naturellement plus tendre, montrent ordinairement beaucoup d'égards pour les vieux auteurs de leurs jours. On voit encore fréquemment, dans ces familles estimables, ce même vieillard, qui reçoit sans empressement les soins et les consolations de son fils, aimer tendrement son petit-fils, et le caresser en père. C'est qu'il ne reçoit rien de ce petit-fils; c'est que l'âge l'en a rapproché par sa faiblesse; c'est que ce jeune enfant lui rappelle son propre fils; c'est qu'enfin, en le caressant, en l'amusant, il croit encore le servir.

### *Compensations dans les familles.*

Un père tient d'autant plus à ses enfans, que les mœurs, l'opinion publique et la législation lui en assurent plus intimément la propriété. Un des motifs qui entraînent les hommes honnêtes vers le mariage, est l'espérance secrète d'acquérir une propriété animée, à laquelle ils commanderont, qu'ils pourront régler et conduire. Ce besoin de commander est un des enfans de notre faiblesse. Si, pendant que ces hommes sont

libres encore, l'opinion publique, ou, ce qui est bien plus malheureux, la législation vient les prévenir qu'un jour ils ne commanderont pas à l'ouvrage de leur sang, de leurs sacrifices et de leurs peines; dès-lors, avec l'espérance de leurs droits, ils abandonnent les soins, les devoirs, les engagemens, les douceurs qui devaient les précéder et les suivre. Ils demeurent seuls, isolés. Ils se contentent d'échanger tant de biens, tant de peines, qui auraient fortifié leur ame, contre quelques plaisirs qui l'affaiblissent, et la déshonorent.

Mais, mon ami, dans les temps de bonnes mœurs, lorsque l'ame tendre et honnête, attirée par toutes les douceurs qu'elle prévoit, se présente au lien sacré de l'union conjugale, c'est bien à dessein que la nature lui dérobe toutes les chances de l'avenir, sous le voile d'une espérance confuse. Quel est celui qui, échauffant d'avance son cœur de tous les plaisirs d'une heureuse attente, ne donne point à ce fils chéri, à ce fils qui n'existe pas encore, toutes les qualités les plus aimables, toutes celles qu'il trouve lui-même dans son ame ou ses desirs? L'imagination, qui toujours va plus vîte et presque toujours autrement que la nature, se livre innocemment à la contemplation anticipée de cet enfant sensible, spirituel, beau, intéressant. L'amour-propre,

combiné avec la tendresse, ouvre le cœur à la confiance, le ferme à la crainte. On n'accueille point l'observation; on rejette l'épreuve de tant de parens, dignes d'une famille heureuse, et trompés dans leur espérance. On trouve toujours à faire aux autres un reproche que l'on saura prévenir pour soi-même. On n'imitera point, ou leur sévérité, ou leur condescendance. On donnera à son ouvrage le degré de perfection que l'homme le plus modeste reconnaît toujours un peu en lui-même. D'ailleurs, on s'occupera de ses devoirs; ils seront si doux à remplir! et l'on mettra dans ses procédés d'éducation autant d'adresse que de constance.

Mon ami, tout cela semble fort bien arrangé. Mais disons encore que, s'il est bon que chacun de nous soit un peu prévenu sur son propre compte, il est nécessaire que l'Ordonnateur Suprême soit impartial et juste.

Les différences que nous avons reconnu nécessaires parmi les hommes, devaient évidemment commencer avec l'enfance; car les enfans actuels seront les hommes un jour. Il fallait conséquemment que cette variété de dons et d'avantages, qui devient égalité par la combinaison, nous accueillît dès notre naissance. Et puisque chacun de nous compose, en plus ou moins grande partie, la destinée de ceux avec qui nous avons des

relations, il fallait que l'homme, heureux déjà par son ame, par son esprit, par sa santé, sa fortune, son épouse, laissât à ceux qui sont privés plus ou moins de ces heureux avantages, la douce et précieuse jouissance d'être consolés par leurs enfans. La nature ne pouvait faire qu'un certain nombre d'enfans bien organisés : à qui les devait cette mère commune? La réponse nous est fournie par la justice, et confirmée par une observation fréquente. Combien d'enfans cacochymes appartiennent à des parens robustes? Et, ce qui est encore plus fréquent, combien de parens sensibles, actifs, intelligens, ont donné le jour à des enfans dénués de vivacité, de sentiment, d'intelligence? Combien d'enfans organisés d'une manière supérieure, et qui un jour consoleront, éclaireront le monde, doivent la vie à des parens, pauvres de bien-être, d'intelligence et de talens?

A la suite de cette compensation générale entre les familles, observez celle qui s'établit dans le sein de la même famille, lorsque la nature augmente les inquiétudes du père, en augmentant le nombre de ses enfans. Une famille considérable est d'ordinaire l'image du monde. On y voit des ames douces, et des caractères brusques, des esprits étendus, et des facultés étroites, la vivacité d'une part, et l'indolence de l'autre, la beauté et la laideur, la santé et la souffrance. Toutes les

variétés y sont rassemblées ; et dans quel dessein, mon ami? Pourquoi les enfans du même père ne sont-ils pas organisés de même? Pour la même raison qui a établi tant de différences entre les enfans du père universel de la nature humaine. Chacun ne pouvant tout avoir, il fallait pour chacun des dons différens. Il y avait de plus, dans une famille particulière, le motif de reposer le cœur des parens, lorsqu'ils avaient un regret à former, ou une plainte à faire.

### *Familles nombreuses. Enfant unique.*

On a observé que plus d'événemens heureux survenaient aux auteurs des familles nombreuses, plus de consolations leur étaient données. Cela devait être, mon ami; la nature veut les familles nombreuses ; et tout ce que veut l'Auteur de la nature est bon à l'individu ; et d'ailleurs, toujours compensations, équilibre. Le père d'une telle famille a pris plus de soins, il lui faut plus de récompenses.

On peut ajouter, dans le même sens, que si, d'une part, l'enfant unique cause à son père peu de sollicitudes, par la modicité de sa dépense, il lui en suscite dans l'avenir de plus étendues. Je ne parle point de toutes les méprises qu'entraînent nécessairement, dans son éducation, des

mouvemens de tendresse, concentrés sur un seul objet. C'est cependant une considération importante. Mais je la renvoie au moment où je parlerai des effets de l'éducation. Je voulais dire que l'enfant unique aime rarement ses parens, parce qu'il ne peut guère aimer sa maison. Il y est constamment seul, et l'enfance, plus que tout autre âge, a besoin de compagnie. L'enfant unique se dégoûte de ce qui l'entoure, parce qu'ordinairement ce qui l'entoure ne l'amuse pas. Il faut des enfans auprès des enfans. L'esprit de famille se perd de bonne heure dans le besoin d'une dissipation étrangère. Un jour, l'enfant unique quittera ses parens avec indifférence, parce que, dans son premier âge, il était auprès d'eux sans plaisir. Voilà, sans doute, un grand malheur pour lui. Mais il reçoit de ses parens plus de fortune; c'est une des compensations à ce malheur.

### *Compensations en faveur de l'homme qui se marie de bonne heure.*

Nous avons dit que chaque homme abordait l'état paternel, rassuré contre l'avenir par cette double illusion qui naît à-la-fois de la confiance que donne l'amour-propre, et de l'espoir que donne la tendresse. C'est principalement le jeune

homme qui goûte avec vivacité cette illusion encourageante.

Mon ami, interrompit Amédée, il me semble qu'une telle illusion, cause de méprises, ne fait que rendre celles-ci plus amères, quand elles arrivent, et que, conséquemment, c'est une erreur, sinon sans utilité, du moins sans compensations.

Mon ami, répondit Lorenzo, l'espérance honorable est toujours un bien actuel, une jouissance positive. On a été heureux pendant tout le temps qu'elle a duré. C'est donc elle-même qui sert de compensations aux mécomptes qui la suivent. L'homme qui espère trop, est aveuglé, mais il jouit plus, et il se livre avec plus d'activité aux soins que son nouvel état exige. L'homme qui connaît les événemens, qui observe l'ordre et la justice des choses, espère peu; un jour il sera moins trompé; peut-être même les satisfactions qu'il obtiendra dépasseront-elles son attente; dans l'intervalle, il jouit moins. Telle est l'industrie de la nature. Elle met tout à profit; elle fait contribuer à notre sort et la vérité et l'erreur, et la raison et l'ignorance.

On peut ajouter les considérations suivantes, au sujet du jeune homme qui se marie de bonne heure. Lorsqu'il étouffe ainsi, en faveur d'un lien indissoluble, les réclamations de la jeunesse, de l'inconstance qui nous est naturelle, de la

curiosité qui le porterait à changer souvent de position et de demeure, il a plus d'ardeur et de forces dans l'accomplissement des devoirs que sa famille lui impose; s'il n'agit pas toujours mieux, il agit du moins avec plus de plaisir. En second lieu, ses enfans, plus tôt venus, lui donnent plus tôt des jouissances, et lui en donnent de plus longues. Enfin, il peut devenir aïeul, et cet avantage, refusé à celui qui a voulu, comme on le dit si faussement, user de sa jeunesse, est peut-être le plus doux qui soit réservé à l'homme doué d'un bon cœur.

*Principal avantage attaché au titre de père.*

Nous tenons vivement à notre personne; cet attachement n'est un tort que lorsqu'il étouffe le sentiment de nos devoirs. Tout attachement est un plaisir. C'est donc pour notre plaisir que la nature nous a donné l'amour de nous-mêmes. Et cet amour, en effet, qui se répète dans tous les instans, dont les témoignages, au fond de notre ame, ne sont ni timides, ni équivoques, suffit, lorsqu'il est bien dirigé, pour composer le prix essentiel de notre existence.

Une preuve du plaisir que nous procure l'existence est fournie par le regret avec lequel nous voyons l'écoulement de nos années. Cet écoulement n'est sensible qu'au bout d'un certain

nombre d'instans accumulés. Chacun ne laisse pas plus de regret qu'il ne laisse de traces. Mais le temps ne nous échappe pas moins, ou plutôt, il nous entraîne dans sa marche rapide.

Cependant, qu'est-ce que le temps? Quelle est notre manière de mesurer la marche du temps? Le temps se démontre de deux manières distinctes, et en opposition constante; par le développement et la destruction. Tout sur la terre s'élève, se forme, se perfectionne, ou bien, tombe et se détruit. Le progrès de chacun de ces états, en particulier, est quelquefois lent, quelquefois rapide. Il est toujours certain, inévitable, ainsi que le passage de l'un à l'autre de ces états.

C'est ainsi que le temps se mesure. L'homme le voit par-tout. Mais l'inclination nécessaire, qui nous rend nous-mêmes le but de nos pensées, et le terme de nos comparaisons, nous fait chercher principalement en nous-mêmes les traces du temps, et les monumens de son passage. Chaque observation nous les découvre; et chaque observation est ainsi la cause d'un regret. Le dernier moment de notre existence sur la terre se présente presqu'aussitôt à l'extrémité de ceux qui s'écoulent. Nous ne voyons que lui; nous nous arrêtons à peine sur les momens qui doivent nous en séparer encore; ils nous occupent moins que ceux qui sont passés.

Ce sentiment d'une vie qui s'en va, est, je crois, le sentiment le plus habituel de notre pensée. Si l'on consultait tous les hommes sur leurs mouvemens solitaires, on verrait que le regret d'avancer en âge est celui qui les a le plus fréquemment attristés.

Voilà donc une peine habituelle que nous a donnée la nature. Le sentiment habituel de notre existence n'en est point la compensation : car nous en jouissons presque tous, sans y penser.

Il fallait donc à l'homme une échelle inverse de développement, que son imagination et son cœur pussent opposer à cette échelle de dégradation qu'il suit toujours, et qui l'afflige. Elle existe; c'est celle de la naissance et de l'accroissement des enfans. La nature nous appelant tous à communiquer la vie, elle nous présente ainsi le plaisir de nous développer et de grandir, à côté de la peine de passer et de vieillir. Car, disons-le encore, nos enfans sont nous-mêmes; l'amour-propre le dit ainsi, en même-temps que la tendresse.

Je ferai encore une remarque. Ce n'est qu'à une certaine époque que nous commençons à mesurer, avec tristesse, les effets du temps sur notre personne. Pendant l'enfance, et aux premiers jours de notre brûlante jeunesse, le champ de l'avenir est immense à nos regards, et le présent

se dissipe sans regret, parce que l'abondance de notre vie est encore supérieure aux occasions qui la dépensent, que les effets du temps sur notre personne ne sont point sensibles, et que rien encore ne nous avertit, en nous-mêmes, de la fragilité des biens que le temps nous enlève. Mais la première fois que l'expérience est venue nous attrister de sa lumière, nous avions déjà reçu, depuis assez long-temps, cette faculté de renaître en nos enfans, de recommencer en eux la croissance et la vie; en sorte que, par l'effet d'une anticipation bienfaisante, si le système des compensations se trouve ici un peu en défaut, c'est entièrement à notre avantage.

*Principales peines attachées au titre de père.*

Mon ami, dit Amédée, d'après tout ce que vous venez de me dire, il me semble que le titre de père est environné de plus de douceurs que de peines, et la nature nous invite tous à acquérir ce titre si heureux. Pourquoi les choses sont-elles cependant disposées de manière à ce qu'un grand nombre d'hommes soit contraint de renoncer au mariage? Il me semble qu'il y a encore une autre contradiction dans le plan de la nature. Les mœurs de l'homme condamné au célibat par sa position, sont bien plus exposées que ne le sont les mœurs de l'homme qui reçoit de sa fortune les moyens

de soutenir une famille; et je n'ignore pas que l'homme qui perd ses mœurs est bien malheureux. Voilà par conséquent, dans le sort du célibataire, et plus de dangers, et moins de plaisirs. Est-il traité avec justice?...

Oui, mon cher Amédée, répondit Lorenzo; mais je ne pourrai vous en convaincre que lorsque je vous aurai fait connaître entièrement ce que j'aperçois de la nature de l'homme, et de sa destinée ultérieure. Vous verrez que l'homme sage n'a jamais à se plaindre de la composition de son être, ni de la distribution des choses. Vous reconnaîtrez qu'il peut toujours donner, à tout ce qu'il a reçu, un emploi salutaire, et conséquemment qu'il n'a reçu que des bienfaits. Vous ferez, de plus, les réflexions suivantes :

Le globe de la terre étant limité dans son étendue, et la mesure annuelle de ses reproductions étant également limitée, le temps devait nécessairement venir, où les lois naturelles elles-mêmes poseraient un terme à l'extension indéfinie, dont la faculté appartenait à l'espèce humaine. C'est ainsi qu'un grand nombre d'hommes devaient se trouver contraints de ne pas contribuer à cette extension. Le célibat est par conséquent d'institution naturelle, sinon à la naissance des sociétés, du moins aux époques avancées de leur existence; et je vous annonce de nouveau,

comme devant un jour vous être démontré, que tout ce qui est d'institution naturelle est avantageux à l'individu, parce que c'est un Être aussi bienfaisant que sage, qui est l'Auteur suprême de toutes les institutions naturelles.

En second lieu, mon cher Amédée, considérez toujours chacune des idées que je vous présente, comme tenant à un ensemble d'idées, toutes nécessaires au complément de chacune. Sans doute, le titre de père est celui auquel s'attachent les plus tendres et les plus vraies douceurs de la vie; mais rappelez-vous les observations que nous avons faites, et dans lesquelles nous avons été dirigés par le sentiment de la justice. Il serait bien inexact de dire que tous les pères sont heureux par leurs enfans. Ce genre de satisfactions n'est ordinairement accordé qu'aux hommes privés d'un grand nombre d'autres. Combien de parens sont amenés, par la conduite vicieuse ou criminelle de leurs enfans, à se reprocher de leur avoir donné la vie? — Combien d'autres, moins malheureux cependant, beaucoup moins malheureux,..... mais encore à plaindre!.....

Lorenzo s'arrêta à ces mots....., reprenant ensuite : Ai-je fini de vous exposer toutes les peines qui s'attachent au titre de père, demanda-t-il avec un ton de douleur attendrissante?.... Des

larmes roulaient dans ses yeux ; le raisonnement abandonnait son esprit, la tristesse seule affectait son ame. Amédée l'entendit, et prenant sa main qu'il serra contre son cœur, il répondit ainsi à la question de son ami : Non, le sujet n'est point épuisé ; mais n'achevez pas, père trop sensible, trop malheureux ! Oui, je le vois, et vous êtes vous-même l'argument le plus fort que vous puissiez me présenter en faveur de vos idées consolantes. Je le reconnais, une ame comme la vôtre devait expier tant de dons et de vertus, par une grande privation, par un grand malheur. Vous avez perdu une fille chérie. Vous avez perdu son bonheur que vous vouliez faire, ses vertus, dont vous vouliez jouir. Mais, mon ami, un fils qui se donne à votre cœur, et qui lui-même a perdu son père !....

Ah ! mon cher Amédée, dit Lorenzo, vous voulez donc que je m'attende encore au malheur ! Il faudra bien que j'expie une propriété si chère ! Eh bien, mon excellent ami, reprit Amédée, vous souffrirez de mes peines et de mes douleurs.

Ce dernier mot prouvait qu'Amédée était digne de l'affection de Lorenzo. — Oui, mon fils, je souffrirai de vos peines, et vous en éprouverez encore ; elles sont toujours nécessaires à la vie de l'homme, qui, sans elles, perdrait ses vertus, et

conséquemment ses seuls moyens de mérite et de vrai bonheur. Si je puis reconnaître qu'un peu de bonté appartient à mon ame, je dois ajouter que je ne l'aurais point conservée sans les secours qui m'ont été donnés par l'infortune. Le cœur se dissipe, ou même se dessèche, quand il n'a rien à souffrir. On n'est pressé d'être bon que quand on souffre. La bonté vient comme supplément aux plaisirs, quand ils nous manquent, et bientôt on la trouve meilleure que les plaisirs.

Oui, mon ami, je vous ai indiqué la raison de mon sort. L'homme heureux par sa fortune, par l'estime publique, par tous les avantages dont l'homme peut jouir en société, et par quelques-uns de ceux que donne la nature, doit tenir son cœur toujours prêt à la peine, parce qu'elle ne peut être éloignée. Il est juste qu'elle vienne, et que, des coups déchirans le replacent dans cette destinée commune de l'humanité qui ne saurait s'étendre jusqu'à la félicité constante. C'est ainsi que, du fond de mon cœur, j'explique ce que j'ai souffert, et sur-tout les deux pertes si douloureuses que j'ai essuyées. Ah! non, non, je ne refuserai point d'en convenir!..... J'ai beaucoup souffert, beaucoup regretté : le Maître suprême ne nous le défend pas; au contraire, il approuve nos regrets, quand ils sont légitimes. La souffrance est à nous, il nous l'a donnée. Le bonheur sans

mélange n'est qu'à lui, il ne pouvait en faire part à ses créatures; il ne nous interdit que le murmure, et il nous invite à être justes nous-mêmes, en reconnaissant sa justice et sa bonté

Eh ! de quoi me plaindrais-je, mon ami ? Ma fille n'est point perdue..... Et je vous ai trouvé !

Mon cher fils, parmi les malheurs qui assiégent l'homme dès le berceau, je ne vous ai point encore parlé du plus funeste. Vous avez perdu vos parens. O mon ami ! accueillez mes idées, prenez pour moi une tendresse filiale, et nous verserons ensemble des larmes bien douces sur la mort des auteurs de vos jours ; ils sont auprès de ma fille, et vous êtes auprès de moi.

C'en est assez, mon cher Amédée, je ne pourrais en ce moment continuer une discussion sérieuse; et je le vois aussi, votre esprit aurait peine à me suivre. Votre bon cœur est attendri. Laissons couler nos sentimens, et suspendons nos pensées. Demain, nous reprendrons notre entretien.

Après quelques momens d'une méditation tendre et silencieuse, Amédée et Lorenzo revinrent ensemble vers leur demeure.

# LIVRE QUATRIEME.

## *Compensations dépendantes de l'organisation individuelle.*

Nous avons reconnu que chaque avantage naturel était une source particulière de jouissances en faveur de l'homme qui le possède, et que, pour cette raison même, les avantages naturels étaient distribués parmi les hommes, de manière à se compenser entr'eux, ou à servir de compensation aux avantages de la fortune.

Mais chaque avantage naturel lui-même entraîne à sa suite des compensations qui découlent de lui immédiatement; et c'est même principalement par le moyen de ces compensations immédiates que l'égalité est établie entre les destinées humaines.

Généralement, nous pouvons dire que le sort de l'homme se compose de l'état de son corps, de l'état de son esprit, et de l'état de sa fortune. Nous allons considérer, sous de nouveaux rapports, chacun de ces états.

*Compensation attachée aux divers tempéramens.*

Le tempérament de l'homme est le résultat de son organisation ; et l'on peut dire que le caractère est l'expression du tempérament. Or, c'est le caractère qui compose habituellement l'état de l'esprit, et le tempérament compose habituellement l'état du corps. Il résulte, de ce rapprochement, qu'en considérant le sort de l'homme, on ne peut séparer ni le corps de l'esprit, ni le tempérament du caractère.

Cependant, supposons une séparation, afin de mieux suivre l'examen des conditions de notre destinée.

Le tempérament, dans les hommes, est aussi distingué que la figure. Mais comme il y a deux extrêmes dans la figure ; l'un de beauté, l'autre de laideur, qui sont séparés par des nuances d'une diversité infinie ; de même il y a, dans le tempérament, deux extrêmes, l'un de vivacité, l'autre d'indolence ; et des nuances d'une diversité infinie séparent ces deux extrêmes. La vivacité extrême est la source de jouissances très-vives ; mais de grands inconvéniens sont attachés à cette vivacité. Premièrement, chaque jouissance très-vive est très-courte dans sa durée, ce qui occasionne une mobilité extraordinaire dans la vie de

l'homme de ce tempérament très-animé. En second lieu, le temps du désir, quoique très-court, quand il est très-animé, suffit cependant pour que l'homme de ce tempérament puisse fréquemment se porter à des actions funestes, dont les conséquences sont quelquefois cruelles, longues, éternelles. L'impétuosité entraîne; la faute et le plaisir qui l'accompagnent ne sont que d'un moment; et les embarras de position, les chagrins qui résultent de cette faute, durent quelquefois toute la vie.

C'est le tempérament de chaque homme qui détermine la mesure d'impression qu'il reçoit de tous les mouvemens qui se font dans la nature. Ainsi, l'homme d'un tempérament très-animé, de ce tempérament que nous plaçons au degré de vivacité extrême, reçoit avec une vivacité extrême, non-seulement les sensations agréables, mais aussi les sensations pénibles. La faculté de souffrir tient essentiellement au même état d'organisation que la faculté de jouir. Or, les causes de sensations douloureuses, et les causes de sensations agréables, sont distribuées dans la nature de manière à ce que le nombre de celles-ci compense l'intensité plus vive des premières. Rappelez-vous, mon ami, que je ne parle point encore des sentimens du cœur, mais seulement des causes de sensations qui affectent immédia-

tement le corps, et qui semblent se borner à agir sur le corps. Telles sont, parmi les causes de sensations douloureuses, les maladies, les blessures, le froid, le chaud, la faim, la soif, les objets choquans à entendre, à toucher ou à voir.

On observe, en médecine, que les maladies des hommes d'un tempérament très-animé sont les plus courtes, mais les plus aiguës et les plus dangereuses.

Si la vivacité du tempérament est ainsi la mesure de la vivacité avec laquelle l'action de la vie s'applique à tout ce qui peut en exercer le sentiment, il vous paraîtra évident, mon ami, que tout tempérament abaissé au-dessous du degré de la vivacité extrême, perd une quantité de souffrances, et une quantité de jouissances, qui sont deux quantités égales. Ainsi, sous ce rapport du tempérament, le sort de l'homme reste toujours dans une sorte d'équilibre. L'homme, dont le tempérament est au terme d'une indolence extrême, n'a que très-peu à jouir, et très-peu à souffrir.

### *Des douceurs attachées à la vie.*

Est-il bien assuré, mon ami, dit Amédée, que les causes des sensations agréables compensent, dans la vie de l'homme, les causes de sen-

sations douloureuses ? Il me semble que celles-ci sont supérieures, et en nombre et en vivacité.

Mon bon ami, répondit Lorenzo, vous parlez encore avec le ressentiment que laissent le chagrin et la souffrance. Vous êtes injuste, et presque tous les hommes sont injustes ; ils jouissent des douceurs de la vie sans y réfléchir, sans en tenir compte ; ils ne remarquent que les peines. C'est ainsi que nous respirons l'air qui nous environne, nous n'y pensons point ; ce n'est que lorsqu'il s'altère par des odeurs rebutantes, que nous nous rappelons son existence.

Si la vie n'entraînait pas des douceurs, pourquoi les hommes tiendraient-ils si fort à la vie ? Il est des hommes, dit Amédée, qui n'y tiennent point du tout, qui la trouvent même odieuse. — Nous parlerons de ces hommes, répondit Lorenzo ; nous verrons pourquoi cet état de dégoût devient la juste punition d'une conduite coupable. Vous verrez, dans mon Ouvrage, comment, par l'effet d'une composition admirable, la nature se dirige contre nous, lorsque nous ne voulons plus qu'elle nous soit favorable.

Mon ami, j'étais à votre âge, et sans avoir abusé des présens de la vie, je n'en avais pas encore profité autant que j'aurais dû le faire, lorsqu'une maladie dangereuse vint me surprendre. Je fus sur le point de mourir. Alors je ne sentais

que mes pertes, leur nombre, leur importance ; alors le prix de la vie était bien grand à mes yeux. Tous les biens qui la composent se présentaient à mon imagination ; ils semblaient se venger alors de mes plaintes injustes ; ils semblaient me reprocher de n'avoir point trouvé en eux assez de valeur et de consolations.

Ah ! mon ami, votre cœur, encore fatigué de ses peines, demande où est la douceur de vivre ! Elle est par-tout, si vous êtes assez bon pour la mériter. Elle est dans l'air que vous respirez, dans l'éclat du jour, dans le parfum de ces fleurs, dans la fraîcheur de cette eau limpide, dans la beauté de la nature. Elle est dans toutes les sensations si délicates, si nombreuses, qui développent et entretiennent votre existence ; elle est dans ce désir de voir, d'apprendre et de connaître, qui vous saisit dès le berceau ; elle est dans cette prévoyance confuse d'un avenir que votre imagination embellit ; elle est dans cette activité que tant d'intérêts pressans soutiennent au fond de votre ame ;..... elle est dans la douleur même ; oui, dans cette douleur mélancolique que la tendresse accompagne, que les pleurs soulagent, que l'amitié console, que la vertu ennoblit. — Mon cher ami, si vous ne connaissez pas encore toute la douceur de vivre, faites-vous aimer ; et pour cela, soyez doux, sensible, compatissant, indulgent ;

pour cela sur-tout, sachez aimer : le bonheur alors ne manquera point à votre vie, et vous n'aurez pas besoin de le chercher. — Que votre ame se repose à-la-fois dans la vertu, dans l'affection, dans la confiance; et alors elle trouvera sans cesse, oui sans cesse, l'occasion d'exercer un sentiment tendre et paisible, ou un sentiment vif et généreux.

Mon ami, vous venez de m'écarter un peu, par la demande que vous m'avez faite, du sujet que je traitais tout-à-l'heure, j'y reviens; mais ne croyez pas que je me plaigne de vos interruptions, elles me conduisent à vous donner des explications plus précises, ou à satisfaire mon propre cœur par des sentimens qui vous sont salutaires. Ainsi vos observations me plairont toujours, bien loin de m'être importunes.

Pour fournir maintenant à votre esprit une application des idées que je vous ai présentées sur les compensations qui s'attachent aux divers tempéramens, je vais vous parler d'un homme célèbre, et vous dire de quelle manière j'ai cru pouvoir le juger.

*Jugement sur Mirabeau.*

Mirabeau était né avec une force d'esprit et

une force de tempérament incomparables. Ses lettres témoignent que la chaleur et l'abondance de la vie ne furent peut-être jamais portées plus loin dans un être humain. Le premier effet de cette chaleur et de cette force fut, dès sa jeunesse, une audace de désirs et de pensées, que rien ne pouvait contenir. Ainsi, les principes de sa morale furent, de très-bonne heure, accommodés à ses passions, c'est-à-dire que, de très-bonne heure, ses passions mirent le feu, en quelque sorte, à tous ses principes de morale. Il ne lui resta que son esprit et son caractère, et il ne put que donner un faux emploi à ce caractère, qui avait naturellement beaucoup d'élévation et de grandeur.

Son cœur était plus ardent que tendre; mais quelle vivacité! quelle ardeur! Un torrent abondant et rapide donne une faible image de ses mouvemens. Avec quelle impétuosité les sentimens se pressent dans ses lettres à Madame de M***! Chaque phrase ne contient pas plus de mots que de pensées; et quel sublime désordre dans l'enchaînement des phrases! ce ne sont point des lettres; c'est Mirabeau, aux pieds de celle qu'il aime, exhalant avec délire l'ivresse de son amour. Quel abandon! quelle vivacité d'affection et de confiance! Comme les idées les plus délicates arrivent sans être cherchées! comme elles s'ar-

rangent sans chercher leur place ! Jamais ame plus brûlante ne se peignit en style plus brûlant.

Quelle situation cependant ! et quelle force d'esprit ne fallait-il point pour la supporter ! Mais cette force était fournie par l'abondance et la force des passions même, qui avaient amené Mirabeau à cette situation terrible. Enfermé dans un caveau de dix pieds ; privé de toute société, de toute distraction ; abandonné sans secours, n'ayant pas même des habits et du linge ; persécuté, je dois le dire, par la haine d'un père orgueilleux et jaloux, qui l'immolait avec barbarie ; ne sachant à qui adresser ses plaintes ; toujours repoussé dans ses réclamations les plus modérées et les plus justes ; ayant tout lieu de croire que sa prison deviendrait son tombeau ; séparé d'une femme qu'il adorait, et dont il ne pouvait recevoir que très-furtivement des témoignages de tendresse ; toujours comprimé, lorsqu'il osait lui écrire, par la crainte de trop oser ; ne sachant point si ses lettres lui parviendraient ; ignorant s'il pourrait en recevoir la réponse ; demeurant quelquefois plusieurs mois de suite dans les angoisses de la crainte et de l'incertitude ; se désespérant mille fois par minute des souvenirs du passé, de l'ennui du présent, des possibilités de l'avenir ! — Quel état ! quelle accumulation de souffrances ! Comment une organisation si vive, si irritable,

pouvait-elle y tenir sans éclater et se dissoudre?... Il lui restait heureusement un peu d'espérance et beaucoup d'amour. Quels tableaux il savait faire des combats et des soulagemens qui naissaient de cet amour et de cette espérance !

Mirabeau s'était passionné pour une femme charmante, qui, pendant plus d'un an, l'avait accablé de plaisirs. Cette femme, d'après le portrait qu'il en trace, ressemblait à celle que tout jeune homme ardent et sensible poursuit dans son imagination exaltée. Mais il est infiniment rare qu'un jeune homme ardent et sensible rencontre celle que son cœur imagine et désire : lorsqu'il la rencontre, c'est avec des circonstances qui entraînent de grands malheurs, en compensation des jouissances que cette acquisition lui procure.

Mirabeau ne rencontra et n'aima Madame de M*** qu'aux conditions les plus funestes et les plus malheureuses. Il viola les lois, les bienséances; il jeta son amante dans l'abîme; il s'y précipita avec elle, et à cause d'elle; enfin, il acheva de dérégler son ame, et de devenir le partisan audacieux des sophismes qui étouffent la vertu. Ainsi, dans cette circonstance importante de sa vie, il sentit s'exaspérer à-la-fois toutes ses passions, et par leur compression, et par leur exercice, et par les effets de la plus cruelle infortune, et par le déréglement de ses principes, et par le

violent désordre d'une ame, pour qui souffrir même était une passion.

Vous le voyez, mon ami; je ne justifie point Mirabeau; je l'accuse, et je l'explique; je dis qu'avec ses immenses talens, ses passions fougueuses, et son exaltation à la suite de souffrances presque sans mesure, il devait être le plus grand ou le plus criminel des hommes. Il n'eut pas la volonté d'en être le plus grand.

Ce qu'il était devenu, et le mal épouvantable dont il a été le moteur ou le complice, doivent faire trembler tout homme qui, sans être aussi ardent que Mirabeau, sent son ame capable de passions vives et altières. De tels hommes ont toujours une influence majeure; ils sont le modèle, ou l'effroi des humains.

Maintenant, mon ami, revenons à nos pensées générales.

*Des compensations attachées à la beauté. — Des hommes presque dépourvus de sensibilité et d'intelligence.*

Nous nous sommes proposés de considérer d'abord, sous le rapport des compensations, les avantages qui tiennent plus particulièrement au corps de l'homme qu'à son esprit; et nous avons

parlé des compensations qui tiennent aux divers tempéramens, en montrant, par un exemple remarquable, combien le tempérament a d'influence sur les dispositions de l'ame, et sur le sort de la vie.

Il est un autre avantage naturel qui dépend de la réunion de bien des causes, telles que l'éducation, le régime, le climat, et sur-tout l'organisation primitive : c'est la beauté extérieure.

On a observé depuis long-temps que cet avantage accompagnait rarement les avantages intérieurs; et nous verrons bientôt comment cette loi de balancement est exécutée par la nature. En ce moment, pour ne pas nous écarter de notre sujet, observons que la beauté extérieure, véritable avantage, qui porte un grand nombre de profits à l'amour-propre, qui sert quelquefois les désirs de fortune, qui même facilite quelquefois les moyens d'obtenir les jouissances du cœur, porte aussi, d'une manière proportionnée et presque inévitable, des détrimens à la destinée de ceux qui possèdent cet avantage.

La beauté attire les hommages du vulgaire. Pendant la jeunesse de celui qui possède la beauté, les douceurs de la vie sont nombreuses, et d'une acquisition très-facile; il suffit de se montrer pour avoir des plaisirs. Or le besoin de plaisirs est le

besoin habituel de notre vie; et il est naturel que, de tous les moyens qui nous sont accordés de satisfaire ce besoin, nous choisissions celui qui réussit le plus promptement, et qui nous coûte le moins de peine. Ainsi, le jeune homme qui a de la beauté choisit naturellement d'être heureux par le moyen de la beauté. A quoi ne sera-t-il pas nécessairement exposé dans la route qu'il va suivre? Il s'éloignera constamment de lui-même; il évitera la méditation, la retraite, le silence; il ne pourra donner assez de temps aux études intéressantes, pour acquérir une instruction étendue; son cœur ne connaîtra presque jamais un sentiment profond. Les plaisirs qu'il retirera de ses avantages extérieurs ne se feront point accompagner dans son ame de l'idée qu'il les mérite; et il n'est cependant que les plaisirs mérités qui puissent être de vrais plaisirs.

Il n'est encore que les plaisirs mérités, dont on puisse jouir sans porter envie à ceux qui en obtiennent de semblables. Un sentiment de générosité accompagne toujours les jouissances dont on s'honore. Les plaisirs extérieurs, qui procèdent d'avantages étrangers aux qualités intérieures, sont si faibles, qu'il en faut accumuler un très-grand nombre pour produire une somme de bonheur un peu apercevable. Or, tous les hommes qui courent la même carrière diminuent cette somme

que l'on exige ; le penchant personnel porte naturellement à les haïr.

Enfin, la beauté passe ; chaque jour l'affaiblit : le temps arrive où elle a disparu sans retour ; et à cette même époque, on ne peut plus acquérir ni de l'instruction, ni des qualités intérieures. Des regrets inutiles sont tout ce qui reste pour occuper la vie.

Mon bon ami, songez toujours que je vous présente des observations générales, et non des idées exclusives. La bonté et la beauté ne sont certainement point incompatibles, non plus que l'instruction et la beauté. Si l'acquisition des lumières et de la sagesse était impossible à ceux qui ont reçu le don de la beauté, ils auraient été traités avec une grande défaveur, et conséquemment avec bien de l'injustice ; car le vrai bonheur ne peut résulter que de l'étendue dans les idées, et de la sagesse. Non, cette réunion n'est pas impossible, et quand elle a lieu, celui en qui elle se fait a plus de moyens de bonheur que s'il possédait seulement de l'instruction, et s'il y joignait la pratique de la sagesse. Mais cette réunion est très-difficile ; et il est juste qu'elle soit difficile. Cette difficulté est un désavantage ; c'est la compensation des avantages que donne la beauté.

*Amédée.* J'aperçois la justesse de vos pensées, mon ami ; cependant, ne pourrait-on pas conclure

de ce que vous venez de dire, que la laideur extrême est le premier de tous les avantages, puisque c'est elle qui doit favoriser le plus l'acquisition des lumières et de la sagesse? S'il en était ainsi, il y aurait, ce me semble, de l'imperfection dans la composition de la nature humaine; car la sagesse et l'instruction portent à l'esprit des idées de noblesse, de grandeur, de beauté, que l'on n'aime point à associer avec l'idée d'une laideur extrême.

Vous avez raison, mon ami, répondit Lorenzo; tous les genres de beauté s'unissent volontiers dans notre idée, ainsi que tous les genres de laideur. Aussi l'on dit, la laideur du vice; ce qui prouve que, dans notre ame, la laideur accompagne l'image du vice. Mais si nous considérons seulement l'extérieur de l'homme, qu'est-ce que la laideur extrême? C'est le signe d'une organisation entièrement défectueuse. L'individu qui la montre est dépourvu d'esprit et de sensibilité. Jamais un homme qui a de la sensibilité et de l'esprit n'est d'une laideur repoussante. C'est à lui qu'appartient la physionomie, qui est le véritable attrait de la figure. La sagesse donne aussi, à la figure de celui qui la pratique, un caractère aimable; au contraire, le vice et le crime enlaidissent réellement celui qui s'y abandonne. Les traits de l'homme vicieux ou criminel peuvent

être réguliers ; et cependant cet homme effarouche nos regards, au-lieu de nous plaire. Quant à la laideur rebutante qui nous est montrée par les hommes placés au plus bas degré de l'intelligence, comment serait-elle pour eux une faveur donnée à l'acquisition des lumières et de la sagesse? Les moyens essentiels de faire cette acquisition ne leur appartiennent qu'au degré le plus faible, puisqu'ils sont presque dépourvus d'intelligence et de sensibilité.

*Amédée.* Eh bien, voilà des malheureux qui sont nés pour l'infortune, et qui n'avaient point mérité l'infortune avant de naître.

*Lorenzo.* Mon ami, en quoi consiste un malheur que l'on ne peut sentir? Songez, mon ami, que, si vous plaignez les hommes qui se montrent presque dépourvus de sensibilité et d'intelligence, c'est parce que, en vous transportant à leur place, vous conservez votre intelligence et votre sensibilité. Ainsi, en les jugeant, vous leur prêtez ce qui leur manque. Rappelez-vous, mon ami, que la faculté de sentir peut être considérée comme une source originaire qui, dès sa naissance, se partage en deux branches parfaitement égales; ces deux branches sont la faculté de jouir, et la faculté de souffrir. Si la source originaire est presque nulle, que peuvent être les branches? L'homme insensible ne peut souffrir.

Au reste, mon ami, c'est toujours par le mouvement d'une noblesse généreuse que notre pitié s'adresse aux hommes presque dépourvus de sensibilité et d'intelligence; et je suis loin de vouloir étouffer en vous ce mouvement. Vous voudriez relever jusqu'à vous cet homme qui vous semble si abaissé dans l'échelle de la nature humaine; et d'un autre côté, en pensant à cet homme, qui est homme comme vous, vous résistez avec un noble effort au mouvement d'humiliation qui voudrait vous rabaisser jusqu'à lui. Sans doute, mon ami, vous lui êtes supérieur; conservez cette pensée, elle est vraie. Mais la supériorité de votre nature est un présent du Créateur; que ce ne soit point pour vous un motif de vanité, mais un motif de reconnaissance. Tremblez de descendre, par un faux emploi de votre sensibilité, bien au-dessous de l'homme naturellement insensible. Votre bonheur sera bien plus grand, si vous le méritez; mais vos peines sont plus fortes; vos dangers sont bien plus pressans, bien plus nombreux que les siens; et c'est en cela que votre sort et le sien sont compensés.

*Influence de notre caractère sur notre Destinée.*

Maintenant, mon ami, nous voilà naturellement portés à considérer l'influence de notre

caractère sur notre destinée. Notre caractère n'est autre chose que le caractère de notre sensibilité. En effet, j'espère vous démontrer, dans la partie physiologique de mon Ouvrage, que c'est le caractère de notre organisation qui fait le caractère de notre sensibilité, et que c'est elle, en même temps, qui fait la mesure d'esprit, de jugement, de mémoire, d'imagination de chacun de nous, et de plus, l'humeur de chacun de nous. Or, on entend généralement, par notre caractère, les apparences que présentent notre humeur et notre esprit.

De même que la figure extérieure de l'homme montre de la beauté ou de la laideur, ou bien encore les nuances intermédiaires qui conduisent de la laideur à la beauté, il y a aussi naturellement dans les caractères une gradation, qui, par des nuances intermédiaires, mène de la bonté extrême à la méchanceté extrême.

Nous avons reconnu, en parlant de la beauté extérieure, qu'il fallait joindre à l'influence primitive de l'organisation l'influence secondaire et successive du climat, du régime, de l'éducation. De même le caractère, qui est primitivement déterminé par l'organisation, est puissamment modifié ensuite par le climat, par l'éducation, par le régime. Mais il l'est encore plus puissam-

ment par cette cause qui influe, non sur la figure, à parler exactement, mais sur la physionomie, qui est, en quelque sorte, la figure du caractère. C'est la pratique soutenue de la plus haute sagesse, qui porte le caractère de l'homme jusqu'à la bonté extrême; et c'est, au contraire, la puissance funeste du vice soutenu, qui précipite le caractère de l'homme jusqu'au degré malheureux de la méchanceté extrême.

Les caractères sont inégaux en sortant des mains de la nature. Il y en a réellement de supérieurs et d'inférieurs. Mais comme nous avons vu que le sort de l'homme qui possède la beauté n'est pas rendu plus heureux par elle, de même la supériorité naturelle de caractère entraîne, à sa suite, des compensations qui rabaissent au niveau du sort commun le sort de l'homme qui a reçu cette supériorité naturelle de caractère.

On peut diviser généralement les caractères en trois classes : vivacité extrême, vivacité modérée, et défaut de vivacité.

Les caractères naturellement supérieurs ne sont pas ceux d'une vivacité extrême. Cette vivacité entraîne l'inégalité d'humeur, sa brusquerie, et de plus, la mobilité et l'incohérence des idées.

Je poserai en ce moment, mon ami, un principe général qui peut s'appliquer à un grand

nombre de choses que nous avons déjà dites, et qui recevra encore de nombreuses applications dans la suite de nos entretiens. Voici ce principe :

Dans toutes les choses que l'homme peut faire, ou dont l'homme profite, et qui sont susceptibles de gradations, le meilleur, le plus avantageux se trouvent à égale distance entre les extrêmes.

Ainsi, les meilleurs caractères naturels, et j'entends par-là ceux qui procurent le bonheur avec le plus de facilité, sont les caractères d'une vivacité modérée. Le bonheur, procuré par les caractères plus animés, est plus vif quand ils y parviennent; mais il est plus rare qu'ils y parviennent; ils procurent plus fréquemment le malheur. Au contraire, les hommes d'un caractère très-froid ne connaissent point le vrai malheur, le malheur très-vif, ni même le malheur modéré; mais, pour cette même raison, ils ne connaissent point le bonheur très-vif, ni le bonheur modéré; et, pour cette raison encore, ils possèdent, avec une constance peu interrompue, la petite somme de bonheur à laquelle ils peuvent parvenir. L'homme situé, par son caractère, au milieu entre les extrêmes, possède assez de bonheur pour goûter la vie, et il le possède avec assez de constance.

Mon ami, si vous commencez à m'entendre,

vous ne vous plaindrez plus, comme vous l'avez fait long-temps, d'avoir reçu un caractère sensible. Vous réconnaîtrez les avantages qui ont découlé pour vous de ce caractère : mais vous aurez soin, dans les mouvemens de votre reconnaissance, de ne pas croire que vous avez été traité plus favorablement que les autres hommes. Vous ne direz point que vous seul, et les hommes qui vous ressemblent, avez reçu de la sensibilité. Tous les hommes d'un caractère animé sont sensibles, mais d'une manière différente, qui s'exerce différemment, qui chacune a ses avantages. Sous ce rapport, vous reconnaîtrez qu'il y a deux espèces de sensibilité.

Par l'une, on est touché des choses frappantes, on est agité de tout ce qui est de nature à faire une impression vive ; et comme les occasions de sentir ainsi sont rares, ce genre de sensibilité s'exerce rarement. Il est uni d'ordinaire à un esprit capable de jugement, de prévoyance et de consistance, qui, par cela même, s'abandonne peu, soit aux personnes, soit aux événemens, et qui manifeste beaucoup de réserve, beaucoup de prudence, long-temps même avant le temps où il peut avoir appris, par l'expérience, combien la prudence et la réserve sont des qualités nécessaires. Les hommes de ce caractère peuvent faire de grandes choses, des choses

fortes, des choses pour lesquelles il faut un coup-d'œil étendu, et, outre cela, de la résolution, de l'opiniâtreté et du courage. Mais, ce mouvement si doux des choses petites et journalières, le cœur de ces hommes est peu destiné à le connaître; ce mouvement appartient au second genre de sensibilité.

Par celle-ci, on a l'habitude d'un sentiment doux et tendre; on s'intéresse à tout ce que l'on voit, à tout ce que l'on entend; aucun des momens de la vie ne se passe dans l'indifférence. Tout, jusqu'aux choses les plus légères, fait de la peine ou du plaisir. Avec une organisation si tendre, si délicate, on est timide; on craint d'alarmer, d'offenser, d'embarrasser, même par les actions les plus innocentes; on a cette générosité de tous les momens qui fait aller au-devant de tout ce qui peut faire plaisir aux autres. On est inquiet de la moindre inquiétude que l'on peut causer, même de celle dont on n'est point la cause. Si l'on reçoit un grand service, on en est profondément ému; si le service est léger, on en est tendrement touché. On sait trouver et saisir les occasions de soulager sa reconnaissance. On est pressé de se lier avec tout ce dont on est entouré, par un commerce d'égards, d'attention, et sur-tout de confiance; oui, sur-tout de confiance; car c'est la disposition à cette qualité aimable, délicate et

généreuse, qui fait le principal caractère de ceux qui ont reçu une tendre sensibilité.

Parmi les hommes du premier caractère, on trouve assez fréquemment ceux qui se consolent aisément des chagrins du cœur, et plus difficilement des revers de fortune. Au contraire, c'est parmi les hommes d'une sensibilité tendre, que l'on trouve ceux qui abandonnent même les soins de la fortune, et jusqu'aux soins de la vie, pour se livrer profondément aux peines qui naissent des sentimens du cœur.

Parmi eux encore, on trouve les hommes pour qui rien n'est plus doux que de ne pas commander. Ils aiment beaucoup la paix de leur propre vie, et le contentement des autres; ils sont d'ordinaire sans ambition et sans exigeance; quelquefois même ils sont paresseux; c'est-à-dire, qu'il ne faut point toujours leur faire honneur de la pleine liberté qu'ils laissent à tout ce qui les entoure. Sans doute, ils craignent souvent, en demandant quelque chose, d'être indiscrets, de gêner, de faire de la peine; mais ils craignent aussi de prendre de la peine; et cette déférence n'est point alors une qualité; elle tient de très-près à la négligence qui est un défaut, puisque, par elle, beaucoup de choses se perdent, ou ne se font pas, qu'il vaudrait mieux faire et conserver. Il y a, au contraire, beaucoup d'activité et

de goût pour l'ordre, le bon emploi, l'économie, dans le caractère de ceux ou de celles qui aiment à commander. Ils inquiètent, ils sont inquiets; ils font murmurer, ils se plaignent; plus de choses se font, moins de contentement s'établit; plus de choses se conservent, plus d'affection se perd; moins de paix dans leur ame, plus de jouissances dans leur amour-propre; des honneurs quelquefois; des avantages, des commodités, de la fortune; rarement le vrai plaisir, presque jamais le bonheur. Tout se compense, tout sert, tout est profitable aux hommes, ou aux choses, et par conséquent aux hommes qui profitent des choses.

Mais la sensibilité du genre doux et tendre, lorsqu'elle est portée à un certain point, dégénère en faiblesse, et elle expose alors à toutes les peines qui naissent d'une condition soumise et dépendante. Il se trouve presque toujours, auprès de ces personnes d'un cœur si bon et si faible, des personnes qui abusent de leur bonté, pour en obtenir des sacrifices; et ces ames douces ne se révoltent point; elles gémissent en silence; mais elles sont si tendres, que la douceur même de gémir les soulage, et les rend encore plus heureuses que ne peuvent jamais l'être les personnes dont elles supportent l'oppression.

Ainsi, comme vous le voyez, il y a encore un tempérament entre le caractère trop fort, trop

prononcé des hommes impérieux, et le caractère trop patient des hommes faibles : c'est le caractère des hommes qui ne sont ni faibles, ni impérieux. Ceux-là sont peu jaloux du vain plaisir de commander ; et, cependant, ils sont jaloux de leur indépendance. Cette disposition de l'ame, située au milieu entre les extrêmes, est sans doute la meilleure, considérée en elle-même. Mais rappelez-vous, mon ami, que nous ne considérons isolément aucune des conditions de notre destinée. Nous observons, au contraire, le balancement qui suit chacune de ces conditions. Ainsi, l'homme du caractère dont nous venons de parler, de ce caractère mêlé de sensibilité douce et de dignité intérieure, cet homme est mieux placé dans la société humaine, que ne le sont et l'homme impérieux et l'homme sensible jusqu'à la faiblesse : il est plus utile au bonheur de ses semblables ; mais il ne possède pas en lui-même une plus grande somme de bonheur. D'une part, il ne peut goûter les jouissances particulières à l'homme dont le caractère est d'une très-grande force ; il ne possède pas non plus, dans son corps, les mêmes avantages de vigueur et de santé. D'un autre côté, son cœur ne connaît pas toutes les douceurs qu'une sensibilité exquise procure à ces ames délicates dont l'état habituel est l'affection et l'attendrissement.

*De l'influence que nous pouvons exercer nous-mêmes sur notre caractère.*

Mon ami, dit Amédée, puisque le bonheur est distribué comme vous venez de me le dire; puisqu'une somme égale de bonheur appartient à tous les caractères, nous ne devons donc faire aucun effort pour modifier nous-mêmes notre caractère? Pourquoi prendrions-nous cette peine, si nous ne devons point y gagner personnellement plus de bonheur?

Mon cher Amédée, répondit Lorenzo, je ne vous parle encore que des distributions d'avantages, faites primitivement sur chacun de nous par l'Auteur de la nature. Vous verrez, par la suite, qu'il a eu la sublime générosité de nous donner les moyens d'acquérir par nous-mêmes de nouveaux avantages. Il nous a permis d'ajouter nous-mêmes des sommes très-considérables à la somme primitive de notre sort naturel; et en nous traçant la règle de nos devoirs, il nous a indiqué la ligne que nous devions suivre, pour nous donner cette addition d'avantages. Ainsi, c'est un devoir pour l'homme d'un caractère naturellement très-fort et impérieux, de retenir le penchant qui l'entraîne à soumettre les hommes. C'est pour lui un devoir, parce que les hommes

souffrent de l'exercice de ses penchans impérieux. Qu'il tourne donc, contre ces penchans même, cette force si énergique qui lui a été accordée; qu'il se réduise à ce milieu, entre les extrêmes, où la déférence s'allie à la dignité, et alors il ajoutera à tous les dons qu'il tient de sa nature forte et animée, tous les avantages qui appartiennent à l'homme, dont le caractère est naturellement modéré. Il sera aimé comme lui, au-lieu d'être redouté; il sera comme lui fier et paisible; mais, je le répète, il sera plus heureux que lui, parce que son ame aura conservé toute sa supériorité de forces, aura même augmenté cette supériorité.

Passons à l'autre extrême. C'est un devoir pour l'homme d'une sensibilité exquise d'augmenter sa force intérieure, et la sagesse lui en fournit les moyens. C'est un devoir pour lui, parce que ceux qui sont liés avec lui par des rapports intimes, souffrent fréquemment de sa faiblesse, parce qu'il est un grand nombre de services qui ne peuvent être rendus par une ame faible, et un grand nombre d'occasions où un homme faible est plus embarrassant, ou même plus dangereux qu'utile. Que cet homme se fortifie par l'exercice de la sagesse; qu'il acquière cette fermeté modérée qui appartient naturellement à l'homme, dont le caractère a été placé primitivement à égale distance des extrêmes; et alors,

il ajoutera tous les avantages qui appartiennent à cet homme, à tous les dons qu'il tient de sa nature douce et délicate. Il sera estimé, respecté comme lui, au-lieu d'être froissé, méprisé; il sera comme lui noble et utile; mais, je le répète, son cœur ayant conservé toute la sensibilité qu'il avait reçue de la nature, ayant même augmenté de sensibilité, il sera plus heureux que lui.

### *Influence des bons caractères sur ceux qui les environnent.*

Mon ami, ces caractères naturellement sensibles, rendus meilleurs ensuite par la sagesse, sont d'une société bien douce et bien salutaire pour tous ceux qui les environnent. Qui peut donner trop de carrière à ses propres défauts, lorsqu'il a à vivre avec une ame très-généreuse? Nos défauts, pour se soutenir et s'augmenter, ont besoin d'exercice, et les ames très-généreuses, qui s'oublient toujours pour nous-mêmes, savent nous empêcher de les exercer. Ainsi, nos défauts meurent en nous, ou du moins s'affaiblissent jusques à paraître ne plus exister. Ils laissent alors, dans tout leur développement, les bonnes qualités que l'on possède; celles-ci deviennent les seules que l'on se plaise à exercer. Ajoutons que les bons caractères sèment souvent

le bien pour un temps où ils ne seront plus, et en faveur de ceux qui ne sont pas encore. Cela est bien vrai, sur-tout, des pères et des mères, à l'égard des générations qui doivent les suivre. Les bonnes qualités des parens restent dans les familles comme tradition, comme exemple. Cette tradition encourage les enfans qui sont portés à bien faire, et souvent elle arrête, elle modère les penchans de ceux qui seraient tentés de faire le mal.

Telle est, mon ami, la douce influence d'un excellent caractère. Tirons de-là un grand motif pour embellir notre ame, car c'est la beauté de l'ame qui fait la beauté du caractère; et une belle ame adoucit, appaise, concilie, attire; une belle ame, la plus belle image de la divinité sur la terre, se cache sans cesse, en ne cessant de verser des bienfaits.

# LIVRE CINQUIEME.

*Indications à suivre dans le choix des personnes avec lesquelles il serait le plus doux de passer sa vie.*

Mon bon ami, vous trouverez rarement des hommes parfaits, parce qu'il est très-peu d'hommes qui, ayant reçu de la nature beaucoup de sensibilité et d'intelligence, aient su, par l'exercice de la sagesse, augmenter ces précieux avantages, et en affaiblir les inconvéniens. Ainsi, lorsque vous serez le maître de choisir les hommes avec lesquels vous aurez des relations à entretenir, vous ne pourrez guère faire tomber ce choix que sur des hommes plus ou moins imparfaits. Il est bon que vous soyez guidé par des indications qui vous laissent peu de méprises à craindre. Voici, à mon gré, l'indication la plus sûre : Livrez-vous de préférence aux hommes bons, confians, qui ne savent que difficilement déguiser un sentiment ou une pensée, et dont les manières sont franches et simples. J'ai appris, mon ami,

par plus d'une expérience, combien il est rare que la politesse, qualité de ceux qui savent être aimables, n'ait pas été acquise aux dépens de la franchise, qualité de ceux qui savent aimer. Il y a, à cela, des exceptions sans doute. Il est des hommes, des femmes sur-tout, en qui l'aménité du cœur produit l'aménité des manières. Mais celle-ci n'a pas toujours une source aussi douce, aussi honorable; elle est plus souvent le résultat de l'habitude de vivre beaucoup avec les hommes, et de se donner, en même-temps, un intérêt à les ménager, à les flatter.

L'art de déguiser son humeur, ses défauts, est exigé par l'acquisition de la politesse, et c'est un service que celle-ci semble nous rendre. Cependant ce service n'est qu'apparent. L'homme qui ne contient son humeur, qui ne réprime ses défauts que pour être réputé poli et aimable, ne peut trouver, dans un tel motif, assez de force pour se réformer essentiellement. Il n'est pas d'entreprise plus difficile que celle de parvenir à posséder constamment la douceur et la modération de l'ame. Quand on a un caractère violent, fier, irascible, c'est réellement contenir de pressans besoins, je dirais presque de fréquentes jouissances, que de demeurer tranquille et modéré. Les biens qui en restent sont assurément bien supérieurs aux jouissances que

l'on sacrifie ; et à ces biens, il faut ajouter les maux que l'on évite. Mais ces résultats sont éloignés, et sur l'heure, on s'est véritablement refusé à un soulagement qui aurait été une manière de jouir. S'il n'en était pas ainsi, la modération ne serait pas une vertu, car la vertu ne s'exerce que par le sacrifice d'une jouissance.

La vraie modération, semblable à toutes les vertus, ne peut donc être acquise que par un effort intérieur fait avec constance, reposant sur des motifs élevés, et qui apportent plus de satisfactions que ne pourraient le faire des motifs extérieurs. Ceux-ci, tels que le plaisir d'être réputé aimable, ne peuvent être que froids et faibles, incapables de compenser les grands sacrifices qu'ils exigent, incapables par conséquent de produire un grand effet. Aussi ils ne le produisent pas. Cet homme si poli, si doux dans la société, qui a toujours quelque chose d'agréable à dire, n'est pas toujours aussi doux en lui-même, aussi aimable pour les siens. Il a appris l'art de plaire à ceux qu'il voit rarement ; il a ménagé leur amour-propre ; il a caressé leurs défauts ; il a ainsi gagné leur bienveillance. Mais on est plus souvent avec soi-même qu'avec les autres. Le caractère alors se dédommage, ou même se venge ; on souffre, on fait souffrir ceux que l'on n'a aucun besoin de ménager, et que cependant on devrait

rendre plus heureux que les étrangers. Il est bien malheureux de se déplaire en soi-même et chez soi. Il est probable, cependant, que ce malheur est assez communément le partage de ceux qui font profession de politesse, et d'un grand usage du monde; car ils s'ennuient beaucoup dans leur famille, et avec eux-mêmes; ils y restent le moins qu'ils peuvent. On les voit même, dans leur langage, mettre la politesse et l'usage du monde au-dessus de tout.

Mon ami, habituez votre esprit, autant qu'il vous sera possible, à ne rien exclure de ce qui est bon et aimable en lui-même. L'homme parfait serait celui qui saurait allier toutes les qualités, et la politesse en est une. Mais il est un degré à toutes les qualités; au-delà de ce degré, l'excédent est pris sur un autre. Et comme la politesse, toute aimable qu'elle est, n'est point cependant une des qualités les plus essentielles, quand on veut la posséder au-delà d'un certain terme, on ne peut y parvenir qu'aux dépens de deux qualités bien essentielles, la simplicité et la franchise. C'est ce qui est assez communément confirmé par l'observation.

L'homme parfait, ce qui veut dire, ayant réussi à réprimer ses défauts, et cela en ne mettant en œuvre que de nobles motifs pris dans l'amour de la sagesse, cet homme parfait étant extrêmement

rare, c'est, comme je vous l'ai dit, parmi les moins imparfaits qu'il nous est heureux de passer nos jours. Je crois pouvoir donner ce nom à ceux dont les défauts ne proviennent que d'une trop grande vivacité dans l'ame, et qui n'ont point encore appris à maîtriser ces défauts. On sait à quoi s'en tenir avec eux; on sait aussi quels sont les moyens de les prendre. Cet avantage n'existe pas à l'égard de ceux qui ont appris, non à se contenir, à se réformer, mais à se déguiser, à se composer, bien au-delà encore de ce que demande la simple politesse. Mon ami, fuyez ces hommes, si cela vous est possible; évitez de mettre dans leur dépendance le sort de vos jours; ils vous rendraient malheureux.

C'est un sort réellement déplorable que d'être uni par des liens essentiels à des caractères qui ont de la fausseté. Il n'y a plus aucune douceur dans la vie. On est solitaire en société; ou plutôt, on a les peines de la vie solitaire, sans en avoir les avantages. On regrette le temps que l'on passe auprès de celui à qui l'on n'a rien à confier. On finit par le haïr, parce qu'il devient fatigant, incommode. Enfin, on peut en venir insensiblement à être soi-même dissimulé à son égard, parce que, ne trouvant avec lui aucune douceur, aucune convenance, on ne peut cependant toujours en imposer au besoin que l'on a d'épan-

chemens et de plaisirs. — On va les chercher ailleurs, en cachant cette recherche. C'est ainsi que la dissension la plus funeste se met dans bien des familles ; il semble, à la fin, que les torts soient de part et d'autre, tandis que, dès le principe, ils n'ont été réellement que d'un côté.

Mon ami, dans les sociétés dont la civilisation est avancée, il est un art qui malheureusement devient commun. C'est celui d'en imposer sans que l'on puisse être convaincu de le faire. On donne le change sur ses véritables intentions, en feignant de n'en avoir que de généreuses, et de favorables à ceux avec qui l'on traite. On met toute son adresse à cacher ce que l'on désire, et à le faire désirer par celui que l'on veut surprendre.

Adresse honteuse, et bien plus fatale à celui qui l'emploie qu'à celui qui d'abord en est victime. Par elle, on fait de temps en temps quelques petits profits ; mais on fait, en dernier résultat, une perte bien considérable : on perd la sincérité, le contentement de son ame ; on se réduit à être toujours en garde, à se rappeler toujours ce que l'on a fait, ce que l'on a dit, afin de n'être point en contradiction avec soi-même. On n'a plus d'ami sur la terre ; on se défie de tout le monde ; on ne livre plus son cœur ; on ne sait pas si l'on ne va pas être trompé. Quelle existence déplo-

rable!.... et le plus souvent on ne parvient pas même aux faibles avantages pour lesquels on a fait de si importans sacrifices. On trouve plus dissimulé que soi; on n'a gagné que des mortifications cuisantes; plus souvent encore, on est dépouillé et précipité par un de ces événemens terribles, qui ne sont point des coups du hasard, mais les justes résultats d'une fausse conduite. En trompant tout le monde, on s'est isolé de tout appui; on tombe, à la grande satisfaction de tout le monde; on n'a que la honte et le désespoir pour compagnie éternelle. Voilà le sort de ceux qui deviennent dissimulés par avidité, ou par ambition. O mon ami! plutôt que de tomber dans un si grand malheur, en vous laissant aller à un si grand défaut, puissiez-vous passer toute votre vie dans une indigence absolue et dans une obscurité profonde!

*De l'Amour-propre.*

Mon ami, le Créateur a placé l'amour-propre, généralement, dans le caractère de la nature humaine. Les êtres animés qui sont inférieurs à l'homme, ne connaissent que l'*amour de soi*. Ce sentiment en eux n'a pour but que la conservation de l'individu et celle de l'espèce. L'homme possède une organisation beaucoup plus étendue, à l'aide de laquelle ses semblables font partie de lui-

même, et il fait partie de ses semblables. Il veut s'élever dans l'opinion des autres, à mesure que les autres s'élèvent dans la sienne ; c'est ce qui fait que les hommes qui font grand cas de la vraie gloire sont ceux qui font grand cas de l'humanité. Ainsi l'amour-propre est un des caractères distinctifs de l'espèce humaine, et nous devons être flattés de l'avoir reçu. Mais lorsqu'il est seul écouté, il nous fait tendre à une domination exclusive qui fait notre propre malheur, et jette dans la société de grands désordres. Il a besoin d'être corrigé par un sentiment plus doux, qui est aussi un des caractères distinctifs de l'humanité. Ce sentiment est l'amour de nos semblables. Son premier degré est notre disposition à leur rendre justice, à les placer, dans notre propre opinion, au rang qu'ils méritent exactement ; et lorsque ce sentiment s'échauffe, s'exalte au-delà de la simple justice, lorsque nous rendons à quelques-uns de nos semblables plus même qu'ils ne peuvent mériter, notre disposition intérieure prend alors le nom de générosité. Vous verrez, dans mon Ouvrage, en quoi consiste l'état de notre ame, lorsque nous éprouvons cette disposition heureuse.

L'amour-propre conservé, et rectifié dans l'homme sage, est en lui un mobile salutaire. Dans l'homme qui a reçu les dons de l'esprit et de

*

la sensibilité, mais qui n'a point suivi les inspirations de la sagesse, l'amour-propre est le principe d'un grand nombre de défauts ; et dans l'homme qui a reçu peu de sensibilité et d'intelligence, et qui n'a point écouté la sagesse, l'amour-propre est assez souvent le principe de ce que l'on nomme des travers et des ridicules. Généralement, c'est à cette classe d'hommes qui obéissent beaucoup plus à l'amour-propre qu'à la voix intérieure de la justice, et qui ont l'esprit peu étendu, que l'on peut rapporter le caractère des hommes qui sont ce que l'on appelle *susceptibles*, qui ont de la faiblesse, et qui cependant veulent dominer et être flattés.

Mais considérons l'amour-propre sous le rapport des compensations humaines. Nous aurons à ce sujet l'occasion de considérer les compensations qui s'attachent aux talens.

L'amour-propre est un des liens de l'espèce humaine. A l'instigation de ce désir qui nous porte à vouloir occuper les regards de nos semblables, nous faisons un grand nombre de ces choses qui ensuite restent en commun dans la société, et qui servent à son avancement rapide. L'amour-propre a plus de part aux progrès des arts et des sciences, que le désir qui nous fait rechercher les commodités de la vie, ou les avantages de la fortune.

Les hommes dont l'amour-propre est très-ardent, sont ceux dont le tempérament est vif et l'imagination ardente. Ces hommes ont besoin d'une occupation intérieure qui soit très-active, afin de ne pas souffrir de l'accumulation et du défaut d'emploi de leurs principes d'activité ; l'amour-propre met ces principes en dépense abondante, parce qu'il les met vivement en exercice. Ainsi, il a été donné à l'individu pour son bien.

Mais l'amour-propre n'est qu'une cause d'activité, et non une source de vertu. Cette distinction est essentielle, mon ami. Il n'est que la vertu qui fasse du bien à l'homme, et aux hommes, sans mélange d'inconvéniens, sans balancemens, sans compensations. Ainsi, l'individu a autant de souffrances que de jouissances par l'amour-propre. Cette égalité même ne se soutient que très-difficilement, parce que l'amour-propre touche aux passions violentes, les appelle même dans sa marche, les exige, soit lorsqu'il est comprimé, soit lorsqu'il est satisfait. Les passions violentes ne rapportent presque que de violentes souffrances.

C'est déjà un tourment, un effort, une peine, que de contenir l'amour-propre dans les bornes de la justice. Je dis que c'est alors même qu'il rapporte autant de souffrances que de jouissances. Je ne parle point ici des satisfactions que nous

avons la faiblesse de poursuivre, à l'aide des avantages ou des agrémens, qui ne sont point un mérite. Ceux qui veulent être distingués par leur figure, par le faste de leur dépense, par l'éclat de leur parure, ceux-là ont de la vanité ; ils ne s'élèvent pas même jusqu'à l'amour-propre.

Mais un artiste, ou un homme de lettres, a besoin de rassembler, en faveur de ses productions ou de ses talens, les suffrages des hommes. Il jouit en espérance, tant qu'il travaille, qu'il se perfectionne ; ses mécomptes arrivent ensuite en réalité. Pour faire valoir un talent, une production, il faut bien des conditions, bien des circonstances. Il faut l'à-propos du moment où cette production se montre ; rien n'est plus difficile à saisir. Cependant si on le manque, on est jugé avec prévention, avec injustice, et l'on reçoit des critiques amères, au lieu des suffrages que l'on attendoit. C'est alors que les passions violentes s'allument d'ordinaire, et que l'on commence, quelquefois sans adoucissement et sans retour, une carrière de dépit et de désolation.

Un artiste désire sur-tout que son ouvrage soit remarqué, apprécié et loué par les connaisseurs. Il n'y a de vrais connaisseurs dans les arts, que ceux qui eux-mêmes ont les talens de l'artiste. Ceux-là demandent pour leurs propres ouvrages ce que l'on attend d'eux pour les ouvrages des

autres ; ils le demandent préférablement ; ils le demandent exclusivement. Ainsi, ils sont juges dans leur propre cause, lorsqu'on leur demande de juger la cause d'autrui.

Chacun voudrait occuper seul la renommée ; chacun regarde ses rivaux comme autant d'obstacles : il est difficile qu'il ne prenne bientôt pour eux des sentimens ennemis.

Observons encore quel est l'état des sociétés, lorsque l'amour-propre semble devoir obtenir le plus de jouissances. Il n'y a d'excellens artistes que lorsque les arts ont fait de grands progrès, c'est-à-dire, lorsqu'il y a beaucoup d'artistes. Les talens et les productions sont alors en grand nombre. Chaque jour voit éclore de nouvelles productions, chacune s'empresse de paraître. Le temps arrive où il est impossible qu'il y ait de la place pour chacune. Les plus brillantes peuvent à peine se montrer un moment. On a beaucoup travaillé.... pour un moment !

Ce n'est pas tout, la multiplicité des productions, et des productions bonnes, excellentes, fait que la sensibilité générale s'émousse et s'affaiblit. La société humaine, comme l'individu, n'a qu'une mesure de sensibilité, qui s'épuise par un trop fréquent usage. Toujours du plaisir! .... C'est par-là que l'on arrive à l'indifférence.

D'ailleurs encore, lorsque les arts sont très-

avancés, les mêmes causes qui en ont hâté les progrès ont précipité les mœurs, et conséquemment affaibli la sensibilité générale ; car c'est ainsi que s'établit la compensation, du moins à l'égard des productions qui demandent plus d'art, plus d'esprit, plus de goût, que d'élévation et de génie. Dans les temps simples, les hommes ménagent et conservent leur sensibilité. Les arts d'agrément ne leur présentent que des productions plus ou moins médiocres. Dans les sociétés développées, les hommes dissipent et perdent leur sensibilité. Les arts agréables leur présentent des chefs-d'œuvre. Les arts s'élèvent, comme les sociétés descendent ; et c'est ainsi que, sous le rapport du plaisir, le niveau est toujours établi.

Ainsi les artistes, dans les sociétés très-développées, ne sont point goûtés, récompensés, comme leurs productions le méritent ; et c'est la perfection même des arts qui cause leur abandon.

D'un autre côté, comme le plaisir que l'on prend à composer dans un art quelconque, est en raison du talent et du savoir que l'on a, les artistes ont plus de cette satisfaction particulière dans les sociétés avancées, puisqu'ils ont plus de talent et de savoir.

Ainsi, laissons les arts, laissons les sciences, laissons l'amour-propre. C'est par-là que les sociétés marchent, se développent ; et il faut bien

qu'elles se développent; c'est le but de leur existence ; c'est l'effet des mouvemens particuliers. Mais disons encore, et nous le répéterons souvent : tout est juste dans la destinée particulière, et dans la destinée générale. C'est pour cette raison que les arts, les sciences et l'amour-propre rapportent autant de souffrances que de jouissances, autant de dommages que d'avantages à l'individu et à la société.

*Avantages des contrariétés qui s'attachent à notre sort. — Direction qu'il est heureux de donner à l'amour-propre.*

Mon ami, dit Amédée, maintenant que votre affection et vos pensées me ramènent de mes erreurs, et commencent à me faire connaître un grand nombre de biens que j'ignorais, laissez-moi vous avouer que mon amour-propre m'a exposé à souffrir des peines encore plus violentes que celles que vous venez de me dépeindre, et qu'au souvenir de mes tourmens, je ne puis encore reconnaître que l'amour-propre rapporte autant de jouissances que de souffrances; il me semble que celles-ci sont bien supérieures en nombre et en vivacité.

Mon cher Amédée, répondit Lorenzo, je n'ai

établi cette égalité qu'en faveur de l'amour-propre qui a été satisfait, et qui a été contenu dans les bornes de la justice ; et ces deux conditions sont bien difficiles à remplir. Pour vous, mon ami, c'est encore sur vos épreuves personnelles que vous jugez la valeur des choses ; et comme votre amour-propre n'a presque jamais été satisfait, vous êtes un peu irrité contre lui, vous êtes porté à en médire. Ah ! vous le pouvez, si vous le faites par comparaison, si vous commencez réellement aujourd'hui à entrevoir des plaisirs bien supérieurs à ceux que l'amour-propre désire et procure ; en ce cas, félicitez-vous, du fond de votre ame, de ce qu'il n'a point eu de jouissances. Par cet aveu que vous venez de me faire, vous me conduisez à vous rappeler les contrariétés de tout genre, qui se sont attachées si fréquemment à votre sort, et qui, suppléant à votre force, vous ont si fréquemment sauvé de vous-même. Si vous prenez le goût de la retraite, si vous ne murmurez plus de l'obscurité de votre destinée, si vous avez le désir des biens que vous pouvez trouver en vous-même, c'est moins parce que vous avez choisi ces biens, l'obscurité et la retraite, que parce que vous avez été réduit à vous en contenter. Vous avez été presque toujours arrêté sur les désirs qui tiennent à la faiblesse humaine. Ce n'est pas vous ordinairement qui

êtes parvenu à vous vaincre ; ce sont presque toujours les obstacles qui vous ont vaincu. Ces obstacles se sont composés, non-seulement de la résistance des événemens, des hommes et des choses que vous avez rencontrés sur votre route, mais de votre caractère sans audace, quoique non sans violence, sans adresse, quoique non sans désir d'en avoir. Ce caractère qui vous a été donné a concouru avec votre position primitive et votre position successive qui vous ont été données ; en sorte que la nécessité de chercher le bien et la vérité vous a été donnée ; en même-temps la liberté de pratiquer le bien, et par-là de parvenir à l'aimer, vous a été laissée. Car la Providence fait notre position, et c'est nous ensuite qui faisons en nous-mêmes le goût de notre position. Ainsi, notre bonheur est notre ouvrage, quoique notre position ne soit point notre ouvrage. Ce n'est pas que notre conduite n'ait de l'influence sur les conditions de notre sort, mais elles en sont le résultat nécessaire. Ce sont encore les lois primitives, instituées par la Providence, qui règlent et ordonnent ces résultats ; ils arrivent indépendamment de nous, parce que c'est toujours dans la distribution équitable des conditions de notre destinée, que consiste le balancement général des destinées humaines. Un tel balancement ne pouvant être que

l'œuvre d'une puissance divine, cette puissance devait se réserver les moyens de l'effectuer.

L'amour-propre qui vous a été donné est une de ces conditions de votre destinée, dont vous n'avez point été l'arbitre ; il a été réglé dans sa mesure par celui qui, en vous donnant l'existence, fit en même-temps toutes les conditions primitives de votre sort. L'amour-propre, dont les mouvemens inquiets ont si souvent troublé votre vie, est une dépendance des facultés qui vous ont été données pour embellir votre vie. Si vous n'étiez point en état de faire quelque chose qui pût être montré, vous n'auriez point le désir de montrer. Mais ce désir vous saisit à l'instant précis où vous trouvez vous-même quelque valeur à ce que vous venez de faire : et comme ce désir ne peut être satisfait à l'instant ; comme, en n'étant pas satisfait, il vous tourmente, il se trouve ainsi, à l'instant même, le balancement du plaisir que vous avez pris à produire, et à reconnaître vous-même quelque valeur dans ce que vous avez produit.

Mon ami, n'étouffez pas les talens que vous avez reçus : faites-en usage ; vous le pouvez, vous le devez même. C'est pour en faire usage qu'ils vous ont été donnés ; mais que cet usage ne tourne point contre vous-même ; et pour cela, donnez à votre amour-propre la seule direction qui soit

toujours noble et heureuse. Que le désir de vous faire aimer soit le seul qui résulte en vous du désir de vous faire connaître ! Tout ce qui se rapporte à l'affection, laisse dans l'ame un sentiment de douceur. On se plaît dans la pensée que l'on est aimé des personnes que l'on connaît, de celles même que l'on ne connaît pas, que l'on ne verra jamais, que l'on ne pourra connaître. On se plaît même dans la tristesse que donne cette pensée; je mériterais d'être aimé, je serais aimé, si mon cœur était connu, si je rencontrais un cœur digne d'amour;.... mais ce cœur existe,.... ou loin de moi, ou séparé de moi, par les conditions de sa destinée et de la mienne; je ne puis y prétendre !....

Oui, cette séparation jette dans la tristesse; et il y a de la douceur dans cette tristesse. Mais il n'y a aucune douceur dans la privation des suffrages que l'on croit mériter pour l'emploi, seulement agréable, des talens que l'on possède. Cette privation donne, au contraire, du dépit, de l'envie et de l'humeur. Enfin, lorsque l'on croit avoir obtenu des suffrages, il n'y a pas même, dans cette persuasion, la douceur que l'on attendait; on est étonné du vide que cette persuasion laisse au fond de l'ame; on ne peut entendre tous les jugemens flatteurs dont on croit

être l'objet, et on voudrait les entendre tous. Ce silence dont on est entouré, au-lieu de ce murmure d'applaudissemens dont on avait l'espérance, fait que l'on vient jusqu'à accuser d'inattention et d'injustice ces hommes qui ne savent point admirer. On se plaint d'eux, et le trouble intérieur suit toujours ce genre de plainte. On s'excite alors à faire davantage, pour occuper les regards de ces hommes indolens; nouveaux mécomptes, nouvelles plaintes, nouveaux efforts. On augmente d'ambition en augmentant d'humeur et d'inquiétude. Jamais content de ce qu'on possède, toujours envieux de ce qu'on n'a pas, toujours surpris de trouver si peu de chose, lorsqu'on arrive au terme de ses travaux et de son attente, on passe sa vie dans l'agitation, dans la peine réelle. La vieillesse arrive, et le dégoût de tout ce que l'on a désiré, le mépris de tout ce que l'on a fait, sont quelquefois les seuls biens que l'on ait obtenus.

O bonté! simplicité! sagesse! quelle différence! Celui qui s'abandonne à votre direction généreuse, reçoit de vous le goût de tout ce qu'il possède, l'amour de ce qu'il obtiendra, et le contentement de ce qu'il a fait. Vous donnez toujours plus que vous n'avez promis; l'ambition des suffrages fait toujours le contraire. Sans cesse vous tenez l'ame dans une heureuse surprise, par

les biens que vous lui accordez ; sans cesse l'ambition des suffrages jette l'ame dans une pénible surprise par les continuels mécomptes qu'elle est si habile à ménager. Vous donnez successivement plus de bonheur, l'ambition en enlève successivement davantage.

# LIVRE SIXIEME.

*Des Compensations qui s'attachent à la fortune.*

Le sort de l'homme, avons-nous dit, se compose de l'état de son corps, de l'état de son esprit, et de l'état de sa fortune. Nous avons considéré rapidement les conditions qui résultent de son caractère, ou état habituel de son esprit, et les conditions qui résultent de son tempérament, ou état habituel de son corps.

Examinons maintenant de quelle manière l'état de notre fortune influe sur notre sort.

Nous pouvons être, par l'état de notre fortune, ou dans l'opulence, ou dans la médiocrité, ou dans l'indigence. Mon ami, il n'est pas difficile de voir que l'opulence doit être, pour l'homme, un avantage ressemblant à l'avantage de la beauté, ou bien encore à l'avantage d'un tempérament très-vif, très-animé; c'est-à-dire, qu'une grande fortune, comme la beauté, comme la vivacité du tempérament, expose à des dangers pressans, multipliés; que la plupart de ceux

qui jouissent d'une grande fortune, doivent être moins heureux qu'ils ne l'eussent été sans la possession de cet avantage ; et qu'enfin, la fortune, comme la beauté, comme la vivacité du tempérament, n'ajoute puissamment au bonheur de l'homme, que quand il a la force d'être sage.

Mon ami, l'homme le plus heureux est celui qui a le plus de sensibilité, et qui en même-temps donne à cette faculté la direction la plus heureuse. Or, la sagesse seule conserve notre sensibilité primitive, et, en lui donnant la meilleure direction, augmente sa vivacité et son abondance. Ainsi, toute condition dans notre destinée, qui nous rendra la sagesse difficile, placera des difficultés entre nous et notre bonheur. La fortune, comme la beauté, comme la vivacité du tempérament, rend la sagesse difficile.

La fortune ne peut appartenir à l'homme sans quelque condition qui en traverse la jouissance. Il faut nécessairement qu'il tienne sa fortune de quelque chose qui le mette en rapports avec les autres hommes, et en rapports d'autant plus multipliés que sa fortune est plus considérable. Si elle consiste en grandes propriétés territoriales, on peut dire, en quelque sorte, que l'existence de celui qui les possède est étendue sur toute la surface de ces propriétés ; ce qui le rend accessible

à un plus grand nombre d'embarras et de sollicitudes, que si ses propriétés étaient resserrées dans un espace médiocre. Quel est le grand propriétaire qui passe une seule année sans essuyer des pertes, sans éprouver des injustices, sans avoir des procès, sans être contraint à des dépenses imprévues, à des voyages qui le dérangent, sans être fatigué par des contrariétés?.... Et, cependant, ce genre de fortune territoriale est le plus agréable et le plus sûr. Un capitaliste est exposé à bien plus d'inquiétudes.

Ainsi, les hommes qui n'ont point de fortune, et qui se livrent au désir si naturel d'en acquérir, se trompent, lorsqu'ils attendent d'elle la tranquillité et l'indépendance. Dans leur imagination, ils ne voient que ses avantages; ils l'isolent de toutes les relations qui s'attachent à elle, et qui l'accompagnent toujours. Sans doute, l'homme qui a de la fortune n'est pas, comme l'indigent, dans la dépendance de ses premiers besoins, mais il est dans la dépendance de ses affaires, qu'il serait blâmable de négliger. Il peut n'être soumis à personne; et l'indigent est toujours soumis à quelqu'un : mais l'esprit de l'indigent qui travaille, peut être libre, par cela même que le prix de son travail ne dépend que très-peu de lui, qu'il ne peut guère l'augmenter; que, d'ailleurs, les rapports que son travail établit entre lui et ceux qui

le récompensent, sont simples et en petit nombre. Au contraire, l'homme qui jouit des biens de la fortune peut améliorer ces biens; et il est naturel qu'il s'en occupe. Il donne alors un plus grand nombre d'occupations à son esprit, un plus grand nombre de rapports à son existence.

Ainsi, l'indépendance de l'homme qui a de la fortune consiste en ce qu'il peut agir plus librement, et c'est un bien grand avantage. L'indépendance de l'indigent qui travaille consiste en ce que son esprit a plus de repos, plus de loisir : et c'est un avantage bien grand.

Je donne généralement le nom d'indigent qui travaille, à tout homme qui, n'ayant point de propriétés, point de capital qu'il puisse transmettre, vit de son industrie, de sa profession, de son état, de l'emploi de son esprit et de ses talens. Je crois maintenant pouvoir vous faire remarquer que ce n'est point parmi les grands propriétaires, ni parmi ceux dont l'activité s'exerce sur les moyens de tirer le parti le plus avantageux d'un grand capital, que l'on trouve communément les hommes qui se distinguent par de beaux ouvrages, soit dans les sciences, soit en littérature. Ce n'est pas que les hommes qui ont de la fortune manquent tous, à beaucoup près, de talens naturels. Les moyens d'instruction leur manquent bien moins encore. Mais l'homme livré

à des intérêts particuliers, a nécessairement l'esprit occupé de pensées particulières, de pensées, en quelque sorte, locales et individuelles. L'homme qui veut composer dans les sciences ou en littérature a besoin que son esprit soit dégagé de soins particuliers, de pensées locales et particulières. Tout, dans ses idées, ses méditations et ses recherches, doit avoir un caractère d'étendue et de consistance, un caractère général.

Aussi la meilleure situation, pour se livrer aux douceurs de la méditation et de l'étude, serait celle où l'on jouirait de tous les avantages de l'indigence, sans en souffrir les privations. Il existait autrefois, en faveur des hommes d'une imagination active, des retraites assurées qui, à des conditions onéreuses, à la vérité, et servant de compensation, reposaient leur esprit dans une sécurité entière, les affranchissaient du soin de pourvoir à leur avenir. Ce soin est, de toutes les distractions données à la pensée de l'homme, la plus ordinaire, la plus naturelle. L'homme est sur la terre; ses besoins l'y attachent tous les jours. Ses privations, ses maux le portent à prévoir que, pendant toute la durée de son avenir, il sera naturellement exposé à des privations, à des maux semblables. Ce qui se présente sans cesse finit par l'occuper sans cesse; son esprit perd toute

force, toute élévation, en perdant toute liberté et tout loisir.

Mon ami, dit Amédée, d'après ce que vous venez de me dire, j'entrevois plus aisément pourquoi, dans les premières années de mon adolescence, je me sentais quelquefois entraîné, par un désir si pressant, vers l'un de ces asiles qui existaient encore, et où mon imagination plaçait le silence, le loisir, la sécurité.

— Mon cher Amédée, cela voulait dire que vous étiez destiné, par votre nature particulière, à vivre beaucoup avec vous-même. Telle était, en quelque sorte, votre vocation. Vous deviez trouver, loin du commerce des hommes, plus de moyens d'être utile aux hommes, et, pour vous-même, plus de biens et de plaisirs.

Une telle inclination devait nécessairement être associée, dans votre caractère, à une grande inhabileté pour tout ce qui procure le bien-être pendant la vie; et cette inhabileté devait vous faire présumer des charmes dans une situation qui aurait assuré votre bien-être, sans vous contraindre à des soins, pour lesquels vous manquiez d'adresse et par conséquent d'activité.

Une telle inclination supposait encore que vous aviez reçu une ame capable de recevoir des impressions vives et profondes, une ame qui, déjà

éprouvée par les tourmens de la vie, cherchait de la tristesse, au défaut des plaisirs.

Ce besoin d'une émotion vive et profonde aurait été satisfait, sans doute, à certains égards, si vous aviez embrassé ce genre de vie qui présentait continuellement un exercice à la force de l'ame, et un bel emploi au sentiment.

Mais, mon ami, je vais profiter de cette occasion, que vous me fournissez, de vous éclairer sur vous-même : le sentiment religieux n'aurait point suffi à votre bonheur; et, en reconnaissant cette insuffisance, je crois dire de vous plus de bien que de mal. La perfection de la nature humaine ne peut consister à être étrangers aux affections qui font le lien et la supériorité de l'espèce humaine. Le sentiment religieux doit être en nous le premier de tous les sentimens; il doit les embrasser tous; il peut même en venir à les absorber tous, lorsque notre cœur s'élève par la vertu au-dessus de la région humaine. Mais cet enthousiasme ne saurait être habituel, parce que la simple et faible humanité est notre nature habituelle. Le sentiment religieux, considéré isolément, ne peut avoir une vivacité égale et constante, parce que son objet n'est point sensible hors de nous; et c'est pour cette raison même que l'on égarerait son esprit dans une métaphysique vaine, si l'on voulait considérer isolément le sentiment

religieux. Dieu n'est pour nous que dans les objets qui nous le montrent, dans les rapports qui unissent entre eux ces objets, et encore plus dans les rapports qui les unissent avec nous. Ainsi, le sentiment religieux ne fait, comme je vous l'ai dit, que contenir tous les autres sentimens ; il les anime ; il les dirige ; il leur donne un but qui les rassemble, une chaleur qui les excite, une pureté qui les adoucit, une vigueur qui les fortifie ; mais il ne peut se séparer de tous les sentimens humains qu'en apparence ; c'est un ensemble ravissant qui se compose en nous-mêmes, lorsque nous sommes satisfaits de notre manière d'aimer les objets qui sont autour de nous ; alors notre ame les confond et les élève ; son admiration, son attendrissement, ou sa reconnaissance lui donnent le besoin et la force d'invoquer, de trouver, de sentir, de chérir l'Auteur de ces objets.

Rentrons maintenant dans l'examen des compensations qui s'attachent à la fortune, comme dépendance immédiate.

*Les hommes qui possèdent les dons de la fortune ont rarement de vrais amis.*

Le sort de l'homme qui jouit des biens de la

fortune excite l'envie; c'est une des compensations attachées à ces biens même. Celui que l'on envie n'est pas aimé. A-la-vérité, parmi les hommes favorisés de la fortune, il en est, et peut-être en assez grand nombre, qui sont bien aises d'exciter l'envie; qui considèrent même cette envie, qu'ils excitent, comme la principale jouissance attachée à leur état de prospérité. Ces hommes sont ceux sur qui la fortune a produit presque tous ses effets funestes. Leur ame est insensible, puisqu'ils peuvent se faire un plaisir de la peine qu'ils occasionnent; de plus, elle manque de grandeur et d'étendue, puisqu'un avantage, qui n'est rien moins qu'un mérite, satisfait leur vanité.

Ces hommes sont environnés de flatteurs, de courtisans avides, qu'ils reconnaissent ordinairement pour tels, et à qui ils craignent de se confier, mais qui, par cela même, leur ont donné l'habitude de croire que les hommes sans fortune ne s'attachent que par cupidité; que même les hommes qui ont de la fortune, désirent en avoir davantage, et n'ont pas d'autres motifs de s'attacher. Ne sont-ils pas bien malheureux, mon ami, de ne pouvoir croire à l'affection désintéressée, de ne pouvoir se persuader que, jusque dans les rangs inférieurs, il existe des ames généreuses!

Tous les hommes qui ont reçu les dons de la fortune, sont loin d'être compris parmi ceux que je viens de désigner. Il en est qui ont un bon cœur, une ame étendue, et qui savent aimer. Ceux-là trouvent des ames généreuses qui s'attachent à eux pour leurs qualités, et non pour leur fortune; ils ont alors, sur les hommes généreux et sans fortune, l'avantage de pouvoir favoriser le bonheur de leurs vrais amis.

### *Economie, Prodigalité.*

La fortune a, pour l'un de ses avantages, d'affranchir ordinairement ceux qui la possèdent, de l'inclination aux petites économies. Cette inclination est naturelle et louable, sur-tout dans un père et une mère de famille, lorsque leurs moyens de subsistance sont peu étendus. Mais on doit convenir aussi que l'habitude des petites économies finit par rétrécir l'esprit, parce qu'elle l'occupe de petites choses, qui sans cesse se renouvellent. On reconnaît sur-tout cet inconvénient dans l'éducation des enfans. Le développement de leur esprit et de leur corps est nécessairement gêné, lorsque, d'une part, tous les secours utiles ou nécessaires ne peuvent leur être accordés; lorsque, d'un autre côté, la principale attention qu'on leur recommande est de ne rien perdre, de ne rien gâter.

Mais il y a aussi des dangers pour le bonheur, dans cette habitude d'idées et d'inclinations aisées, libérales, que l'on prend dans les familles où la fortune les autorise. On s'accoutume par elles à ne pas tenir assez de compte des besoins de l'avenir. On est prodigue, négligent, imprévoyant, en croyant n'être que généreux, ou même raisonnable. Bien des choses se dissipent, sans que l'on se rappelle les avoir employées, et sans que l'on ait joui de leur emploi. Cependant, mon ami, on s'enlève un moyen de satisfaction réelle, toutes les fois que l'on s'accorde une dépense superflue. Que de choses bonnes, utiles, agréables ne peut-on plus faire, pour en avoir fait d'inutiles, et dont on n'a retiré aucun agrément! Le temps arrive, où le présent occasionne des embarras, et l'avenir fait prévoir des inquiétudes, sans que le passé présente des souvenirs dans lesquels on puisse se plaire; alors on a de l'humeur. Car vous observerez, mon ami, que l'humeur vient sur-tout de ce que l'on a à se reprocher d'avoir perdu, par le désordre, quelque chose d'essentiel, comme le temps ou la fortune.

Les hommes qui jouissent d'une de ces fortunes, que l'on pourrait appeler petites parmi les grandes, sont principalement ceux qui sont exposés à tomber dans ces embarras de position. Ils entrent en liaison avec les hommes qui ont des

fortunes plus considérables. Ceux-ci donnent généralement le ton à la dépense de ce que l'on nomme leur société. Ne fallût-il répondre qu'une seule fois à la manière dont on est reçu chez eux, on se sent contraint d'éviter les trop grandes disparates. Et que de choses ne faut-il pas? On ne veut contraster ni par ses vêtemens, ni par l'ameublement de sa maison, avec la réception que l'on se croit obligé de faire. On veut ensuite soutenir l'état que l'on a pris, et profiter des jouissances de cet état. On se répand dans ce monde; on augmente le nombre de ses liaisons; et alors ce n'est plus seulement le besoin de s'élever jusqu'au niveau des hommes à grande fortune, qui entraîne à des dépenses superflues, c'est le simple commerce des personnes qui sont dans la classe où l'on est soi-même. Chacun, dans cette classe, concourt à jeter tous les autres dans la gêne, parce que l'économie que chacun peut faire, lorsqu'il est reçu chez les autres, est de beaucoup inférieure à la dépense qu'il fait, lorsqu'il reçoit à son tour; parce que, d'ailleurs, chacun se laisse entraîner peu à peu à renchérir sur les autres, non toujours par ostentation, mais plus souvent par véritable libéralité.

Mon ami, ce genre de dépense, duquel il ne reste rien, a ceci de funeste, qu'il met le sort de la vie à la merci de l'amour-propre, et que, lors-

que déjà on n'en retire plus de plaisir, lors même qu'on en est lassé depuis long-temps, et lorsque, d'ailleurs, on aperçoit à une faible distance les embarras dans lesquels on se jette, on ne revient point cependant sur ses pas; la force en est enlevée par les habitudes même que l'on a prises : le caractère s'est affaibli; on craint les mortifications, le ridicule; persuadé même que les autres commencent à apercevoir la gêne dans laquelle on se trouve, on s'efforce de répondre à leurs soupçons par des dépenses encore plus considérables; on se ruine plus tôt, par le vain besoin d'être censuré plus tard.

*Amédée.* Mon ami, il me semble que l'esprit de dissipation et de prodigalité est une dépendance du caractère, car on le trouve dans toutes les classes de la société.

Sans doute, répondit Lorenzo; cet esprit dépend primitivement du caractère. Mais les habitudes, l'éducation, le loisir et l'exemple, dans les classes favorisées de la fortune, tendent à le développer et à le rendre beaucoup plus commun. La fortune a conséquemment, sous ce rapport, une influence déterminée, et qui devient funeste, non-seulement au bonheur de l'individu, mais au repos des nations. En effet, ce ne sont point les hommes nés dans l'indigence qui sont redoutables

dans un état ; ils le deviennent quelquefois ; mais c'est lorsqu'ils sont excités par une classe bien plus dangereuse que l'on trouve dans les rangs plus élevés de la société : c'est celle des dissipateurs et des prodigues. Ceux-ci, pour peu que les circonstances leur deviennent favorables, cherchent à reconquérir, à la faveur de l'intrigue et du désordre, les biens qu'ils ont dissipés par leur faute, et qui étaient pour eux les principes de jouissances auxquelles ils ne peuvent ou ne veulent point renoncer. Les conjurés de Catilina, les adhérens de Cromwell, les amis de César, les frondeurs du cardinal de Retz, et, dans tous les temps, les principaux directeurs ou fauteurs des mouvemens révolutionnaires, ont été des hommes ruinés par leur inconduite, qui avaient besoin, pour rétablir leurs affaires, du délabrement des affaires publiques et de la ruine de l'état.

*Goût de la dissipation ; goût de la retraite.*

Mon ami, ce n'est point seulement la fortune que l'on apprend à dissiper, lorsqu'on a reçu en naissant les dons de la fortune. On apprend encore à dissiper le temps et le goût de la retraite, biens précieux, à l'aide desquels on conserve et l'on augmente les biens dont on porte le principe en soi-même.

Ce qui fait que la fortune éloigne ou dissipe le goût des plaisirs intérieurs et solitaires, c'est qu'elle est loin de suffire pour les procurer; c'est qu'il faut des efforts, des sacrifices, de la sagesse, pour se mettre en état de les goûter; c'est qu'il faut s'élever pour les goûter, et que la fortune, au contraire, met à notre portée des plaisirs faciles, qui se multiplient, se succèdent, s'effacent mutuellement, accoutument l'esprit à une mobilité constante, et d'ailleurs ne demandent point que nous les méritions d'avance par des sacrifices et de la sagesse.

Mon ami, il ne suffit point, sans doute, de vivre dans la retraite, pour avoir de l'étendue et de la force dans les idées, pour être capable d'aimer avec profondeur et constance. Mais l'homme le plus destiné par la nature à connaître ces premiers avantages, ne parviendra point à les posséder, si, par l'usage qu'il fait de sa fortune, il s'environne sans cesse de jouissances légères, il se donne le besoin de l'amusement et des vains plaisirs.

O mon ami! quel véritable état de bonheur, lorsque, par les effets de la sagesse et de la retraite, nous parvenons à goûter au fond de notre ame nos affections et nos pensées! Je dis nos affections; nous en éprouvons réellement une pour nous-mêmes, lorsque nous nous livrons solitairement à une jouissance innocente. Nous nous plaisons avec notre cœur. Nous faisons avec nous-mêmes une conversation

douce, féconde, qui ne repose point toujours sur des idées déterminées, mais qui s'alimente de souvenirs récens, de privations douloureuses, d'espérances confuses, et qui se termine par une rêverie dont notre cœur est touché. C'est ainsi que, dans une belle matinée du printemps, nous respirons, sans les apercevoir, mais non sans les sentir, toutes les particules odorantes qui embaument l'atmosphère.

Mais, mon ami, pour connaître cet état délicieux, il ne faut point seulement un cœur sans remords; il faut encore une ame recueillie, se plaisant dans la solitude, goûtant par-dessus tout les faveurs de la nature et les charmes d'un beau jour. Tout est ravissant alors : si une inquiétude nous affecte, c'est celle de ne pouvoir arrêter le temps sur chacune des jouissances qui nous émeuvent, de le sentir, au contraire, s'écouler, s'enfuir d'une marche rapide, et de prévoir ainsi, malgré nous, le moment qui nous appellera ailleurs et viendra terminer nos plaisirs. Mais ne nous plaignons pas alors. Notre nature est bien faible; il faut que des regrets viennent se mêler à tous les plaisirs qu'elle peut prendre. Ces regrets feront que nous quitterons ces plaisirs en désirant de les goûter encore; nous y reviendrons de nouveau, et toujours dans l'espoir de les goûter sans mélange, sans mesure; espoir que, pour notre bien, la disposition des choses trompera de nouveau et toujours.

O mon ami, dit Amédée, pourquoi ne voulez-vous donc point me laisser dans la retraite? pourquoi voulez-vous que je rentre dans la société des hommes? Il y a avec eux tant de dangers et si peu de plaisirs!

*Lorenzo.* Encore de l'exagération, mon cher Amédée; encore les contre-coups des mouvemens qui vous ont agité dans un sens bien différent. Il n'y a pas long-temps que, si je vous avais demandé de partager à jamais ma retraite, votre bon cœur me l'eût accordé, mais vous auriez fait un sacrifice; votre inclination vous portait vivement vers les hommes, parce que vous aviez l'espérance de trouver auprès d'eux un grand nombre de plaisirs. Votre espérance a été trompée, et votre cœur mortifié se venge. Mais est-ce bien la faute de la société humaine, si votre amour-propre ou votre cœur vous a fait attendre d'elle plus qu'elle ne pouvait vous accorder! Mon ami, j'ai beaucoup souffert; mes peines m'ont rendu le service de me jeter dans la retraite, et de me la faire aimer. Mais c'est aussi dans la retraite que, lorsque mes peines ont été adoucies, j'ai réfléchi sur les causes qui les avaient amenées; j'ai vu que je serais injuste de m'en plaindre, puisqu'elles m'ont été salutaires; je suis rentré en paix avec les hommes, et avec mes souvenirs; dès ce moment, j'ai vu ce que j'espère vous démontrer un jour, que l'accom-

plissement de nos devoirs n'est autre chose que ce qui doit nous rapporter à nous-mêmes le plus d'avantages. Sous ce rapport, j'ai trouvé que l'affection pour les hommes était un de nos devoirs, puisqu'elle est un sentiment bien avantageux à notre ame.

Oui, mon cher Amédée, c'est un devoir pour nous d'aimer les hommes; et si nous voulons mesurer, en quelque sorte, l'élévation de notre innocence et de notre sagesse dans les dispositions si inégales de notre vie, nous n'avons qu'à consulter la douceur et la facilité que nous trouvons à remplir le devoir qui nous prescrit d'aimer les hommes; mais ajoutons que ce doit être pour nous un plaisir intérieur, dont la manifestation ne nous est point ordonnée. Si même nous suivions sa pente, nous ne ferions bientôt que déguiser, sous un nom et un motif honorables, le goût de l'oisiveté et le besoin de la dissipation.

Il faut tenir un milieu entre les extrêmes. Je vous ai dit, mon ami, que c'est le principe de la réalité et de la sagesse. Ne nous jetons point dans l'universalité du monde; semblables alors à une petite quantité d'eau répandue sur une grande surface, nos sentimens n'ont aucune profondeur; bientôt ils s'évaporent; il n'en reste rien ni pour nous-mêmes, ni pour les autres.

Evitons également de nous isoler dans une

solitude absolue ; nos sentimens se concentrent, fermentent, s'exaltent ; ils finissent par altérer quelquefois le vase qui les contient. Tâchons de vivre un peu en solitaires, au milieu d'une société doucement et agréablement composée. Nous pourrons ainsi, sans perdre nos biens intérieurs, donner de l'emploi au plus aimable des besoins que nous ait accordé la nature, à celui d'inspirer et de sentir de la bienveillance. Il est heureux pour nous d'aimer paisiblement ceux qui nous entourent, d'en être aimés de même. Il faut pour cela que ceux qui nous entourent soient en assez grand et en assez petit nombre ; il faut aussi qu'ils aient un bon cœur ; on le trouve plus communément en société de femmes estimables. C'est là qu'une douce aménité s'établit d'ordinaire en faveur de celui qui sait se défendre des prétentions dont le cœur est sensible aux moindres témoignages d'affection qu'on lui donne, qui sait ne tenir compte que des qualités avantageuses, dont l'humeur est égale, conciliante, et qui, sans se presser, sans se fatiguer, cherche et saisit l'occasion de témoigner des égards et de l'affection.

D'ailleurs, il est encore dans nos devoirs, mon ami, de porter, autant qu'il nous est possible, la paix et le bonheur dans l'ame des autres. C'est pour nous un devoir, puisqu'il n'est pas de plus sûr moyen de se consoler de ses propres peines

que de consoler les peines de ceux qui ont un bon cœur. Voyez que d'avantages pour soi-même! On se fait promptement, et sans y penser, l'application de ce que l'on dit aux autres; on trouve d'ailleurs, en leur parlant, bien des choses que l'on ne trouverait point, si l'on ne s'entretenait qu'avec soi-même, et on en reçoit en son ame une profonde impression.... On veut d'ailleurs ne point se démentir et achever son ouvrage, c'est-à-dire, payer d'exemple en fait de bonté, de contentement et de douceur; c'est le fondement du commerce que Dieu a établi entre nos ames. Commercer, c'est se procurer des avantages réciproques. Dieu a voulu que donner du repos, du vrai contentement, ce fut en recevoir.

*Compensations attachées à la puissance.*

Pour vous montrer, mon ami, que mes réflexions sur le sort des hommes revêtus des biens de la fortune, s'appliquent encore à ceux qui sont revêtus de la puissance souveraine, je choisirai un des hommes qui a jeté le plus d'éclat sur cette puissance, et je citerai le jugement qu'il en a porté lui-même.

Frédéric sera à jamais un homme célèbre. Lorsqu'on a achevé la lecture de ses écrits, on voit qu'il avoit reçu un premier fond très-abon-

dant de qualités heureuses, justement compensées par les défauts qui en dépendent; qu'il s'est formé par les évènemens, par le temps, par l'expérience; et qu'il a fini par être, sous tous les rapports, un homme supérieur. Sa correspondance présente une étude intéressante à faire. C'est une galerie de tableaux qui le montre dans tous les âges, dans toutes les positions. Tant qu'il est emporté par le feu de la jeunesse, ses opinions ainsi que ses actions sont inconsidérées, audacieuses. Il admire le talent, les vertus; mais il les attribue, avec la générosité de son âge, à bien des hommes indignes de tant de considérations. On le voit s'éclaircir, dans l'âge mûr, par la connaissance personnelle de ceux pour lesquels il s'était le plus fortement passionné, et par l'étude générale des hommes, de la vraie politique, de l'art de bien gouverner.

Une vive et longue scène, la guerre de sept ans, attendait Frédéric, à la fin de sa vie, pour en faire, dans sa vieillesse, un homme très-élevé et un grand souverain.

Nul homme n'a été soumis à des épreuves plus fortes, plus multipliées que celles de Frédéric, pendant la guerre de sept ans. Sans cesse exposé à de nouveaux dangers, accablé de revers, écrasé de toutes parts, obligé de lutter, avec toute la constance du courage et toutes les ressources du

génie, contre une dernière défaite qu'il jugeait lui-même inévitable, il ne trouve des moyens et des forces que dans le désespoir qu'excitent en lui la fierté et l'honneur. Presque certain de succomber, mais incapable de craindre ou de descendre, il ne combat que pour reculer glorieusement sa chute, et pour la faire payer chèrement. Cent mille hommes de plus dans son armée, et lui-même de moins pour la commander, la Prusse n'était plus. Dans une telle situation, Frédéric fut réellement un grand-homme, donnant au monde un grand spectacle, celui de dominer, d'écraser, lui-même et lui seul, ses propres revers.

On ne peut lire, sans un vif intérêt, tout ce qu'il datait du champ de bataille, tout ce qu'il écrivait de fier et même d'aimable, au milieu d'un chaos de difficultés sans cesse renaissantes, et dans l'embarras effrayant d'une position désespérée.

Les vers suivans méritent d'être cités : c'est Frédéric, un souverain justement admiré, un grand-homme, qui fait le tableau de la souveraineté.

....Voilà le sort des grands qui gouvernent le monde;
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des piéges, des dangers, des ennemis cruels,
Des soins pour des ingrats, des soucis éternels!

Et si, se consumant en des travaux utiles,
Le destin les traverse, on les croit mal-habiles.
Aux malheurs, aux hasards, plus que d'autres, soumis,
Ils ont des envieux, et point de vrais amis.
. . . . . .
....« Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché ;
Le vulgaire le croit sous la pourpre caché ;
Le vulgaire ébloui, juge sans connaissance,
Prend pour réalité ce qui n'est qu'apparence.
Pour moi, qui, dans le monde, ai de tout éprouvé,
Dans ces divers états, mon cœur vide a trouvé
Qu'au milieu de nos maux, le seul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs préférable,
Seul bien, étroitement à la vertu lié,
C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié ».

(Épître au marquis d'Argens. 1761).

*Jugement sur Voltaire.*

L'homme célèbre, dont je viens de vous parler, a été contemporain et ami d'un grand écrivain, qui contribua à ses fautes et à sa gloire. Je vais vous dire ce que je pense de Voltaire, et c'est ainsi que je terminerai mes considérations sur les compensations que l'équité providentielle attache toujours aux principaux avantages que l'homme désire sur la terre.

Voltaire était né avec le germe des talens les plus supérieurs; c'est ce que personne ne révoque en doute. Mais on est porté à croire qu'il n'avait point naturellement une belle ame, et l'on se

trompe. Pour rectifier son jugement à cet égard, il faut d'abord reconnaître que l'esprit est bien loin de suffire, pour composer ces ouvrages d'imagination, où l'on trouve des sentimens élevés, généreux, et des situations frappantes. Il faut, de plus, une ame vive, grande, ayant le goût et la connaissance du bien. Il peut venir un temps où toutes les dispositions heureuses sont effacées dans l'ame d'un auteur, qui était né avec ces dispositions heureuses. Alors, s'il fait encore des tableaux animés, il ne sait plus en puiser la composition que dans ses souvenirs, ou quelquefois dans ses efforts pour remonter vers la grandeur qu'il regrette, et d'où il est descendu. De telles compositions peuvent encore être recommandables; cependant elles manifestent de la contrainte; elles n'ont point cette beauté pleine et facile, qui distinguait les productions de l'ame belle et simple, telle qu'elle était à son printemps.

Les hommes, en jugeant un auteur, ne le considèrent point à toutes les époques de sa vie. Il est rare qu'il ait été connu, tant que sa vie a été estimable. Le vrai mérite n'a ni les occasions ni le désir de se rendre saillant. Les premières compositions d'un auteur sont le fruit du silence et de la retraite. Ces compositions même l'attirent sur la scène publique; et alors il est exposé à mille tentations bien plus dangereuses pour lui que

pour tout autre, parce que, s'il n'avait pas eu une sensibilité exquise et une ame très-vive, il n'aurait pas été en état d'être bon auteur.

Voltaire s'était laissé entraîner bien loin de ses dispositions primitives, et la dernière impression qu'il a laissée par ses écrits et sa conduite, ayant été désavantageuse, il sera toujours jugé avec prévention.

Voici, je crois, ce que l'impartialité autorise à dire sur le compte de Voltaire : il avait naturellement un excellent cœur ; sa correspondance le montre à découvert. Elle fait voir qu'il faut partager la vie de Voltaire en deux époques bien distinctes, et, pour ainsi-dire, sa personne même en deux personnes. On le voit, d'abord, ami généreux, indulgent et fidèle. Bien loin de porter envie aux talens d'autrui, il les fait valoir, et les encourage. Loin d'être intéressé, il est loyal et bienfaisant. Nulle arrogance dans ses opinions, nul entêtement dans sa façon d'envisager ses propres ouvrages. On le voit, au contraire, déférer avec complaisance aux représentations de ses amis; sensible à la voix du véritable honneur, il montre une ame bien supérieure aux exigeances de la vanité.

Mais tout se compense ; Voltaire unissait à des talens extraordinaires un amour-propre qui, s'il abandonnait la sagesse, devait insensible-

ment l'entraîner à une jalousie excessive, parce qu'il devait lui donner le besoin des hommages universels.

Une ame très-fière, très-orgueilleuse, que la sagesse n'adoucit pas, peut en venir jusqu'à mettre sa grandeur dans le mépris des hommages. Voltaire n'avait point une ame de ce genre. On a dit, avec vérité, que son organisation se rapprochait de celle des femmes. Une imagination très-féconde, une sensibilité exquise, mais un sentiment très-mobile, une rapidité extrême dans les aperçus, mais peu de cette consistance qui fait saisir un grand ensemble, enfin, et par dessus tout, le désir d'une renommée brillante, le besoin des hommages, de cette fumée enivrante que l'on respire avec la célébrité, et qui ne nourrit point comme la gloire : tels sont les principaux penchans de bien des femmes; tels étaient ceux de Voltaire.

Or, il est aisé de voir que la passion des hommages est incompatible avec ces dispositions douces et modérées, qui conduisent les cœurs paisibles aux méditations solitaires; que d'ailleurs cette passion entraîne presque inévitablement vers la plus malheureuse des faiblesses, vers celle qui, à force de tourmens, altère peu à peu les plus heureux caractères, efface les inclinations généreuses, rend odieux ce qui est aimable, et d'un

homme qui aurait été lui-même très-aimable finit par faire un homme justement odieux.

Le caractère de Voltaire, non réprimé par la sagesse, le conduisit insensiblement à se laisser dévorer par les tourmens de l'envie; et cette passion le rendit, à la fin, presque aussi méchant que malheureux.

Son intelligence ayant été, de bonne heure, en état de tout saisir avec une rapidité extrême, il avait eu, jusqu'à un certain point, le droit de se persuader qu'il pourrait devenir le premier dans tous les genres, et faire dire de lui-même qu'il était universellement supérieur. Mais il y a très-loin de l'intelligence qui saisit, à l'intelligence qui crée; celle-ci est le génie. Voltaire avait trop de vivacité dans l'esprit pour être un homme de génie. Il manquait encore de ce goût pour la retraite, l'obscurité, le silence, que la nature donne toujours aux hommes de génie, parce que leurs conceptions sont si étendues, si profondes, qu'ils ne pourraient eux-mêmes s'y reconnaître sans les secours de la retraite, du silence et de l'obscurité.

Toutes les productions d'un vrai génie excitèrent donc l'envie de Voltaire, et leurs auteurs devinrent l'objet de sa haine, parce qu'ils l'éloignaient de la supériorité universelle. Aussi le voit-on essayer constamment de rabaisser, par

des critiques amères, tous les bons ouvrages de ses contemporains. Depuis une certaine époque de sa vie, il ne loue plus que Racine, Newton, et quelquefois Corneille, parce que ces trois grands hommes n'étaient plus; et, comme d'ailleurs il se vante plus d'une fois des louanges qu'il a données à Racine et à Corneille, on voit que ces louanges lui ont coûté un effort.

Telle est la liaison de nos penchans, soit heureux, soit funestes. L'effort d'acquérir une vertu nous aide à les acquérir toutes; la faiblesse, qui nous entraîne vers un défaut essentiel, nous conduit bientôt, quand nous ne voulons pas nous retenir, à une honteuse et complète faiblesse.

Voltaire, envieux et dominateur, parvint, à la fin de ses jours, à un degré de petitesse, très-éloigné de sa bonté primitive et de ses qualités naturelles. C'est ainsi qu'il affaiblit le mérite de tout ce qu'il y avait de bon, d'excellent même, dans ses premières productions. On jugea alors celles-ci sur ce que Voltaire était devenu, et on les trouva d'un contraste qui étendit malheureusement jusqu'aux belles-lettres, en général, la prévention des hommes peu réfléchis. Ceux-ci ne distinguèrent point les temps; ils dirent seulement : les productions de Voltaire sont semées de traits pleins de noblesse et de grandeur d'ame, Voltaire est un homme sans grandeur d'ame et

sans vertu. Donc les beaux sentimens, que l'on trouve dans les productions littéraires, ne sont qu'une belle hypocrisie, et il est impossible qu'un homme d'honneur lise ces productions avec plaisir.

Cette prévention est injuste, sans doute, mais elle est naturelle, et les auteurs qui s'y attendront, qui la redouteront, auront l'avantage de trouver, dans cette crainte, un frein salutaire.

Il faut deux choses pour qu'un ouvrage puisse valoir : il faut la bonté de l'auteur et la bonté de l'ouvrage.

Je vais vous dire maintenant, mon ami, par quelle cause principale il me semble que Voltaire fut entraîné à abandonner la sagesse, et à perdre avec elle la beauté de son ame et l'élévation de ses talens.

C'est par l'effet des moyens même qui développèrent l'étendue et la fertilité de son esprit. Dès sa jeunesse, Voltaire eut non-seulement la jouissance d'un loisir absolu, mais il se lia intimément avec une femme aimable et d'un esprit supérieur, qui rassembla toutes les ressources et tous les agrémens autour de son sort. Madame Duchâtelet, très-généreuse et riche, rendit Voltaire indépendant de la fortune, et l'environna de secours. Elle fit malheureusement davantage; elle fut pour lui d'une société charmante;

ils s'aimèrent mutuellement; ils oublièrent ensemble la vertu pour le plaisir. Quelle force n'aurait-il point fallu à Voltaire, pour renoncer à une vie si délicieuse? Mais, d'un autre côté, quelle force pouvait rester à Voltaire, menant une vie dont les délices affaiblissaient en lui le sentiment des principaux devoirs?.... C'est un très-grand malheur, pour un jeune homme qui aimerait naturellement la vertu, de se trouver dans une position où le plaisir le plus séduisant rend la vertu presque impossible. Mille fois heureux celui qui est tenu à une grande distance d'un sort en apparence si heureux.

Voltaire et madame Duchâtelet ne pouvaient manquer de suivre insensiblement une ligne funeste. L'homme qui s'égare a besoin, pour sa justification, des égaremens de son esprit. Il s'efforce de se rassurer contre les remords, et peu à peu il se rassure. Les ames ordinaires parviennent le plus souvent à se calmer par insouciance. Il leur a été facile d'oublier des principes dont elles n'avaient jamais bien senti la force. Mais les esprits ardens et étendus ne se tranquillisent point aisément. Ils ont besoin de renverser de force ce qui les importune, parce qu'ils en sont fortement importunés. Ils ont beau faire, ils le sont toujours; et c'est ce qui multiplie leurs attaques. Compensations et équilibre. Les

hommes qui sentent le plus vivement le plaisir, sentent le plus vivement le regret, répandent tantôt le plus de lumières, tantôt le plus de ténèbres, font beaucoup de bien, beaucoup de mal, goûtent les jouissances les plus vives, les plus nombreuses, éprouvent les tourmens les plus cruels, les plus nombreux.

Je pense donc que c'est au sein d'une vie délicieuse et coupable, que Voltaire s'anima contre tous les hommes à grande renommée, et contre la religion chrétienne, de cette haîne implacable qui le dévora jusqu'à la fin de sa vie, qui fut trop ardente pour ne pas témoigner qu'elle laissait toujours son ame dans le trouble, et que la passion l'excitait; qui lui fit faire mille petitesses injurieuses à sa gloire, qui le porta à gâter ses meilleurs ouvrages, ses ouvrages d'imagination, par des sentences déplacées, par une ostentation de philosophie également nuisible à la vraie philosophie et à la saine littérature, qui le conduisit enfin, dans sa vieillesse, à une sorte de rage concentrée, dont le double effet fut de le rendre méprisable et méchant.

Mon ami, je vous le répète, et je me résume. Voltaire, né avec les plus grands talens et une belle ame, abandonna la sagesse; il perdit ainsi sa force, sa bonté et son bonheur.

# LIVRE SEPTIEME.

*Des Compensations qui s'attachent au séjour des villes et au séjour des campagnes.*

DANS l'état de société, les hommes peuvent être considérés comme partagés en deux classes, les habitans des villes, et les habitans des campagnes. Sous ce rapport, la destinée des hommes est encore balancée avec égalité.

Les habitans des villes jouissent davantage des agrémens qui naissent de la société. Les habitans des campagnes jouissent davantage des biens qui sont donnés par la nature.

L'esprit des habitans des villes acquiert plus d'étendue, plus de sagacité. Celui des habitans des campagnes, occupé de moins d'objets, acquiert plus de maturité et de consistance.

Dans les villes, on doit trouver plus fréquemment de grandes vertus et de grands vices, parce que l'homme s'anime dans le bien, comme dans le mal, par la présence et la fréquentation de ses semblables.

L'habitant des campagnes est placé et occupé d'une manière favorable à la santé. C'est sur-tout parmi les cultivateurs que l'on ignore ces maladies nerveuses si cruelles, qui désolent fréquemment l'homme dont la vie s'écoule au sein du repos, des plaisirs et du bien-être. Celui-ci est accessible à toutes les passions qui naissent du loisir et de la fréquentation des hommes. Il les excite, d'ailleurs, par sa nourriture presque toujours trop abondante, et sur-tout trop composée de principes irritans. Il est entraîné à mêler ces principes irritans à sa nourriture, afin d'en rendre la digestion plus facile, et de se délivrer par-là de la torpeur où le laisseraient de lentes digestions. De tels supplémens sont bien loin de remplacer l'influence du grand air et de l'exercice; l'activité que donnent ces deux agens de la véritable force, est bien mieux distribuée, et il n'en résulte jamais d'inconvéniens.

Les maladies qui affligent l'habitant des villes, et qui épargnent l'habitant des campagnes, viennent encore de ce que celui-ci connaît peu cet état de l'ame si pénible, que l'on nomme l'ennui. Ses occupations sont trop nombreuses, et ses plaisirs sont trop simples pour qu'il s'en dégoûte. L'habitant des villes parvient ordinairement à l'ennui, par le défaut d'occupation, et encore plus

par la satiété qui résulte du nombre et de la vivacité de ses plaisirs.

C'est parce que, dans nos désirs, nous ne regardons presque jamais que ce qui est le plus près de nous, et rarement le terme auquel nos désirs nous conduisent, que l'on voit l'habitant des campagnes tendre naturellement vers la ville. Ce n'est pas seulement pour subsister d'une manière plus aisée qu'il se rend ainsi vers les lieux où s'emploïent tous les genres d'industrie; c'est aussi parce que son imagination lui représente les plaisirs de la ville comme plus vifs et plus multipliés. Toutes les fois qu'il va y passer un jour, il n'y trouve qu'agrément, et il envie le sort de ceux qui y font habituellement leur demeure. Il ne sait pas que c'est de lui-même que découlent la plus grande partie des charmes qu'il trouve aux plaisirs de la ville. Ces plaisirs ont pour lui ce qu'ils n'ont point pour l'habitant des villes, l'avantage de la rareté.

Ainsi, l'habitant des campagnes est séduit par des illusions attrayantes, lorsqu'il tend vers la ville. Au contraire, les douceurs de la campagne sont réelles et paisibles; mais l'habitant des villes n'est point ramené vers elles. Lorsqu'il est accoutumé aux plaisirs de la ville, lorsqu'il ne les goûte plus, c'est parce qu'il a perdu, à l'aide de ces plaisirs même, la plus grande partie de sa sensibilité. Les

plaisirs de la campagne lui suffiraient bien moins encore.

On voit cependant quelques-uns de ces hommes, lassés du tumulte des villes, chercher à la campagne des jouissances qu'ils puissent trouver nouvelles. Et comme, dès le début de ce changement, leur santé devient meilleure; comme, d'un autre côté, la nouveauté a toujours des attraits, ils éprouvent, d'abord, une satisfaction sensible, et ils croient pouvoir compter sur sa durée. Mais bientôt il ne s'aperçoivent plus que leur santé est devenue meilleure, ils ne tiennent plus compte de cet avantage; et si, d'ailleurs, ils n'ont point assez de fortune pour se procurer, à la campagne, tous les agrémens et toutes les commodités de la ville, ils ne sentent plus que la privation de ses agrémens. Ils sont ramenés vers la ville; et là, par de petites habitudes, ils tâchent de suppléer, autant qu'ils le peuvent, au défaut d'occupations élevées et de vrais plaisirs.

Ce sont principalement les habitans des grandes villes qui se dégoûtent de la vie que l'on y mène; qui font quelquefois des efforts pour prendre le goût de la campagne; qui rentrent dans leur ville pour s'y déplaire encore, et qui, enfin, ennuyés de tout, ne sachant plus que faire de la vie, ont beaucoup de peine à la supporter. On voit plus rarement des habitans des petites villes

se plaindre du poids de la vie. Cela même prouve que tout n'est point avantage en faveur des grandes villes, quand on les compare aux petites : et voici, ce me semble, en quoi consistent les compensations.

Dans les grandes villes, on a communément les idées plus étendues, les habitudes d'esprit plus aisées, plus libérales. Quand on éprouve un sentiment d'intérêt, c'est pour des choses bien plus intéressantes; mais on y éprouve rarement un sentiment de véritable intérêt. Beaucoup de bien peut se faire dans les grandes villes, sans que l'homme qui le fait puisse parvenir à être loué, aimé, estimé. Si, d'avance, il n'est pas très-affermi dans le bien, il se décourage.

Dans les grandes villes, il a beaucoup plus de liberté : et c'est bien ce que l'on fait sur-tout valoir quand on vante leurs avantages; mais cette liberté vient de ce que chacun est à peine connu de ceux qu'il fréquente, et qu'il est isolé de tous les autres. Dans les petites villes, chacun est connu de tous; ce que chacun fait, ce qui lui arrive, devient à l'instant la nouvelle publique. Il résulte de-là que chacun est lié à tous les autres, puisqu'il les occupe et qu'il s'occupe d'eux. Cela même est la source de plusieurs grands avantages. L'homme qui est tenté de mal faire est contenu, jusqu'à un certain point, par la crainte de la mé-

disance ou même de la calomnie. Dans une grande ville, il pourrait beaucoup plus aisément cacher ses fautes; par conséquent il en commettrait plus aisément. En second lieu, les sentimens que les hommes s'inspirent mutuellement sont plus ardens, plus prononcés dans les petites villes; l'affection et la haîne y sont plus vives; et la haîne elle-même est un moyen de liaison entre les hommes. On se rapproche, non de celui que l'on poursuit de sa haîne, mais de tous ceux qui partagent et approuvent les sentimens que l'on a pour celui que l'on poursuit de sa haîne. Or, quand l'homme tient à la vie, ce n'est point par le goût des choses brillantes, curieuses, mais inanimées, telles qu'il en trouve beaucoup dans les grandes villes; c'est par les sentimens d'une nature quelconque qu'il éprouve à l'égard des hommes. Le plus heureux des hommes est, sans doute, celui qui éprouve un sentiment d'affection pour tous les hommes; il en est le plus heureux, parce qu'il en est le plus sage. Mais l'homme entièrement opposé à l'homme sage n'est pas celui qui est encore capable de passions funestes; c'est celui qui, à force de s'isoler, de ne tenir à rien, de pouvoir tout faire sans être vu, sans être blâmé, a pris tous les hommes, et l'opinion publique, en parfaite indifférence; c'est celui qui, à force d'user sa sensibilité dans la légèreté et dans le vice, l'a

entièrement épuisée, et est devenu, pour jamais, incapable d'aimer et de haïr.

Il me semble, mon ami, dit Amédée, que, parmi les avantages de la solitude et du séjour des campagnes, vous n'avez point reconnu que les affections pour ceux avec qui on passe sa vie doivent y devenir plus solides et plus profondes.

— C'est une vérité que vous me rappelez, mon ami, répondit Lorenzo. Mais, semblable à toutes les vérités qui ont le sort de l'homme pour objet, cette vérité n'est point exclusive, ni absolue; elle est modifiée par des compensations. Sans doute, la mobilité du caractère de l'homme fait que souvent il est heureux pour lui d'être réduit à la société habituelle des personnes à qui il doit une affection constante. Il exerce alors, uniquement à leur égard, l'inclination qu'il a reçue de se confier et d'aimer. Mais, d'un autre côté, il n'a point la satisfaction d'être préféré, et la satisfaction plus douce, peut-être, de témoigner sa préférence. Si l'objet que l'on chérit est revêtu de qualités heureuses, il est bon pour lui d'être environné d'objets de comparaison, qui fassent ressortir ces qualités, et qui soutiennent l'attention de celui dont le cœur en profite.

*Des Compensations qui s'attachent aux divers emplois de l'industrie et de l'activité de l'homme.*

Le sort de l'homme en société se compose en partie, comme nous l'avons dit, de l'état de sa fortune : et jusqu'ici nous avons considéré sa fortune, seulement sous le rapport de la supériorité et de l'infériorité. Mais, à fortune égale, il est encore des conditions particulières attachées au genre de fortune, au genre de profession, dont l'homme en société tire son bien-être et les agrémens de sa vie. Ces conditions sont distribuées de manière à se balancer mutuellement par leurs avantages et leurs inconvéniens.

De quelque manière que l'homme agisse pour se procurer le bien-être, c'est toujours son industrie et son activité, de corps ou d'esprit, qu'il exerce. Nous ne parlons plus des hommes qui, à l'aide d'une grande fortune, sont en état, s'ils le veulent, de se livrer au repos. Je me propose de vous montrer maintenant le balancement qui se trouve entre les divers emplois de l'industrie et de l'activité humaine.

L'agriculteur exerce son industrie sur la fécondité de la terre ; l'artisan exerce son industrie sur les produits de l'agriculture, ou sur les substances

immédiatement fournies par la nature; le commerçant exerce son industrie et l'activité de son esprit sur les moyens les plus avantageux de transport et d'échange entre les diverses productions; enfin, l'homme livré aux arts d'agrément, ou aux professions libérales, ou aux méditations nobles et élevées, exerce l'activité de son esprit sur les moyens les plus propres à adoucir ou à embellir le sort des hommes. Voilà, je crois, d'une manière générale, tous les emplois de l'activité et de l'industrie humaines.

On peut comparer d'abord l'agriculture, l'industrie manufacturière et l'industrie du commerçant, sous le rapport de l'agrément de la vie, et sous le rapport plus général de la fortune particulière et de la fortune publique.

L'agriculteur vit au sein de la nature; il a le plaisir et la peine de s'intéresser à tous les accidens de la nature. Dans sa pensée, la pluie devient du blé, des fruits.... ou les inonde. Le vent agite ses arbres par un exercice salutaire.... ou les renverse.

Le cultivateur prend ordinairement plus de peines que l'artisan des villes : il est exposé à souffrir davantage de la part des élémens; mais, comme nous l'avons dit, la vie sédentaire et enfermée des villes l'expose bien davantage à perdre sa santé.

Les travaux de l'agriculture se succèdent nécessairement. Le labourage et la moisson ne sauraient se faire ensemble, mais ne sauraient non plus être trop différés. Les ouvrages d'industrie sont entrepris et laissés quand on le veut. En second lieu, rien ne vient déranger, sur le moment, les produits que l'on attend d'un ouvrage d'industrie. La résistance de la matière est prévue, ainsi que le déboursé qu'il faut faire pour se la procurer. L'ouvrage fini, le débit n'en est point sujet à ces chances subites et multipliées qui anéantissent si fréquemment les produits du travail de l'agriculteur. Aussi l'ouvrage d'industrie rapporte de plus grands profits que la culture des terres. Ils peuvent, conséquemment, fournir aux travaux et à la subsistance d'un plus grand nombre d'hommes. Enfin, toute la perfection de l'agriculture consiste à retirer de la terre une plus grande quantité de fruits; mais ces fruits sont à-peu-près égaux en qualité : aussi se vendent-ils à-peu-près au même prix. Tandis que l'industrie ne s'exerce pas seulement à faire un plus grand nombre d'ouvrages, mais à leur donner une qualité qui en augmente considérablement le prix et les profits.

L'agriculture fournit abondamment au-delà de la subsistance de l'agriculteur. Les arts d'industrie fournissent abondamment à la consommation des

produits de l'agriculture. Ces deux quantités, la production et la consommation, sont égales, en comprenant dans l'une et dans l'autre ce que l'on consomme sur les lieux, et ce que l'on envoie dans les pays éloignés.

### *Du commerçant.*

L'esprit du commerçant doit être dans un état d'activité bien supérieure à celle du cultivateur; et les jouissances que cette activité lui procure doivent se rapporter davantage à l'augmentation de sa fortune; ce qui, peu à peu, entraîne son cœur et son esprit loin des affections douces et généreuses. Ce n'est point, comme le cultivateur, à tel ou tel genre de productions qu'il confie sa destinée, c'est à l'emploi des fonds qu'il possède, et qu'il applique de la manière la plus favorable qu'il peut imaginer, à l'échange des diverses productions. Ainsi, il faut que son esprit se tienne toujours attentif à la variation des circonstances qui peuvent influer sur le succès de ses spéculations. Il faut qu'il se défende de la témérité, de l'imprévoyance, et que cependant il s'abandonne, jusqu'à un certain point, aux événemens. Une anxiété, quelquefois pénible, doit presque toujours résulter de cette préoccupation continuelle. Si son entreprise a été modérée, et que

le succès la couronne, il regrette de n'avoir pas eu plus d'audace ; s'il échoue dans ses spéculations, il se reproche d'avoir fait de fausses combinaisons ; son amour-propre en est même mortifié.

Le cultivateur peut être affligé de voir ses travaux renversés et son attente trompée, par les calamités de la nature ; mais elles ont été indépendantes de lui, il n'a point à se les reprocher.

Dans les grandes villes, ou plus généralement dans les lieux dont le commerce et les correspondances ont une grande étendue, les spéculateurs ont un caractère entreprenant ; il n'est pas rare, pour cette raison, d'en voir dont l'esprit est noble et étendu. Dans les lieux dont les correspondances sont faibles et bornées, le commerçant a besoin sur-tout d'un esprit de détail, qui est ensuite maintenu et augmenté par son occupation même. Sa fortune se compose de l'accumulation des petits profits ; son esprit doit se composer de la réunion des petites idées. Mais s'il a de la constance, de l'ordre et de la probité, la fortune modérée qu'il ambitionne est à-peu-près certaine. Au contraire, il arrive souvent qu'une ruine complète succède rapidement à des spéculations considérables.

Mais il est rare que le commerçant, celui même

dont les idées ont été d'abord très-modérées, n'acquière pas insensiblement l'audace d'entreprises. Les petits profits donnent naturellement l'idée et le désir de plus grands profits; d'ailleurs, une suite non interrompue de petits succès augmente dans l'homme la confiance qui lui est naturelle; car chacun de nous, sur-tout dans la jeunesse, aborde sa destinée en redoutant beaucoup moins les chances funestes qu'il ne compte sur les chances heureuses. Chacun ne voit que lui-même, ou du moins s'intéresse à lui-même plus qu'aux autres hommes. Il prend l'habitude de penser que la fortune aussi ne voit que lui-même, ou s'intéresse à lui-même plus qu'aux autres hommes. Ensuite l'expérience détrompe; on passe à l'autre extrême; on se venge en accusant la fortune d'aveuglement, de caprice. Mon ami, soyons justes nous-mêmes, et nous nous défendrons ainsi des extrêmes. La fortune n'est point aveugle dans la distribution de ses dons et de ses rigueurs; au contraire, elle est impartiale, car elle est conduite par l'impartialité du Créateur.

L'inconvénient le plus funeste de l'état de commerçant, est d'exposer sans cesse sa probité à s'affaiblir. Il est aisé à un commerçant de manquer de bonne-foi, sans que l'on puisse l'en convaincre; et l'homme se défend difficilement de

faire ce qu'il peut faire aisément. Un cultivateur n'a pas les mêmes dangers à courir; c'est un grand avantage, car c'est notre premier intérêt et notre bonheur essentiel qui sont exposés dans chacun des dangers qui viennent assaillir notre probité et notre sagesse.

### *Balancement général entre les divers états.*

Guidé par les observations judicieuses de Smith, dans son bel ouvrage sur la nature et les causes de la richesse des nations, je vous ferai remarquer, mon ami, que le balancement des profits de divers genres attachés aux diverses professions, ou aux divers emplois de l'activité humaine, est produit par la combinaison diverse de cinq circonstances principales :

1.° Lorsqu'un emploi est désagréable ou difficile, il obtient plus de profits pécuniaires. Les professions honorables sont récompensées, en partie, par l'honneur même qui les accompagne. C'est ce qui fait que, lorsqu'elles sont fortement récompensées par des profits pécuniaires, elles perdent leur honneur.

C'est ce qui fait encore que certaines professions, brillantes peut-être, mais peu honorables, puisqu'elles ont pour objet l'amusement du

public, et qu'elles exigent l'art de feindre tous les sentimens et de revêtir tous les caractères, sont lucratives : dans les temps de bonnes mœurs, peu d'hommes les embrassent. Lorsque l'opinion publique, flétrie par la chute des bonnes mœurs, ne flétrit plus ces professions, beaucoup de personnes osent s'y livrer, et en font tomber les rétributions par la concurrence.

L'audace et la curiosité sont deux principes essentiels des mouvemens de l'homme, sur-tout dans la jeunesse. C'est en partie pour cette raison que la profession des armes attire bien des hommes, et que même le service sur mer entraîne davantage que le service sur terre. La profession de marin est moins honorable, plus fatigante, plus incommode, plus dangereuse que celle de soldat. Mais les marins sont exposés dans des pays très-éloignés à des aventures extraordinaires; et d'ailleurs, il leur est plus aisé qu'aux soldats de faire fortune.

2.° L'apprentissage d'un emploi peut être facile ou difficile, coûteux ou à bon marché. Les arts de l'esprit et les professions libérales demandent des études longues et dispendieuses; leurs récompenses doivent être plus considérables que celles des arts mécaniques.

3.° Il est des emplois dans lesquels l'occupation est constante, réglée. Dans d'autres, elle est irré-

gulière, interrompue. Les profits pécuniaires sont plus considérables en faveur des emplois qui ne fournissent pas toujours de l'occupation.

4.° On confie sa santé au médecin. On confie à l'avocat sa fortune, sa réputation, et quelquefois sa vie. De tels hommes doivent tenir dans la société un rang considéré; ils doivent tirer de leur profession les moyens de s'y soutenir.

5.° Le succès est plus ou moins probable, dans les divers emplois de l'activité humaine. Dans la plupart des arts mécaniques, il est presque certain; il ne l'est point dans les professions libérales. Parmi des jeunes gens qui s'appliquent ensemble à l'étude de la médecine ou des lois, on ne voit, au bout d'un certain temps, que ceux qui réussissent. Les hommes sans talens n'ont pas moins commencé par établir une concurrence défavorable aux intérêts de celui qui ensuite les écarte plus ou moins de sa route, et qui est dédommagé, par ses profits postérieurs, du détriment que lui ont porté ses premiers concurrens.

*Amédée.* Ne peut-on pas dire alors que le sort de celui qui est préféré est plus heureux que le sort de tous ceux sur lesquels il obtient cette préférence?

*Lorenzo.* Sans doute, il obtient alors les jouissances et les avantages attachés aux talens qu'il a reçus de la nature. Mais rappelez-vous ce que nous

avons dit, que les talens, comme la beauté, comme la fortune, comme la vivacité de l'organisation de laquelle ces talens même dépendent, exposent celui qui les possède à autant de souffrances que de jouissances. En second lieu, ceux qui sont entrés dans une carrière qui ne leur convenait point, et qui sont obligés de revenir en arrière, sont plus propres à une autre profession que ne l'eût été celui qui, par sa supériorité, les a écartés de la première. Cette expérience vient ordinairement les informer d'assez bonne heure de l'emploi qu'ils doivent donner à leurs moyens naturels.

Enfin, tous les hommes médiocres ne se retirent pas. Assez souvent il n'est que ceux, dont les moyens naturels sont à-peu-près nuls, qui se découragent; et parmi les hommes dont les talens sont inégaux, qui persistent dans la même carrière, il est rare que les plus grands succès soient accordés à celui qui, par ses talens, en mériterait davantage. Ordinairement la hardiesse de faire beaucoup valoir ses talens manque à celui qui en a le plus. Les plus grands talens sont l'apanage des hommes d'une organisation très-heureuse; et cette organisation est elle-même la source de cette timidité, de cette générosité, de toutes ces qualités heureuses qui décorent les meilleurs caractères, mais qui, par compensation, nuisent aux intérêts de

ceux qui les possèdent. Il est très-commun de voir dans une profession, dans l'exercice d'un art, dans la carrière des sciences ou des lettres, les hommes médiocres usurper la fortune et même la renommée, tandis que les hommes supérieurs sont délaissés sans honneur et dans l'indigence.

*Amédée.* Cela est-il juste, mon ami?

*Lorenzo.* Oui, mon cher Amédée, cela est juste, en prenant, comme nous devons toujours le faire, l'ensemble du sort de l'homme pour base de nos considérations. La justice est rétablie en faveur de ces hommes qui semblent abandonnés de la justice. Et d'abord, puisqu'ils doivent la supériorité de leurs talens à une organisation plus heureuse, à un caractère plus heureux, ils ont joui singulièrement de leur travail, à l'instant même où ils s'y sont livrés. De plus, ils ont trouvé, sur la route de leur vie, toutes les jouissances si douces, si multipliées, qui suivent les faveurs de l'organisation et du caractère. Enfin, la postérité est toujours juste; ils obtiennent d'elle ce qui leur a été refusé par leurs contemporains. Ainsi l'homme qui a reçu des talens supérieurs, n'a qu'à pratiquer la sagesse; il est certain alors d'obtenir toutes ses récompenses; il sera contemporain de toute la postérité, puisqu'il sera immortel.

# LIVRE HUITIEME.

## *Des Compensations établies dans le Sort des Femmes.*

Si l'Auteur de la nature écoutait, dans bien des momens, les vœux de la plupart des hommes à l'égard des femmes, elles deviendraient plus heureuses que les hommes. D'un autre côté, la plupart des femmes font des plaintes à l'Auteur de la nature; elles disent que la destinée des hommes est plus heureuse.

Les vœux des hommes généreux ne sont point exaucés. Les femmes, en général, ne sont pas plus heureuses que les hommes. Elles ne sont pas non plus moins heureuses; leurs plaintes sont injustes. Les avantages de part et d'autre sont différens; mais ils sont balancés.

L'homme a plus de force que la femme; il a moins de sensibilité. Telle est la différence essentielle qui caractérise ces deux moitiés de l'espèce humaine; et de cette différence résultent de part

et d'autre toutes les conditions qui forment les balancemens du sort et l'égalité.

Il fallait bien que des deux moitiés de l'espèce humaine il y en eût une plus forte que l'autre, parce qu'il faut un chef dans toute société. Ce chef est sur-tout nécessaire au bonheur de ceux qui sont sous sa dépendance. Ainsi, quand les femmes portent envie à la destinée des hommes, elles imitent ces hommes inconsidérés, qui se plaignent d'être soumis à une autorité sur la terre. Ils sont bien plus à plaindre, lorsqu'elle est renversée. Ce n'est pas que l'autorité soit toujours déposée en des mains bienfaisantes et justes. De même, il est bien des hommes qui abusent de leur supériorité de force à l'égard des femmes. C'est la principale source des peines auxquelles les femmes sont exposées, comme la tyrannie des souverains est la principale source des maux qui affligent les sociétés humaines. Mais disons-le encore : les hommes et les femmes tombent dans de bien plus grands malheurs, lorsqu'il n'existe plus sur eux de domination et d'autorité.

Les femmes ont plus de sensibilité que les hommes, c'est-à-dire, qu'elles sont susceptibles d'être affectées plus vivement et plus fréquemment par tout ce qui peut émouvoir la sensibilité humaine. Et puisque les plaisirs et les peines ne sont autre chose que les deux emplois de la sensi-

bilité, les plaisirs et les peines des femmes doivent être plus nombreux que ceux des hommes; ils doivent avoir plus de vivacité.

La sensibilité des femmes étant plus vive et plus fréquemment exercée, la composition de leurs pensées, à l'instant où elle cherche à se faire, est traversée, dérangée, distraite par des sensations nouvelles. Ainsi elle ne peut se faire ni avec une grande étendue, ni avec une forte consistance. Telle est l'explication du principal avantage que les hommes ont sur elles. La pensée des hommes a plus d'étendue et de maturité.

Une femme, à qui il n'en coûtait point d'être juste, parce qu'elle était une des premières de son sexe, a dit: « Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus, ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie. On a beau rejeter cette vérité, démontrée par les faits, sur le genre de leur éducation, on a tort: car combien n'a-t-on pas vu d'hommes, nés de parens misérables, de la plus basse extraction, entourés de préjugés, sans ressources, sans moyens, plus ignorans que la plupart des femmes, s'élever eux-mêmes, par la force de leur génie, du sein de l'obscurité, jusqu'à la palme de la gloire, et percer dans l'immense avenir? Nulle femme, que je sache, n'a encore fait ce chemin ». (Malvina. 2.e vol. pag. 88).

Les femmes ne sont point destinées à s'occuper des sciences, parce que la sagacité ne suffit point dans les sciences, et que l'esprit des femmes n'est susceptible que de sagacité. Elles entendent très-aisément chacune des choses qui leur sont dites; mais il faut que les hommes, en leur disant ces choses, leur en fournissent encore le lien et les conséquences. Quand elles veulent elles-mêmes composer ce lien et trouver ces conséquences, elles se fatiguent beaucoup, et elles ne parviennent ordinairement qu'à s'égarer. Elles perdent d'ailleurs ainsi et les grâces qui les rendent aimables, et la simplicité qui les rend heureuses. Elles ne s'élèvent que jusqu'aux défauts présentés quelquefois par les hommes instruits; elles ne vont point jusqu'à leurs avantages.

La même vivacité d'organisation fait encore que les femmes ne sauraient faire de bonnes compositions dans les beaux-arts. Un beau poëme, un beau discours, une belle composition en musique, demandent plus d'ordre et de force dans les pensées, que les femmes ne peuvent en avoir. Mais les femmes sont supérieures aux hommes dans tout ce qui ne demande que de la légèreté dans les idées, de la finesse dans les aperçus, et un goût délicat. On voit aussi qu'elles acquièrent plus promptement que les hommes la pratique des beaux-arts; elles ont bien plus de flexibilité

et d'adresse. C'est à la flexibilité de leurs organes dès leur enfance, ainsi qu'à la promptitude de leurs sensations, que l'on doit rapporter l'avantage, qu'elles ont sur les hommes, de parler plus tôt, plus aisément, et de pouvoir, toute leur vie, donner plus aisément, à leur langage, cette variété d'accent, qui est exigée par les nuances infiniment variées des sentimens et des idées.

Lorsque les femmes jugent les productions des arts et celles de l'esprit, c'est bien plus par sentiment rapide que par examen. C'est ce qui fait que le mérite d'un ouvrage, à leurs yeux, consiste principalement dans la grâce, l'esprit et la délicatesse.

Les femmes sont plus exposées que les hommes à ce qu'il y a de funeste dans l'influence des positions agréables; la mobilité et la vivacité de leurs sensations sont alors pleinement en exercice; elles deviennent frivoles; leurs goûts, leurs jugemens, leurs affections le démontrent. C'est alors que l'agrément des manières est ce qu'elles désirent le plus trouver dans les hommes. Il faut d'abord plaire à leurs regards, les aimer ensuite; car celui qui les aime les séduit encore, mais plus faiblement; et celui qui ne sait ni les aimer, ni leur paraître agréable, a vainement de l'esprit et du mérite.

Le caprice est naturellement dans le caractère

de la plupart des femmes, parce qu'il est le produit de la rapidité avec laquelle des sensations vives, mais d'une nature opposée, se succèdent l'une à l'autre. Le caprice dans les femmes n'est pas toujours sans attraits; mais il nuit à leur vrai bonheur. Il semble d'abord fixer auprès d'elles le cœur de celui qu'elles aiment; aux premiers jours, il jette une sorte de variété jusque dans la constance; mais bientôt il fatigue, il rebute. Dans le mariage sur-tout, il est déplacé; car un père de famille est livré à tant de soins, qui demandent toute l'attention de son esprit, qu'il est bon pour lui de pouvoir aimer avec calme et sécurité.

Les femmes reçoivent, de leur organisation, l'avantage de s'intéresser à un grand nombre de petites choses; et c'est le cours des petites choses qui trace le cours habituel de la vie. C'est principalement dans les conditions moyennes que l'on voit la plupart des femmes s'informer de tout ce qui se passe, le répéter avec empressement, s'animer vivement pour ou contre des choses peu importantes. Je dis encore que cette disposition dans le caractère des femmes est pour elles un avantage, quoique ce ne soit pas un don relevé et éclatant. L'essentiel est qu'elles soient bien aises de vivre, et il faut bien qu'elles soient moins exposées que les hommes au dégoût de la vie, puisque l'ennui est plus fréquemment connu des hommes que des

femmes, et puisqu'il est très-rare de voir une femme attenter à ses jours.

On peut observer encore que les femmes sont beaucoup plus sensibles aux injures que l'on adresse généralement à leur sexe, que les hommes ne sont affectés de ce qui se dit contre les hommes. Cela prouve que les femmes tirent de leur faiblesse même l'avantage de faire entr'elles une sorte de corporation, à l'aide de laquelle chacune prend part à ce qui intéresse les autres.

Les femmes ne pouvant porter, dans leurs réflexions, une grande opiniâtreté, manquent ordinairement de prudence. On peut définir la prudence, le sentiment de l'avenir. Ce sentiment ne peut aisément se former, ne peut du moins être écouté aisément, lorsqu'il entre en concurrence avec un grand nombre de sensations présentes.

Les femmes ne voient point d'avance le malheur; elles n'en souffrent que lorsqu'il est arrivé; ainsi bien des tourmens leur sont épargnés; mais elles souffrent plus vivement que les hommes lorsque la peine arrive. Il est donc heureux pour elles qu'elles ne puissent aisément s'y exposer. Telle est la grande utilité qu'elles retirent de la contrainte à laquelle elles sont soumises. Ce qui leur est enlevé par cette contrainte, c'est sur-tout la faculté de fournir aux hommes et aux événemens les moyens de les surprendre.

D'ailleurs, ce n'est point l'autorité des hommes qui impose aux femmes cette contrainte salutaire; elles la reçoivent d'elles-mêmes; car elles la reçoivent de leur propre timidité et du sentiment de l'honnêteté et des bienséances; sentiment que les hommes connaissent bien moins profondément. C'est le désir même d'aimer et de plaire qui est, dans les femmes, le principe du sentiment de l'honnêteté et des bienséances, parce que ce n'est réellement que ce qui est honnête qui touche, qui intéresse, et que les femmes ont reçu en partage, bien moins encore les sensations qui agitent, que les sentimens tendres et délicats.

La timidité, la pusillanimité même sont naturellement dans le caractère des femmes. Destinées à chercher en nous un appui, il fallait qu'elles ne le trouvassent point en elles-mêmes. Il est rare que celles qui s'effrayent difficilement possèdent une ame douce et sensible. C'est pour cette raison encore que les femmes qui ont de la douceur et de la sensibilité, ne s'attachent point aux hommes sans courage.

Mais elles s'appuient, du moins en désir et en imagination, sur ce qui est en contraste avec leur faiblesse; c'est pour cela que, semblables aux enfans et aux hommes qui sont enfans, elles aiment beaucoup les récits fabuleux, les aventures

extraordinaires, les combats de ces hommes merveilleux qui terrassaient la nature et les géans.

Il est, parmi les femmes comme parmi les hommes, des caractères impérieux qui aiment beaucoup à commander, et qui, d'ailleurs, ont eux-mêmes de la force. Il est d'autres femmes qui sentent, au contraire, leur propre faiblesse, et qui, pour cette raison, s'emparent, autant qu'elles peuvent, du pouvoir, de peur d'être commandées. Les unes et les autres manquent ordinairement de sensibilité et de confiance. Elles aiment beaucoup à montrer ce qu'elles font, ce qu'elles ordonnent; c'est une jouissance de leur amour-propre; elles s'y livrent avec d'autant plus d'empressement qu'elles sentent bien que l'autorité dont elles usent n'est pas un droit qui leur appartienne. On le leur a cédé, et elles craignent sans cesse qu'on ne le leur reprenne.

La sensibilité des femmes étant plus vive, plus délicate que celle des hommes, elles doivent aimer plus vivement la parure; chacun des ornemens qu'elles ajoutent à leurs grâces naturelles commence par leur donner, à elles qui en sont les premiers témoins, une jouissance secrète; à l'instant, elles sont conduites par cette jouissance à l'espoir de plaire davantage.

Les femmes sont destinées à plaire; elles attachent leur principal intérêt à remplir cette des-

tination. C'est ce qui les rend secrètement envieuses de celles qui y réussissent le mieux, et de ce qui leur donne cet avantage. De-là dérive le plus grand nombre des peines qui sont suscitées aux femmes qui ont de la beauté, des talens ou des qualités séduisantes. Il est rare que celles-ci sachent se faire pardonner ce qui les distingue. Elles aiment, au contraire, la plupart à jouir, non-seulement des hommages des hommes, mais des mortifications des femmes; et tôt ou tard elles expient cette jouissance, avec d'autant plus de justice, qu'en y livrant leur ame, elles ont manqué de générosité.

Le désir d'aimer et de plaire n'est point encore la coquetterie, mais il y mène; la coquetterie n'est point encore l'inconduite, mais elle y mène. La route est glissante; la nature même a placé les femmes au début; mais elle leur a donné, pour les retenir, la pudeur et le don de connaître jusqu'au plus haut degré les affections tendres et profondes.

En donnant le nom de passions aux mouvemens de l'ame qui ne causent en elle que des ravages, et le nom d'affections aux mouvemens qui honorent l'ame qui les éprouve, je crois pouvoir dire que les affections sont plus dans le partage des femmes, et que les passions sont plus dans le partage des hommes. Les femmes s'adonnent beaucoup moins que les hommes à l'ambition, à l'avarice; elles se

laissent moins emporter par les fureurs de la colère; elles n'éprouvent jamais au même point les mouvemens de l'orgueil. Dans tous ces états de l'ame, il n'y a rien pour l'amour, pour la tendresse, et elles sont avides sur-tout de tendresse et d'amour. Mais quand elles ont su conserver l'innocence de leur ame et, par elle, le besoin de sentir et d'aimer, elles abandonnent leur cœur sans réserve à leur amant, à leur époux, à leurs enfans, à la pitié, à Dieu, à l'amitié. Les plus beaux exemples d'amitié sont présentés par des femmes. Mais ils sont peut-être assez rares; et le plus bel éloge que l'on puisse faire de deux femmes est de dire qu'elles sont unies par une généreuse et parfaite amitié.

Un homme qui avait le génie du bien, comme Newton avait le génie des sciences, Saint-Vincent de Paule connaissait la nature humaine; il savait que les femmes ont, en général, dans le cœur, une vivacité, une fécondité de sentimens qui les rend capables des soins les plus assidus, les plus pénibles. Rien n'est au-dessus de leurs forces, lorsqu'on emploie leurs forces à aimer, à soulager, à consoler. Mais, par cela même qu'elles ont une sensibilité plus délicate, plus constamment active que celle des hommes, elles sont plus disposées entr'elles aux mouvemens qui font les dissensions secrètes.

C'est par leurs mains adroites et soigneuses que

Saint-Vincent de Paule a voulu faire le plus de bien que jamais un homme ait eu le bonheur de faire aux hommes. Mais il fallait établir sur elles des directeurs qui prévinssent entr'elles les divisions et les oppressions. C'était une idée ingénieusement salutaire, de la part de Saint-Vincent de Paule, que d'avoir placé les pauvres, les malheureux, les malades, les enfans abandonnés, sous la tutelle immédiate de femmes, dont il avait soigneusement augmenté la disposition naturelle à être sensibles, en augmentant leurs dispositions naturelles à être vertueuses; de les avoir mises ensuite, elles-mêmes, sous la tutelle immédiate d'hommes simples et cependant éclairés, formant un corps dont les fonctions très-actives demandaient beaucoup de zèle, une vertu parfaite, conduisaient à la connaissance des passions des hommes, et, sous bien des rapports, avaient une grande ressemblance avec les fonctions des sœurs de la charité.

Que les femmes ainsi occupées et dirigées étaient heureuses! Que leur état était doux et satisfaisant à suivre, lorsque, d'une part, il assurait pour le reste de leurs jours, à celles qui l'avaient embrassé, une existence commode et honorable; lorsque, d'un autre côté, il inspirait à l'opinion générale un intérêt bien tendre, et assurément bien mérité! On ne prononçait précédemment le

nom de sœurs de la charité qu'avec un sentiment d'affection et de respect. Ces bonnes filles savaient de quelle manière elles étaient considérées; toute l'humilité de leur cœur ne les empêchait point d'être justement sensibles à une rétribution d'estime qu'elles sentaient leur appartenir, quoique leurs principes de modestie leur fissent un devoir de ne pas le reconnaître. Elles avaient des rapports très-fréquens avec des personnes de tout état; et ces personnes affectées à l'instant même où elles leur parlaient d'une sorte de vénération religieuse, ne traitaient jamais avec elles qu'en prenant un ton de bonté, de déférence, de douceur, qui faisait pour ces excellentes filles une continuité d'encouragemens salutaires, une suite réelle des plus heureux profits.

La révolution est venue; tout est tombé, et ces profits, et la vertu elle-même, et cette considération générale que la vertu n'obtient que lorsque le sentiment en est encore répandu d'une manière générale. Des traitemens horribles, bien plus affreux que la dispersion et les supplices, ont été infligés par ces hommes barbares, qui avaient atrocement calculé que dégrader, que souiller des personnes innocentes, c'était le moyen le plus sûr de massacrer, en quelque sorte, l'innocence même..... Oui, massacrer l'innocence !..... Cette image fait horreur; mais on ne peut en douter;

telle a été l'intention des hommes les plus pervers, les plus durs, que la licence révolutionnaire ait armés d'une autorité effroyable. Si l'on considère tout ce qu'il faut violer de sentimens pour faire une criminelle injure à l'innocence, lorsqu'elle est dévouée au service des pauvres, on regardera les indignités souffertes, au commencement de la révolution, par les sœurs de la charité, comme un des plus grands forfaits révolutionnaires.

Cette direction de l'ame vers la piété, vers la bienfaisance, est sur-tout bien salutaire pour les femmes, comme pour les hommes, à l'âge où commence le besoin d'aimer. Ce besoin alors, quand il n'est point détourné au profit des affections vertueuses, devient une passion terrible pour les caractères très-animés. Les femmes, surtout, lorsqu'elles ont ce caractère, tombent dans une disposition de cœur et d'esprit, plus funeste à leur bonheur, plus déplorable que celle des hommes qui leur ressemblent; parce que les femmes, par leur position même, n'ont pas d'autre occupation essentielle que l'amour, et que les hommes ont beaucoup d'autres occupations essentielles; parce que toute la sensibilité de leur ame, ainsi concentrée sur une seule pensée, au-lieu de pouvoir s'adresser librement à son objet,

est ordinairement comprimée et conséquemment irritée par la contrainte. Les femmes de ce caractère, et dans cette situation, peuvent alors commettre bien des fautes, perdre leurs qualités généreuses, en acquérir d'opposées, se conduire comme si elles avaient de la méchanceté dans l'ame, tenir long-temps cette conduite à contre-cœur, souffrir cruellement, et du mal qu'elles reçoivent, et de celui qu'elles font, et de la haine qu'elles portent à elles-mêmes, enfin, se délivrer de ces tourmens affreux par la voie la plus funeste, se jeter dans le désordre, appeler à jamais sur elles-mêmes le mépris et le malheur.

Mais, nous l'avons dit, peu de femmes ont reçu ce caractère à-la-fois très-fort et très-animé, à l'aide duquel on s'élève jusqu'aux vertus les plus sublimes, ou bien l'on s'égare dans les passions les plus criminelles. La sensibilité du plus grand nombre des femmes est plus douce, plus tendre ; et le besoin d'aimer, quand il ne s'applique point à des affections vertueuses, est un sentiment qui les consume en secret. Elles ne savent point le redouter ; elles s'abandonnent à son attrait ; elles oublient en sa faveur les soins de la vie ; et comme, avec cette bonté de cœur, elles sont ordinairement trop timides pour manifester ce qu'elles éprouvent, elles tombent dans la mélancolie. Elles se livrent solitairement à la tristesse ; elles souffrent,

elle dépérissent, elles se laissent dépérir. Le moment arrive, où cette langueur de l'ame a détruit insensiblement les forces du corps ; alors la tristesse augmente, parce que les souffrances ont augmenté, et cependant l'on est toujours disposé à l'affection, à la douceur; on n'a point la force d'être inquiet ou agité de ses peines; on n'a que celle de s'en affliger ; aussi plus on souffre, plus on intéresse. Tels sont d'ordinaire, pour les femmes, encore plus que pour les hommes, les avantages et les compensations d'un caractère tendre et sensible ; on souffre beaucoup ; mais on est bon jusque dans la peine ; on est plaint; on est aimé.

Les maladies qui résultent d'un faux emploi de la sensibilité, sont plus communes chez les femmes que chez les hommes. Mais il est aussi un grand nombre de maladies auxquelles les femmes échappent presque toutes, à la faveur de leur organisation ; et ces maladies sont bien cruelles.

Les travaux de l'esprit sont réservés aux hommes par la nature; et si c'est un honneur pour eux, c'est un danger qui en compense bien souvent les jouissances. Il est bien rare que le travail de l'esprit ne soit point nuisible à la santé, parce qu'il est difficile de ne pas s'y livrer au-delà de ses forces. Les hommes, sur-tout, qui ont reçu de

grands talens, ne savent point se défendre de l'excès du travail, parce qu'ils sont vivement excités par l'ambition des suffrages. Nous avons vu qu'ils avaient beaucoup d'amour-propre, pour la même cause qui fait qu'ils ont beaucoup de talens. Cet amour-propre les entraîne, non-seulement à vouloir être estimés par de bons ouvrages, mais à vouloir paraître en faire beaucoup. Il n'est pas rare alors de les voir suppléer à l'affaissement où la fatigue les jette, par le café, le thé, les boissons spiritueuses. Ces moyens d'une force artificielle tournent plus au détriment de leur corps qu'au profit de leur esprit. On peut citer à cet égard bien des hommes, célèbres dans les sciences ou dans les lettres, qui ont passé leurs dernières années à vivre artificiellement, à souffrir sans cesse, et à composer des ouvrages médiocres. On a vu aussi des hommes encore jeunes, dont les productions annonçaient du génie, expier leur gloire naissante par une sorte d'irritation de zèle, et mourir de travail.

Les femmes, ainsi que les hommes qui vivent dans le bien-être, se laissent aller quelquefois au penchant de l'oisiveté. C'est un plus grand danger pour elles que pour les hommes, parce que leur organisation plus vive leur impose davantage le besoin de l'activité. Mais elles sont éloignées de l'oisiveté plus aisément que les hommes, parce que

les hommes qui vivent dans le bien-être ne peuvent guère se livrer qu'aux travaux de l'esprit; et ils ne font rien dans les intervalles nécessairement longs et multipliés où ce travail est suspendu.

L'occupation ordinaire des femmes peut n'être jamais suspendue, parce qu'elle n'est point fatigante pour leur esprit, qu'elle est continue, égale, facile, que cependant elle peut intéresser leur amour-propre, parce qu'elle est souvent un emploi du goût et de l'adresse. Cette occupation, d'ailleurs, a pour elles un grand avantage. Elles peuvent, en s'y livrant, jouir de toutes les douceurs de la conversation et des épanchemens de l'amitié; ou, si elles sont seules, s'abandonner sans efforts aux pensées qui peuvent les satisfaire.

Les relations des hommes sont beaucoup plus étendues que celles des femmes. Celles-ci sont presque uniquement consacrées par la nature à leurs époux et à leur famille. Les hommes appartiennent à leur famille et à la société humaine. Le bien-être même qu'ils doivent procurer à leurs enfans exige que leur esprit ait plus de liberté. La nature ne pouvait leur donner cet avantage qu'en refusant celui qu'elle a donné aux femmes, celui d'aimer avec plus de constance et de tendresse.

Que d'inquiétudes, d'embarras, ont été épargnés

aux femmes, et sont entrés dans le partage des hommes! Les soucis des affaires, les procès, les guerres, les révolutions atteignent les hommes bien plus directement que les femmes.

La nature expose les femmes à souffrir beaucoup, lorsqu'elle les invite à devenir mères. Mais, que de dédommagemens elle leur accorde! La plus grande faculté de recevoir le bonheur est dans la plus grande faculté d'éprouver les affections les plus tendres. Un enfant qui a vécu neuf mois dans le sein de sa mère, qui a été nourri de son lait, qui l'a exposée à perdre la vie, est bien plus la propriété de sa mère que de son père. Quoi de plus doux et de plus juste qu'une tendre affection pour une plus chère propriété!...

Nous avons parlé de la beauté, nous avons dit qu'elle était ordinairement un obstacle au bonheur, parce qu'elle était un obstacle à la sagesse. Cela est plus vrai des femmes que des hommes, parce que les femmes sont très-sensibles aux hommages des hommes, et que les hommages de la plupart des hommes s'adressent à la beauté. Nous avons dit aussi que la beauté était rarement unie aux avantages intérieurs. Cela est encore plus vrai des femmes que des hommes, parce que leur sensibilité naturellement plus vive les expose plus vivement et plus fréquemment à cette action

intérieure qui traverse le mouvement bien ménagé d'un développement paisible. Ainsi, une femme d'une beauté parfaite, et en même-temps pleine d'esprit, d'une sensibilité exquise, et d'une bonté parfaite, est plus aisément l'ouvrage de notre imagination, qu'il ne peut être celui de la nature.

Malgré l'autorité de quelques auteurs anciens, il est difficile de croire que le célèbre sculpteur Athénien eût rassemblé les divers traits de beauté épars sur toutes les belles femmes de la Grèce, pour en composer cette Vénus dont on parle encore. La beauté, dans tout ce qui est composé, résulte de l'harmonie entre toutes les parties qui le composent; et cette harmonie de la beauté humaine comprend non-seulement tous les traits de la forme extérieure, mais l'ame, les facultés, les inclinations, les habitudes, tout cela désigné par ce jeu et cette disposition d'organes, que l'on appelle physionomie. Ainsi un trait de beauté appartenant à un individu, est fait pour lui, et non pour un autre; et la beauté exactement parfaite n'existant nulle part, parce qu'elle comprend toutes les formes parfaites, réunies à toutes les perfections intérieures, lorsque Praxitèle voulut former Vénus, son imagination, éclairée et animée par toutes les impressions qu'il avait reçues, créa un modèle, et lui donna cet ensemble dont il

avait l'idée, mais qu'il ne pouvait avoir aperçu. Plus récemment, un écrivain célèbre a encore mieux rendu la pensée de Praxitèle, parce qu'il a présenté son modèle à notre imagination seule, qui, comme nous l'avons dit, compose la beauté et la perfection beaucoup mieux que nos sens ne peuvent nous la faire connaître. Richardson, d'ailleurs, a songé principalement à peindre, non l'assemblage des plus belles formes et des grâces les plus séduisantes, mais la réunion bien plus touchante de toutes les vertus. Aussi on regarde principalement la physionomie, quand on pense à Clarisse. L'idée voluptueuse de la beauté extérieure suit l'idée attendrissante de la perfection intérieure. Il n'est pas un homme sensible qui balançât un instant, s'il avait le choix de porter ses pas vers une Vénus brillante de santé et de grâces, ou vers l'infortunée Clarisse succombant à la douleur, consumée par le sentiment de mille persécutions injustes, et écrivant ses adieux au monde sur un cercueil qu'elle va bientôt remplir. Voilà l'image réelle de la beauté, puisque ce nom ne doit être accordé qu'à l'objet qui fait le plus d'impression sur notre ame; et si l'on disait que la santé, la vivacité, la force, qui sont des avantages naturels, manquent à Clarisse mourante, je répondrais que ces avantages ont été remplacés par des perfections bien plus grandes, données

par le malheur et la sagesse; que l'abattement, les approches de la mort, le calme, la sérénité des traits au milieu de ses approches, montrent les vertus et l'infortune de Clarisse, et qu'à cette vue touchante, l'imagination ne songe plus à demander les attraits qu'elle a perdus.

L'ouvrage de Richardson aurait plus de vérité, plus de perfection, il présenterait plus d'encouragemens aux femmes sensibles, intéressantes, si Clarisse, ornée de tous les dons de l'ame, de tous les talens, de tous les avantages de l'esprit, n'était pas encore, au printemps de sa vie, revêtue de tous les dons extérieurs; elle serait plus conforme à la nature; et une femme, pour être intéressante, n'a pas besoin d'avoir reçu tous les dons de l'esprit, d'être belle et jolie; il vaut peut-être mieux qu'elle ne possède que modérément ces avantages. Il est plus essentiel qu'elle ait le regard bien doux, le son de voix mélodieux et tendre. Il est bon que la position de sa tête, que son maintien et sa démarche, aient à-la-fois de la grâce, de l'abandon, et même un peu de mollesse. Sa bouche doit sourire et ses yeux s'entendre avec sa bouche pour représenter la sensibilité, et quelquefois la tristesse. Elle doit parler peu, sans trop de vivacité, sans force, sans images saillantes et animées, mais avec sentiment et facilité. Lorsqu'elle se tait,

on doit supposer, non qu'elle médite, mais qu'un doux souvenir l'intéresse, ou qu'une peine l'afflige ; elle doit attendrir avant d'émouvoir ; et quand elle a ému, elle doit encore attendrir.

Telle est celle qui a reçu de la nature un doux mélange de dons heureux, et qui a conservé ces dons, qui les a augmentés, en conservant son innocence.

Il est des femmes supérieures aux femmes intéressantes, comme il est des hommes que leur génie élève au-dessus des hommes. Il en est une, mon ami, que depuis votre enfance vous admirez, vous aimez, comme la plus touchante image de la divinité sur la terre. Elle a, à-la-fois, les meilleures qualités des hommes et les meilleures qualités des femmes ; toute la force, la dignité, la constance, les vertus d'un sage, et la douceur, la sensibilité, l'indulgence, la délicatesse d'une ame tendre et affectueuse ; sachant être généreuse et simple, capable de conceptions étendues, et réduisant son ambition à être aimée de ce qui l'entoure ; ne voulant point de la gloire, mais de la paix et de l'affection. C'est d'une manière noble, grande et constante, que l'on s'attache à elle. On voit en elle une ame élevée, autant que sensible, qui est constamment frappée des beautés de la vertu, et une telle ame est bien rare. On peut avoir plus de légèreté, plus d'agrément, plus de

connaissances; mais on ne peut avoir plus de justesse dans l'esprit, plus de justice dans les sentimens, plus de sagesse dans la pensée, plus d'ordre dans le raisonnement, plus de raison dans la conduite. On ne peut assigner avec plus d'équité à chaque objet, à chaque personne, à chaque chose, le prix et le rang qu'elles doivent avoir. On ne peut avoir à un plus haut degré la sagacité du jugement et de la sagesse; je veux dire qu'on ne peut, mieux qu'elle, savoir distinguer dans chaque objet, dans chaque événement, dans chaque action, ce qui est essentiel, de ce qui est accessoire, ce qui doit rester, de ce qui doit passer, ce qui doit être estimé, de ce qui ne mérite que mépris ou indifférence. Elle compare toutes les idées à une grande idée, tout ce qui se fait à un grand modèle; elle porte dans son ame ce modèle et cette idée. C'est ainsi, parce qu'elle a le don de voir et de sentir tout ce qu'il y a de plus grand, qu'elle peut distinguer et connaître tout ce qu'il y a de médiocre et de petit. Elle voit aussi, pour la même raison, qu'il n'y a rien de plus grand que la vertu constante et modeste; c'est vers la constance et la modestie de la vertu qu'elle dirige son langage, ses conseils et sa conduite. Elle ne sait ni parler, ni agir au hasard; il y a toujours un but à ce qu'elle dit, à ce qu'elle fait, à ce qu'elle médite. Ses lettres sont admirables, en ce que

toutes les parties qui les composent, sont non-seulement liées entr'elles, mais encore appartiennent toujours à un ordre supérieur de sentimens et de pensées, qui restent, quand la lecture est finie, et laissent dans l'ame des sentimens ou des pensées d'un ordre supérieur.

# LIVRE NEUVIEME.

## *Des Compensations attachées à l'enfance.*

Jusqu'a présent, mon ami, nous avons comparé l'homme à ses semblables. Il faut maintenant le comparer à lui-même; car la succession des années apporte de telles modifications à son être, que, lorsqu'il a passé sur la terre le temps que la nature accorde d'ordinaire à la vie humaine, ses souvenirs lui rappellent en lui-même plusieurs hommes différens d'organisation, d'inclinations, de pensées, qui se sont succédés insensiblement.

Si la nature est uniforme dans sa marche, ces diverses modifications de l'individu doivent être égales en plaisirs et en souffrances, en avantages et en privations. Je crois que nous allons trouver encore cette unité de vues pour résultat de nos recherches.

L'enfance ! quel mot ravissant à prononcer ! D'où vient qu'il porte toujours à notre cœur une idée intéressante ? D'où vient que cet âge fait si souvent le sujet de notre envie ? Et que devons-

nous conclure des regrets qui nous y ramènent, si ce n'est qu'il fut l'âge de nos plaisirs?

Mon ami, plusieurs raisons peuvent être apportées de cette prévention en faveur des premiers momens de notre existence. Lorsque nous parlons de cet âge, la pensée qui nous y ramène en provoque à l'instant une seconde que nous avons reconnu être toujours accompagnée de regrets. Nous mesurons, avec rapidité, le temps écoulé depuis notre enfance; et avec la même rapidité, notre imagination se porte en avant vers cette heure fatale qui doit être la dernière, et que nous n'aimons point à envisager. Oh! que nous en étions loin pendant notre enfance, disons-nous intérieurement! que nous étions heureux d'en être si considérablement séparés!

Nous envions même, dans tous ceux qui ne sont plus enfans, mais qui sont moins âgés que nous, cette plus longue distance du moment, où toutes les distances se terminent, se confondent, et où il ne reste plus rien à comparer.

Cette observation nous explique la répugnance que chacun de nous éprouve à avouer son âge; c'est que l'on aime très-peu à y penser. Les femmes, avant de considérer cette époque, qui les appelle toutes, ainsi que les hommes, en considèrent une qui la précède, et qu'elles envisagent, quelques-unes, avec plus de regrets. Avant

de finir de vivre, elles finiront d'être belles ; elles le savent ; elles n'aiment point à dire de combien elles sont rapprochées de ce terme fatal.

Revenons à l'enfance. Il y a encore une raison pour que nous donnions à cet âge la préférence sur ceux qui le suivent ; c'est l'heureuse disposition que nous avons reçue d'oublier plus aisément nos peines que nos plaisirs.

Notre imagination, cette faculté active qui se combine essentiellement de la mémoire et de la prévoyance, se plaît à n'apercevoir dans le passé que des causes de regrets, dans l'avenir que des sujets d'espérance, et cela pour balancer notre manière commune d'envisager le présent ; car nous sentons plus vivement les maux actuels, les contrariétés actuelles, que nous ne jouissons actuellement de nos plaisirs et de nos biens. Ceux-ci coulent en quelque sorte sans bruit, sans que nous nous apercevions de leur passage. Nous les considérons même comme si naturels, si essentiels à notre être, que nous avons besoin d'une réflexion attentive pour les reconnaître et les détailler. C'est ainsi que toutes les commodités de la vie, la santé, le loisir, la pureté de l'air, le calme d'un beau séjour, la liberté de nos sentimens et de nos pensées, mille avantages inaperçus se combinent ou se succèdent, sans que nous tenions aucun compte de cette profusion. Mais, qu'un seul bien

nous manque, qu'une seule douleur nous atteigne, qu'une seule perte nous éprouve, elle seule attire notre attention, provoque nos murmures : elle rend notre sort insupportable ; nous oublions, dans nos plaintes contre elle, tous les biens qui nous restent; nous mesurons, seulement alors, le prix du bien qui lui était opposé, de ce bien dont nous jouissions cependant sans reconnaissance.

Bientôt l'évènement malheureux, l'accident, la privation, qui avaient rendu à chacun de nos biens perdus sa mesure d'estime, disparaissent, à leur tour, devant de nouveaux accidens, de nouvelles privations. Mais l'estime reste ; et c'est ainsi qu'au bout d'une certaine période d'évènemens et de vicissitudes, lorsque nous avons perdu successivement ce qui était essentiel, notre jugement s'est formé à l'aide de l'expérience. Nous savons le prix de chaque chose, parce que nous savons ce que chaque chose nous a coûté. C'est à cela, en grande partie, que nous servent nos douleurs, nos contrariétés et nos peines : cette utilité produite, elles s'effacent aisément de nos souvenirs.

Voilà, mon ami, ce qui fait que non-seulement notre enfance, mais toutes nos situations passées, ne se présentent, à notre mémoire, qu'accompagnées de ce qui en faisait le charme, et

ordinairement débarrassées de ce qui en faisait le tourment. A peine avons-nous changé de position, que ce qui excitait le plus nos murmures, dans l'ancienne, disparaît devant les désagrémens de la nouvelle, et que les biens de l'ancienne sont rappelés par le sentiment actuel de nos nouveaux désagrémens.

C'est à notre équité à rétablir le balancement des partages. Guidés par elle, examinons le sort de l'enfance. Ce sort, comme celui des autres âges, se compose de ce qui appartient à notre nature, et des combinaisons de la société. Séparons, d'abord, cette influence de la société, pour ne considérer que ce qui nous est essentiel.

La nature nous fait naître dans l'ignorance, afin que, dès notre entrée dans le monde, chaque instant de nos jours soit activement occupé. Il n'est point de moment dans notre vie, et principalement à son début, où nous n'apprenions quelque chose. Quoique, au bout d'un certain temps, nous ne tenions compte que des connaissances qui nous distinguent du commun des hommes, il n'en est pas moins vrai que cette masse commune du savoir général est très-considérable ; elle s'est composée de toutes les acquisitions du jugement naissant et de l'instinct. Celui-ci est d'une sagacité rapide dans le premier âge ; et la raison en est évidente : il a la commission

de nous apprendre tout ce qui intéresse notre développement et notre conservation. Chacun de nos sens est son émissaire vigilant et fidèle. L'instinct le place constamment en sentinelle, ou l'envoie à la découverte, et le jugement met ensuite à profit toutes ses relations.

C'est ainsi que nous apprenons très-promptement à connaître la nature, dans ses rapports avec l'entretien et l'accroissement des forces de notre corps. Notre force intellectuelle s'établit successivement sur ce premier fonds.

Mais, mon ami, comment cette première instruction pourrait-elle être si rapide, si nos organes n'étaient point d'une sensibilité très-vive à l'âge où nous la recevons? et quelle est la conséquence de cette vive sensibilité? Puisque toutes les impressions sont extrêmement actives, il en résulte que celles de la douleur doivent être aussi aiguës que celles du plaisir sont agréables; ou même, puisqu'il nous manque, à cet âge, de savoir nous arrêter sur le plaisir, de savoir méditer sur ses douceurs, l'augmenter par la comparaison, par la reconnaissance, puisque sa vivacité nous entraîne sans réflexion, et qu'il n'en reste aucun sentiment, lorsqu'il est passé, la douleur dont la pointe est plus pénétrante nous ménage de plus vives épreuves; et cela devait être: car c'est

du mal que nous avons reçu, que notre intelligence retire le plus d'instruction.

La compensation se rétablit cependant, parce que, dans l'enfance, les momens de douleur sont plus rares, et que l'état commun de la vie est un état de gaîté, de contentement et d'action. Si cela n'était point ainsi, et qu'il nous fallût mesurer l'avantage de vivre sur les signes extérieurs de plaisir ou de souffrance, convenons que les cris aigus d'un enfant, ses plaintes convulsives, ses larmes abondantes ne nous indiqueraient cette première période que comme celle de la douleur. Songez, mon ami, que je ne parle encore que des atteintes naturelles, et que je suppose l'enfant, dont je m'occupe, favorisé par la fortune, par la tendresse de ses parens. Puisqu'il s'agit d'établir que l'enfance n'est point exclusivement l'âge du plaisir, je lui accorde tous les avantages qui ne découlent point immédiatement de la nature. Eh bien, mon ami, cet enfant crie, pleure encore, et cela bien souvent, bien vivement. Les soins des personnes qui l'entourent préviennent, il est vrai, bien des occasions de souffrir, mais, par cela même, le rendent plus sensible au mal qui arrive nécessairement. Le froid le saisit de la manière la plus violente; car il faut bien qu'il apprenne ce que c'est que le froid, et toutes les précautions ne peuvent pas toujours être prises.

L'enfant, excité par cet attrait de la nouveauté, par cette curiosité du goût, que l'on appelle gourmandise, recherche des alimens de mauvaise qualité; et bientôt des maladies, des souffrances aiguës sont, pour une autre fois, des avis salutaires. Moins agile, moins adroit que l'enfant non soigné, il est cependant entraîné, par le besoin de mouvement, à des épreuves qui seraient indifférentes pour l'enfant vulgaire, et qui pour lui sont suivies d'accidens, de meurtrissures, de chutes, et toujours de larmes et de cris. Il faut bien qu'il apprenne à se tenir, et c'est pour cela qu'il tombe. S'il ne courait point dans son enfance, il tomberait davantage un jour, et, en attendant, il n'aurait point de santé; ce qui serait une plus grande cause de souffrance.

Développons une autre conséquence de cette sensibilité excessive, combinée avec l'ignorance au début de la vie. Un enfant sensible tremble de la chute d'une feuille, redoute l'ombre, le silence, le bruit, le plus faible animal, l'insecte le plus timide; pour cet enfant, dont la sensibilité est augmentée par les douceurs du bien-être, tout est si nouveau, les effets les plus simples sont des phénomènes si étonnans; d'un autre côté, la puissance qui l'entoure est tellement exagérée par le sentiment intime de sa propre faiblesse, que l'effroi, la terreur viennent troubler fort

souvent les plaisirs auxquels il s'abandonne. Bien des femmes conservent, à cet égard, le caractère des enfans.

Tout ce que nous avons dit, jusqu'à présent, se rapporte généralement à l'enfance, et doit être ensuite modifié au gré du caractère particulier à chaque enfant. Celui qui aura reçu un caractère impétueux, irascible, aura plus de force et, à bien des égards, plus de qualités heureuses; mais il ne pourra supporter la moindre résistance; il trépignera sans cesse contre des refus qu'il éprouvera sans cesse; car, dans son ignorance ou son caprice, il exigera vivement ce qui ne pourra lui être accordé. Mettez-le aux prises avec un enfant impétueux comme lui, et la colère, la fureur ne tarderont point à l'agiter; cependant il a besoin des enfans, et pour ses jeux, et pour ses petites relations de commerce; car aussitôt que nous avons senti notre être, l'intérêt personnel a commencé.

Nous avons supposé jusqu'ici l'enfant au sein de l'aisance, et traité avec douceur par tout ce qui l'environne. Considérons maintenant le sort d'un enfant né de parens pauvres, ou bien gémissant sous l'oppression qui résulte du caractère de ses instituteurs. Pour celui qui est né pauvre, cet âge si intéressant, si tendre, est-il toujours

l'âge du bonheur? Quelquefois, et trop fréquemment, l'humeur de ses parens n'est aigrie que par l'atteinte, sans cesse renouvelée, du besoin et de la misère; et alors, malgré son innocence, c'est sur l'enfant que l'humeur retombe, parce que son existence, qu'il ne pouvait refuser, est cependant la cause de la détresse commune, ou du moins de son augmentation. Il n'est que trop vrai, mon ami, qu'il est certaines situations de l'esprit, produites par la peine accumulée, où la gronderie, l'injustice même est un soulagement. Quelque déraisonnable et barbare qu'il soit de décharger sur de faibles innocens le poids de ses embarras et de ses souffrances, il n'en est pas moins vrai qu'il faut de la force d'ame, de la vertu, et l'habitude d'une raison douce et éclairée, pour ne murmurer, dans le chagrin, que contre ses véritables causes, pour ne point s'en prendre à tout, et principalement à ce qui, par sa timidité, par sa faiblesse, n'ose que souffrir, et ne peut rien opposer. Si l'on demandait à la plupart des enfans battus, maltraités, ce qu'ils ont fait pour mériter le châtiment qu'on leur inflige, ils pourraient répondre avec vérité : je n'ai rien fait; mais la fortune a battu mon père. Il n'est point d'enfans qui soient en état de faire cette réponse, parce qu'ils ne connaissent point encore les effets de ce genre de chagrin

qui dévore leurs parens, et dont ils sont eux-mêmes victimes; mais ils ne sentent pas moins l'injustice du traitement qu'on leur fait subir. C'est dans ces occasions cruelles que les larmes de ces petits êtres coulent avec abondance, et coulent encore, lorsque la douleur physique n'existe plus. C'est là pour eux la cause d'une mélancolie, d'une disposition à pleurer, que tout alimente, et qui devient à son tour le sujet de nouvelles duretés, de nouveaux reproches.

Que de soins nécessaires sont refusés aux enfans nés dans une condition pauvre! que leur santé est exposée par le défaut de soins, de propreté, d'alimens salutaires! Dans les classes supérieures, les excès opposés, la surabondance de nourriture, ou les qualités trop échauffantes de la nourriture, appellent aussi bien des maladies sur les enfans. Généralement, et cette compensation est remarquable, les enfans sont plus souvent malades que les grandes personnes, et la faiblesse de ces tendres plantes les désigne plus fréquemment à la faulx de la mort.

Pour vous montrer, mon ami, que l'enfance n'est point exclusivement l'âge du bonheur, il ne me reste plus qu'à vous peindre le sort des enfans dont l'éducation est dirigée d'une manière absurde et barbare. Pour cela, je n'ai qu'à vous

rappeler ce que vous avez vous-même souffert. C'est, dès vos plus tendres années, que, pour obtenir aux dépens de vos forces, de votre gaîté, quelques petits succès de vanité, inutiles même à votre intelligence, vous êtes forcément accablé d'un travail insipide et sédentaire, qui déjà vous fait connaître le poids de l'ennui et la longueur du jour. Votre timidité, loin de recevoir les encouragemens de l'intérêt et de la bienveillance, est sans cesse augmentée par les duretés d'instituteurs mercenaires, fatigués eux-mêmes de leur tâche pénible, monotone, et vous punissant de leurs propres dégoûts. Des châtimens barbares vous sont infligés avec colère; et les fautes que l'on prétend punir en vous ne sont en proportion ni avec ces châtimens, ni avec cette colère. Vous n'êtes qu'un enfant, conduit par la nature dans ses désirs et ses répugnances; cependant on vous traite comme un criminel. Vous éprouvez les terreurs qui précèdent les supplices, les souffrances qui les accompagnent, la honte qui les suit. Votre ame froissée, abattue, n'ose plus se révolter contre l'injustice, ou même elle ne l'a jamais osé. Ce tourment, du moins, lui fut épargné dès l'âge le plus tendre, et la succession non interrompue de mauvais traitemens ne vous a permis d'autres sentimens intérieurs et solitaires que la douleur et la crainte. Rappelez-vous,

mon ami, ces années presqu'entières d'effroi, dont mon propre cœur s'épouvante encore; car vos récits resteront à jamais dans mon ame, et j'ai reçu ma part de tous les maux que vous avez soufferts. Rappelez-vous ces frayeurs convulsives qui suspendaient en vous le repos du sommeil, si bien goûté par l'enfance, et qui glaçaient votre imagination à la vue certaine des maux qui vous attendaient. Vous comptiez les heures, les minutes qui vous séparaient encore de l'instant où vous alliez comparaître devant un tyran effroyable. L'instant arrivé, vous entendiez une cloche fatale; vous vous acheminiez, pâle, tremblant, avec lenteur, vers le lieu où un bourreau impitoyable, avide de saisissement, de cris et de larmes, rassemblait les malheureuses victimes de sa férocité. Cet homme cruel, surchargé de vices, violait la pudeur, excitait le désespoir, provoquait la rage.... Quel bonheur pour vous quand il était malade! que vous deviez être malheureux de trouver à cela du bonheur!....

Mon ami, vous me l'avez souvent dit, vous n'avez commencé qu'à un certain âge à vous plaindre de ce que le temps s'écoulait avec vitesse. Vous aviez contracté pendant votre enfance l'habitude de considérer l'intervalle d'une heure, comme un espace de temps éternel. Vous n'étiez donc point heureux pendant votre enfance. La

nature a voulu que le temps, si long pendant la peine, s'écoulât rapidement pendant le plaisir, afin qu'au terme de nos jouissances un regret vînt du moins les affaiblir.

Amédée était vivement ému. Quel est le cœur qui pourrait ne pas l'être, quand il entend ses propres peines racontées par celui qui les console! Si c'est un plaisir pour notre faiblesse de parler de nous-mêmes, quelle douceur n'éprouvons-nous pas, lorsque c'est un autre qui s'oublie pour nous parler de nous!.... Et lorsque cette voix généreuse est celle de notre meilleur ami, que de satisfactions ensemble sont produites par le plus doux amour-propre uni à l'amitié la plus tendre!

### *Des avantages de l'enfance.*

Hâtons-nous, mon ami, reprit Lorenzo, de détailler le bonheur de l'enfance; car, après ce que nous venons de dire, il semble que nous ayons à le découvrir et à le prouver.

Le premier bien des enfans, le plus précieux, est l'innocence. Ils ignorent la haîne, la perfidie, le ressentiment, quoiqu'ils connaissent la colère et l'impatience. Ils ne sont point capables d'une combinaison méchante, parce qu'ils sont pressés de jouir de petits objets, et que toute combi-

naison suppose la faculté d'attendre. Heureux âge que celui où l'on est sans défiance, et où l'on n'en souffre pas encore, parce qu'on ne possède rien qui puisse exciter la cupidité des trompeurs!

L'instruction est semée sur chacun des pas de l'enfance, et l'instruction est la source la plus abondante en plaisirs. La nature l'a si bien jugé ainsi, qu'elle a voulu, non-seulement que l'individu eût toujours quelque chose à apprendre jusqu'au dernier jour de sa vie, mais encore que chaque génération, profitant du savoir des générations précédentes, ajoutât de nouvelles acquisitions en faveur de celle qui la suit; en sorte que le livre de la science générale, toujours ouvert, mais lentement feuilleté par l'intelligence humaine, pût tenir toujours en réserve plus de pages que l'intelligence humaine ne pourrait en parcourir.

Cette bonne nature, si attentive à nos besoins, ne nous délivre le plaisir qu'à mesure qu'il nous devient nécessaire. Les progrès des arts et des sciences sont rapides, lorsque les hommes devenus nombreux et exigeans, parce qu'ils sont moins sensibles, ne peuvent plus se contenter des choses simples. C'est ce qui fait que la dernière période d'un peuple est brillante et bientôt parcourue; mais l'enfance de l'homme ressemble à l'enfance des peuples. L'une, ainsi que l'autre, apprend bien

vîte ce qui lui est nécessaire, et s'en tient là pendant long-temps.

La faculté de pouvoir prendre du plaisir est mesurée à tous les âges de l'homme, par un indice certain, par la curiosité. Cette compagne fidelle de la sensibilité et de l'ignorance ne suffit point pour nous rendre heureux, puisqu'elle n'est point toujours satisfaite. Mais notre vie deviendrait insupportable, si elle venait à s'éteindre, car c'est elle qui alimente le désir; et quel peut être l'âge de la curiosité, si ce n'est l'enfance? — Plus heureux, et encore plus mobile que le papillon volage, l'enfant trouve par-tout à exprimer le suc d'une fleur. L'activité des sensations lui fournit sans cesse une épreuve utile, et l'immense fécondité de la nature inconnue présente un aliment continuel à l'activité de ses sensations.

Nous avons dit précédemment que ces épreuves étaient souvent douloureuses; mais, comme nous l'avons remarqué, cette douleur est de peu de durée; la chaleur du sang et de la vie suffit ordinairement pour que l'atteinte en soit bientôt dissipée; au-lieu que ce doux et simple plaisir, dont la nature est peinte par le mot riant et enchanteur de badinage, dure plus long-temps pour l'enfant livré à lui-même, et établit sur une feuille de rose, sur une goutte d'eau, sur un grain de sable, son abondante contribution. Heureuse,

cette saison du badinage; c'est seulement alors que le plaisir est pur, simple et facile.

Vous avez sûrement observé, mon ami, que si, dans une compagnie de grandes personnes, dont la conversation tarissait, dont les plaisirs devenaient insipides, un enfant venait à s'introduire, aussitôt tous les regards lui étaient adressés ainsi que tous les cœurs; chacune de ses paroles était recueillie, répétée, et excitait le sourire de l'intérêt. Ce don de plaire, d'intéresser tout le monde, n'appartient qu'à l'enfance, et forme un de ses attributs les plus enchanteurs. Quoique l'enfant ne puisse se rendre raison de cette affection qu'il inspire, et qu'il en jouisse sans y songer, il ne faut pas moins la classer avantageusement parmi les biens qu'il possède, puisque nous comparons cet âge à ceux qui les suivent, et que ces derniers sont loin d'obtenir une générale affection.

Si nous cherchons à l'expliquer dans les enfans, nous en trouverons plusieurs causes, et d'abord, l'absence de l'orgueil et des prétentions. Le distributeur général des balancemens et de l'équilibre a établi que les suffrages et la bienveillance des autres seraient en raison inverse des hommages que nous recevrions de nous-mêmes; il a voulu, avec justice, que celui qui porterait toujours en soi un approbateur complaisant, ne le trouvât

point ailleurs, lors même qu'il le mériterait par ses qualités ou ses avantages; il nous a donné, au contraire, une inclination empressée vers celui qui s'oublie lui-même et n'exige rien. L'enfant est dans ce cas; et cette qualité heureuse est si bien l'une de celles qui nous rendent cet âge recommandable, que nous étendons le même genre d'affection et de bienveillance à tous ceux qui ont la simplicité et la candeur des enfans. Il n'est point de fonds qui rapporte plus d'amis, que le fonds de la franchise et de la bonhomie. On sourit aux bonnes gens, comme on sourit à l'enfance; on se sent même disposé à les caresser, malgré la gravité que peut imposer la considération de leur âge; et enfin, on définit la nature d'attachement que l'on porte à un homme de ce caractère, en disant de lui, c'est un bon enfant.

Il est encore une cause de l'intérêt général excité par cet âge dont nous nous occupons; c'est sa grâce et sa faiblesse. Sa grâce plaît à nos sens. Une tendre fleur produit sur notre ame une impression douce; elle obtient de nous une sorte de sourire, tandis que le chêne majestueux, qui la couvre et la protège, donne à nos pensées de la gravité et de l'élévation. Un enfant a tous les avantages d'une fleur, son éclat, sa fraîcheur, la finesse, le poli des traits, l'agrément des formes; il a de plus, à nos yeux, ce charme inaperçu qui

tient à l'amour secret de nous-mêmes, ce charme de la sympathie et de la ressemblance. Un enfant, c'est nous, sans nos travers, nos jalousies, nos rides et nos défauts. Tous nos sens sont affectés par cet aimable objet, d'une manière agréable ; le son de sa voix est doux, mélodieux, facile ; ses mouvemens ont de la gentillesse ; ses pleurs même ont une grâce touchante ; et si la physionomie de l'enfant joyeux anime, réjouit et console, celle de l'enfant qui souffre émeut et attendrit.

Enfin, mon ami, c'est encore à sa faiblesse que l'enfance doit notre affection, nos caresses et nos égards. Toujours balancement et équilibre. La force étrangère vient à l'appui de tout être qui n'en a pas. Notre âge protège celui des enfans. Cette condescendance même n'est pas une loi donnée seulement à l'homme. Nous voyons ces gardiens vigilans de nos demeures, ces animaux courageux, que la nature nous a donnés pour compagnons et pour amis, nous les voyons s'élancer avec audace vers l'inconnu vigoureux et armé qui vient troubler le repos du maître ; nous les voyons flatter en paix l'enfant timide et désarmé. Ils se laissent caresser par lui ; ils se laissent même battre ; ils déposent devant lui leur force et leur colère.

*Fondement du pouvoir et de l'éducation.*

Les évènemens de notre vie se gravent dans nos souvenirs, en raison des impressions que notre ame en a reçues; et la force de ces souvenirs se manifeste par le plaisir que nous prenons à parler des évènemens ou des objets qui les excitent.

Quels sont les souvenirs qui nous restent, qui se prolongent jusque dans notre vieillesse, qui font le charme et l'occupation de cet âge? Ce sont les souvenirs de l'enfance et de la première jeunesse. Presque tous les évènemens intermédiaires ont disparu. Ecoutez un homme incliné déjà vers le couchant de la vie : il raconte, avec un plaisir sensible, les jeux, les accidens de son premier âge; il n'a oublié aucune circonstance; son imagination éteinte pour les plaisirs même que sa situation actuelle lui présente, le transporte en entier vers ces régions lointaines que le passé habite; elle en parcourt tous les détails avec une complaisance qui le satisfait encore; il prend du plaisir à redevenir enfant; il était donc enfant avec plaisir.

C'est sur cette heureuse propriété de l'enfance qu'est fondé le pouvoir de l'éducation. C'est parce que l'imagination et le cœur des enfans, semblables à des vases encore vides, reçoivent tout

ce que l'on y jette, tout ce qui y tombe, qu'il faut choisir avec soin la semence qu'on leur confie, et se reprocher une erreur, encore plus, une injustice, un mauvais exemple, comme une source de productions funestes, qui croîtront et ne mourront plus. Et ici, mon ami, nous sommes ramenés à l'effet constant de cette variété constante, que l'Auteur suprême a mise dans l'organisation du monde. Ce que l'on appelle les leçons de l'instituteur forme la moindre partie de l'éducation, qui se compose de tout ce que l'enfant peut voir, entendre, éprouver, sentir, en un mot, de tout ce qu'il apprend; et comme, parmi les sensations extérieures, il en est pour lui d'agréables, il en est d'autres qui sont douloureuses, et que toutes concourent au développement de ses facultés; il est de même, parmi les causes d'impressions intérieures qui l'affectent sans cesse, un mélange plus ou moins proportionné de bien et de mal, dont le résultat, pour l'avenir, est un mélange d'idées saines à rappeler, d'impulsions à suivre, d'erreurs à détruire, et d'inclinations à étouffer.

Je pense donc que, lorsqu'on élève un enfant, il faut éloigner de lui, autant qu'il est possible, les occasions de voir et d'entendre ce qui peut égarer son esprit ou altérer son innocence. Mais nous devons bien nous garder de perdre courage,

lorsque ce qui nous environne ne va point à notre gré. Le plan général de la nature s'assouplit quelquefois à nos vues, mais il ne se dérange jamais en entier pour complaire à nos désirs. Dès notre naissance, nous sommes entourés de rapports essentiels, dont l'utilité pour nous-mêmes, et la nécessité pour la société en général, ne sont point incertaines, quoique nous ne les apercevions pas toujours; en faveur du bien qu'elles produisent, et par respect pour leur liaison avec l'ordre universel, nous devons bien prendre notre parti sur les petits froissemens qu'elles font éprouver à nos vœux, à nos projets et à nos espérances.

Ainsi, les enfans, par leur faiblesse même et par leurs besoins, appartiendront toujours à tout ce qui les environne, c'est-à-dire, à des parens ou trop faibles ou trop sévères, à des instituteurs capricieux ou négligens, à de petits camarades désordonnés, à une société de grandes ou petites personnes d'un mauvais exemple, ou d'un sens borné et d'une ame étroite. L'homme sage, qui dirige le développement de leur esprit et de leurs forces, ne doit point s'armer de haîne contre ces contrariétés inévitables; il doit les compenser lui-même en faisant mieux que ce qui fait mal, en prenant occasion de ces inconvéniens, pour instruire la raison et former l'ame à la pratique de la modération, de la patience. Combien de leçons

utiles n'auraient pu être données, si un défaut naturel ou communiqué ne les avait rendues nécessaires ! — Combien de vérités n'auraient point été exposées, s'il n'avait point fallu combattre une erreur !

*Imprévoyance des enfans.*

Mon ami, il est un principe que je considère comme l'un des plus favorables au repos de la vie, et que, pour cette raison, je tâche de vous démontrer toutes les fois que l'occasion s'en présente; vous ne le retiendriez point peut-être, si je ne vous l'exposais qu'une fois. Voici ce principe : aucun bien ne nous est accordé, que, parmi ses conséquences prochaines ou éloignées, un mal proportionné n'en soit le balancement. Mais retenez bien aussi, afin de n'être point arrêté dans vos désirs honnêtes, que ce nom de mal, c'est notre faiblesse ou notre attachement naturel à nos intérêts présens qui le donne; car ce mal devient lui-même, plus tôt ou plus tard, un véritable avantage, pourvu que nous observions les lois de la sagesse.

Que deviendrait l'homme, si, parmi les facultés qui le distinguent, la nature ne lui avait point accordé la prévoyance ? Cette vue exercée sur l'avenir, par la réflexion et le jugement, est le

principe de son activité, parce qu'elle tend à réaliser des désirs ou à dissiper des craintes. Mais d'un autre côté, comme, en bien des choses, elle n'a à découvrir que des probabilités confuses, elle trouble le présent par des inquiétudes, que les évènemens ne confirmeront pas, ou elle l'embellit par des espérances, que le temps viendra détruire.

Les enfans n'ont rien à prévoir, parce qu'ils n'ont encore à faire que des provisions pour l'âge de la prévoyance. Ils sont privés des espérances qu'elle permet; mais aussi ils sont affranchis des tourmens qu'elle donne, et des mécomptes qu'elle amène; le présent est tout pour eux avec plénitude et réalité.

*Explication de la cruauté des enfans, et de leur indifférence pour les maux qui nous affectent.*

Les enfans sont cruels; et si l'on s'arrêtait seulement à l'idée que notre cœur aimerait à se former d'un âge si tendre, on ne pourrait le croire capable de cruauté. Nous aimons les enfans; l'affection est toujours suivie d'indulgence; nous consentons difficilement à reconnaître une qualité odieuse dans l'objet de nos préventions. Il n'en

est pas moins vrai que les enfans se plaisent à faire souffrir de petits animaux, qu'ils s'entretiennent souvent entr'eux d'exécutions sanglantes, qu'ils désirent en être témoins; cette vérité a besoin d'être expliquée de manière à ce qu'elle n'altère plus l'intérêt que nous portons aux enfans.

Mon ami, nous avons dit que l'ignorance était, au début de notre vie, l'un de nos principaux avantages; elle s'étend non-seulement à tout ce qui doit un jour être aperçu par notre intelligence, mais à ce qui doit être éprouvé par notre cœur; en un mot, notre cœur n'existe pas encore. Ce n'est pas que nous ne puissions déjà sentir des mouvemens d'affection; mais elle est légère, comme le plaisir procuré par ceux qui nous l'inspirent. Nous aimons vivement les personnes qui nous aident à jouir vivement.

Les souffrances auxquelles nous sommes exposés s'adressent presque toutes à nos sensations, c'est-à-dire, que ce sont des douleurs, et non des malheurs, qu'elles ont besoin de repos ou de remèdes, et non d'amitié ou de consolations. Toutes nos facultés se développent par l'exercice; lorsque nous sommes devenus réellement sensibles, nous ne faisons que sentir une seconde fois, à l'occasion des autres, ce que nous avons nous-mêmes éprouvé.

L'enfant ne sait point ce que c'est que la mort,

parce qu'il ne sait point encore ce que c'est que la vie. Il n'a point l'idée d'une séparation déchirante, d'une perte funeste, parce que tout ce qu'il vient quelquefois à perdre est aisément remplacé; il n'a point encore appris la langue des véritables peines; il ne peut encore la parler, ni l'entendre.

Il est si vrai que la plupart des enfans sont cruels par ignorance, que cet enfant même qui martyrisera un petit animal, qui courra au supplice d'un malfaiteur, qui entretiendra volontiers son imagination de sang et de tortures, donnera son déjeûner à un pauvre affamé, ou s'attendrira sur son sort, s'il le voit exposé aux injures des saisons; c'est qu'il a lui-même senti la faim et le froid, et qu'il rapporte les souffrances, dont il est témoin, aux souffrances personnelles dont il a conservé la mémoire; en un mot, il connaît alors ce qu'il voit, et il plaint ce qu'il connaît.

En second lieu, nous avons défini la curiosité, le besoin d'apprendre; nous avons dit que nous étions curieux de tout ce que nous ne savions pas. Les enfans veulent savoir ce que l'on fait quand on souffre violemment; ils veulent voir des convulsions, une agonie; et c'est par ce spectacle même qu'ils s'instruisent d'avance de toute la force des maux qu'un jour ils éprouveront. La cruauté des enfans cesse, quand cette instruction

est acquise; et leur cœur est développé, quand ils ont assez d'instruction.

### *Facilité de pleurer, accordée aux enfans par la nature.*

Cette rosée salutaire qui humecte si abondamment le matin de la vie, les larmes sont le soulagement rapide que la nature accorde aux enfans. La vivacité de leurs frayeurs, de leurs plaisirs, de toutes les impressions qu'il reçoivent, donne à leurs humeurs naissantes un mouvement impétueux, qui exige l'écoulement de leur surabondance.

Mon ami, vous rangerez avec moi cette faculté parmi les avantages de l'enfance, puisqu'en premier lieu elle indique la vivacité des sensations, ce qui est déjà un avantage; et que d'ailleurs elle produit un effet semblable à celui de tous les renouvellemens qui se font avec facilité, dans la nature : elle distribue la vie, la chaleur et le mouvement; l'enfant lui doit plus de fraîcheur, plus de santé, plus de sommeil; c'est ainsi que la verdure et les fleurs d'une prairie altérée acquièrent, par une pluie douce, une teinte plus vive, plus de force et de couleurs.

Ceux qui grondent les enfans, lorsqu'ils pleurent, ne connaissent point l'organisation active

de cet âge. Le besoin de pleurer n'est seulement point déterminé chez les enfans par une contrariété ou une souffrance. L'abondance de la vie et l'accélération du développement suffisent pour causer ce besoin. L'enfant l'éprouve quelquefois, sans cause apparente, et sans pouvoir expliquer lui-même l'inquiétude confuse qui le sollicite. C'est alors qu'une parole irritée, ou un traitement injuste, fait une vive impression sur son ame, et peut même altérer profondément les dispositions les plus intéressantes de son caractère.

Ah ! qu'il y a encore de différence, mon ami, entre ce débordement de tous les principes alimentaires, qui, dans notre premier âge, accélèrent l'action de la vie, et ces besoins du cœur qui, à un âge plus avancé, se manifestent de même ! La douleur, l'affection, en un mot, le sentiment profond devient alors la source de nos larmes ; et un tel sentiment est plus doux,.... plus cruel que les sensations. C'est alors que notre ame est émue par l'atteinte déchirante du malheur, ou par l'impulsion animée de la tendresse, ou par la générosité brûlante de l'héroïsme, ou par la douceur voluptueuse de la reconnaissance ; et alors nous répandons, en quelque sorte, la surabondance de notre cœur. Plus d'une fois nous souffrons vivement, avant de pouvoir en venir à cet épan-

chement salutaire; il semble que, dans notre ame agitée, des nuages imprégnés des feux de l'orage s'attirent, se combattent, cherchent à se confondre..... Enfin, le mouvement devient trop violent, trop rapide..... tout se mêle..... tout tombe..... et tout s'appaise.

# LIVRE DIXIEME.

*Compensations attachées à l'âge de l'adolescence, et à celui de la jeunesse.*

Mon ami, je vais maintenant décrire, conformément à mon idée principale, les peines et les avantages de la jeunesse; et c'est vous-même qui me fournirez en grande partie les observations que je vais vous présenter. Vous êtes principalement le jeune homme dont je vais parler. Il n'en est aucun que j'aie étudié avec autant d'intérêt; je vais retracer à votre souvenir les tourmens dont vous m'avez fait la peinture. Peut-être, en m'écoutant, vous regretterez de n'avoir pas su plus tôt combien étaient justes et nécessaires tant de déchiremens, de contrariétés et de souffrances. Vous les auriez supportés, à l'aide de l'équité qui voit tout ce qui doit être, de la patience qui attend la fin des maux, et des plaisirs contemporains qui les compensent.

Rappelez-vous, mon ami, ce passage du

printemps à l'été de votre vie, cette époque de votre existence, où vous commençâtes à être agité de mille mouvemens, doux ou terribles; à être embrâsé de mille feux, que vous ne pouviez, ni ne saviez éteindre; à vous associer à tous les êtres sensibles qui existaient dans l'univers; à peupler l'univers d'êtres plus sensibles encore que ceux qui existaient. Effrayé de votre émotion continuelle, et la prenant pour une peine, vous pleuriez abondamment, sans autre cause que votre tristesse, et sans autre cause de tristesse que le désordre d'une foule de sentimens. Vous cherchiez le silence et la solitude; vous vous y sentiez entraîné par le besoin de réfléchir, et mille fois plus encore par le besoin de désirer, de vous égarer dans l'immensité de vos désirs. Disposé à tout recevoir, à être pénétré de tout, le plus léger bruit retentissait jusqu'au fond de votre ame; la vue d'une fleur, d'une eau limpide, la douce chaleur du soleil, le parfum de l'atmosphère, la fraîcheur du matin, une feuille tremblante sous l'haleine du zéphir, en un mot, le plus léger accident de la nature, remuait à l'instant, et à-la-fois, toutes les fibres de vos sens, toutes les facultés de votre cœur.

Telle est, mon ami, l'aurore de l'adolescence, de cet âge, où tout ce que l'on éprouve est inattendu; où on ne sait encore ni jouir, ni se

plaindre ; où, dans l'ignorance de ce qui sera un jour, on étend ses espérances ou sa tristesse sur l'immensité de l'avenir.

Cet âge serait celui du bonheur, si, lorsque nous y sommes parvenus, nous avions un guide complaisant et sensible, qui, de retour lui-même, et récemment, de cet important voyage, voulût bien conduire nos pas dans les sentiers attrayans, qui nous entraînent tantôt vers les jouissances funestes, tantôt vers les plaisirs salutaires. Mais, par un effet de cette combinaison variée dont je vous ai entretenu, ces secours sont ordinairement refusés à celui dont la vivacité fougueuse paraît les réclamer comme nécessaires ; et ils environnent l'ame faible, dont les mouvemens ne sauraient être rapides, et qui est paisible, de bonne heure, par impuissance d'agitation. Si vous avez retenu mes principes, mon ami, cette discordance apparente ne doit être, à vos yeux, autre chose qu'une sage dépendance de ce système général d'équilibre, qui excite, par des encouragemens étrangers à l'individu, l'activité médiocre, et abandonne à ses propres moyens l'abondante activité.

Ce n'est donc qu'avec son propre cœur que le jeune homme ardent peut correspondre. Ce n'est pas qu'il ne cherche à déposer quelque part son intime confiance ; mais on le repousse, on ne l'entend pas.... ou on le trahit.

Les deux premiers traits de l'adolescence so la timidité et l'enthousiasme. Ils tiennent a mêmes causes; ils sont la source de bien d souffrances et de bien des erreurs.

Comment le jeune homme ne serait-il poi timide? Mille sensations impétueuses l'assaille en même-temps : et que peut-il exprimer, a milieu de tant de sensations en désordre? La fa culté de s'énoncer avec assurance suppose qu l'on maîtrise ses pensées, et non que l'on es maîtrisé par elles.

C'est encore parce que tout fait impression sur le jeune homme, qu'il croit être observé de tout le monde; et c'est ce qui lui donne cette gaucherie en société, source de vrais supplices. Les manières confiantes du jeune homme, entouré, dès son enfance, de personnes considérées, prouvent ce que je viens de dire. Accoutumé à les voir, à être écouté d'elles, il sait jusqu'à quel point elles l'observent, elles le censurent, et leur présence subite ne fait plus d'impression sur lui.

Comment le jeune homme ne serait-il point enthousiaste? Il conçoit tout ce qui est élevé; il sent, il éprouve tout ce qui est passionné et sublime; une chaleur extrême le porte vers tout ce qui est ardemment généreux; il ne sait point que cette chaleur s'affaiblira en lui-même par les progrès de l'âge; et il la suppose encore réunie

à tous les avantages que donne l'âge plus avancé. Que de jeunes gens embellissent, dans leurs récits, l'homme médiocre, l'homme qui leur est inférieur ! Avec quelle bonne foi, quelle ardeur, ils leur donnent des éloges qui prouvent seulement combien d'éloges ils méritent eux-mêmes par les fictions généreuses de leur propre cœur !...

Cet enthousiasme ne s'adresse point seulement aux personnes ; il embellit encore les lieux, les plaisirs et les choses. Le jeune homme ne cesse jamais de créer, dans tous les genres, ce qu'il désire. Il ajoute aux beautés qu'il a vues ; il suppose celles qu'il ne voit point. Un modèle idéal du parfait, de l'enchanteur, est constamment dans son ame ; il a besoin de le peindre ; il en saisit avidement les traits épars, par-tout où ils se rencontrent ; mais, ignorant encore que la nature ne rassemble nulle part la perfection qu'il imagine ; ignorant, bien plus, que le mieux qu'il imagine, serait loin d'être un bien, il se hâte d'accumuler les dons de son modèle, aussitôt qu'il trouve un objet revêtu d'un seul de ces dons.

Tel est, mon ami, le principe de cette inquiétude vague, de cette inconstance que l'on reproche tant à la jeunesse. Les épreuves du jeune homme dissipent les illusions qu'avait fait naître la confiance. Des hauteurs de son attente, il descend à la réalité de l'imperfection et de la

faiblesse ; ce qui l'avait passionné n'est plus qu'une chose naturelle et vulgaire ; il l'abandonne, précipite son ame vers de nouvelles espérances, se trompe encore, multiplie ses recherches, s'attriste de ses méprises, et court à d'autres erreurs.

Je n'en suis point encore aux tourmens de l'amour, mon ami. Ce que je viens de dire s'applique aux plaisirs dont le jeune homme est avide, aux liaisons qu'il forme, aux lieux qu'il parcourt, aux situations qu'il ambitionne, aux occupations qu'il s'impose, à tous les mouvemens auxquels se livre cette ame pétulante, qui est sans cesse mécontente, parce qu'elle est sans cesse prévenue, et qui s'étonne, se dépite de se tromper ainsi sur tout.

L'amour !..... oserai-je le décrire ?..... hélas ! qu'est-il encore à cet âge, qu'une lave brûlante qui roule ses flots sur un sol enflammé !....

Une Femme !.... quel mot alors !.... quel être !.... quelle image !.... quelle union magique de toutes les séductions, de tous les désirs, de toutes les espérances !...: Une femme !.... c'est le seul être de la nature..... il n'y en a point d'autre !..... Il est par-tout ; la distance ne peut en séparer ; l'ombre de la nuit ne peut le faire disparaître ; le silence n'affaiblit point sa voix ; la dissipation le poursuit ; la solitude le ramène !.... L'image

d'une femme !.... c'est un brâsier dévorant ! vous ne le touchez que du regard, que de la pensée;.... et il vous consume !....

Un tel état n'est point encore l'amour; il le précède. Aussi, distinguons l'adolescence de la jeunesse.

Dans l'adolescence, l'imagination est presque seule occupée; elle poursuit un fantôme qu'elle embellit de tous les charmes, qu'elle désire sans limites, qu'elle combat sans résistance; dans la jeunesse, le cœur adore, se dévoue, appelle de tous ses vœux l'image qui l'enchante, et, trop occupé de sentir, trop effrayé de laisser paraître, il s'abreuve solitairement de toutes ses affections et de tous ses désirs.

Que de sentimens alors sont adressés à des objets qui n'en ont point connaissance !..... que de doux entretiens dont le cœur fait tous les frais !.... que de situations heureuses, critiques, extraordinaires, sont arrangées par l'imagination du jeune homme qui ne voit rien que de désirable dans les peines, les privations, les dangers, les supplices, dans la mort même, qui prouverait son amour !.... que de présens sont faits à celle qui l'occupe !.... et quelle vaste contribution est imposée sur tous les biens, sur tous les plaisirs de la nature, pour l'accabler de jouissances, pour combler la félicité de son sort ! Par-tout, dans

tous les lieux, dans tous les temps, cette image devient sa compagne fidèle. Le sommeil, long-temps écarté par le besoin de converser avec elle, vient changer la nature de l'entretien, et non le suspendre : le jeune homme ne pense plus à elle; mais il y rêve encore; la nuit s'écoule; le réveil arrive, il la retrouve à son réveil.

Lorsque ce moment est arrivé, mon ami, lorsque le jeune homme est passionné pour un objet, dont l'image le conduit sans cesse vers les douceurs de l'attendrissement, ou l'égare dans les régions brûlantes du délire, il est parvenu à l'instant critique qui va influer puissamment sur le sort de sa vie. Le monde va devenir, pour lui, enchanteur ou insupportable; il va se nourrir de bonheur, ou se consumer de désespoir. Ah ! que, dans cette alternative inévitable, il est rare que le jeune homme soit dirigé sur une ligne heureuse ! Notre globe ne serait point l'habitation des hommes, si tant de voluptés et tant de biens étaient communément son partage. Oui, mon ami, une nature plus céleste lui aurait été donnée sur une demeure plus enchanteresse, si le monde, et si lui-même pouvait se trouver en proportion avec tant de bonheur ! Mais sa faiblesse, ses défauts, les besoins d'une nature inférieure qui l'attachent à la terre, cette terre

elle-même, attristée par les hivers, dévastée par les orages, tant d'imperfections hors de lui, ou en lui-même, annoncent assez que l'amour, dans sa pureté, dans sa vivacité sublime et féconde, doit être seulement le vœu de son ame, afin de l'échauffer par une tendre espérance, mais ne doit point être accordé avec plénitude à son cœur qui en serait accablé.

Que de conditions, en effet, ne seraient point nécessaires à cet âge, pour goûter l'amour dans tous ses charmes! De part et d'autre, tous les agrémens extérieurs, le feu de la jeunesse et tous les dons de l'ame; de part et d'autre, cette convenance entière qui ferait substituer le délire du contentement à l'impuissance d'imaginer un contentement plus désirable; de part et d'autre, les douceurs d'une volupté parfaite, que la sincérité, la fidélité, la confiance répandraient sur tous les instans de la vie, et qui jamais ne serait troublée ni par les regrets du passé, ni par les craintes de l'avenir; en un mot, des affections intimément confondues, et coulant ensemble tantôt vers les jouissances paisibles, tantôt vers les idées sublimes, vers ces passions grandes et généreuses qui associent l'ame humaine au feu céleste qui la forma.... Tel serait l'amour, mon ami; mais il ne pouvait encore vous être accordé; je crois du moins que votre vie n'aurait pu y suf-

fire, et qu'à force d'en rouler les flots, d'en précipiter le cours, il eût rompu les faibles liens qui vous retiennent habitant du monde.

Vous n'avez donc point connu l'amour, mon ami, vous ne l'avez point connu tel que vous en aviez le besoin et l'idée; et cette privation, qui, jusqu'à ce moment, vous avait consumé de regrets, vous paraîtra juste et sage, lorsque vous aurez entièrement éclairé votre raison du principe lumineux de l'équité générale. L'amour véritable, sans inquiétudes qui le traversent, accordé au jeune homme, nous présente l'image complète du bonheur absolu; et le bonheur absolu devait être donné à tous les hommes, ou refusé à tous les hommes; ni l'un ni l'autre n'étant possible, les demi-élémens d'un bonheur modéré ont été accordés à tous.

C'est pour cette raison, mon ami, qu'une ou plusieurs conditions essentielles manquent toujours aux premiers attachemens du jeune homme. C'est tantôt la beauté, tantôt la jeunesse, qui n'appartient point à sa première idole; ou bien son ame n'est ni tendre, ni délicate; ou son esprit n'a point d'étendue; ou son caractère n'a ni égalité, ni douceur. Trop souvent le jeune homme aperçoit ce qu'il désire; son cœur ne le trompe point; presque tous les dons personnels sont réunis sur celle qu'il adore;.... mais des nœuds

à briser, des devoirs à franchir, des lois justes à enfreindre..... Ah ! il est encore bien plus malheureux que celui qui ne trouve point, dans l'objet qu'il peut aimer, la perfection qu'il demande. Le feu de l'amour, comme celui que le grand-prêtre dérobait au soleil, et que les vestales entretenaient d'alimens épurés comme les affections de leur ame, doit avoir son origine dans le ciel, et se nourrir de vertus, de sentimens généreux et honnêtes. Il est flétri par tout ce que ne peut admettre la pureté d'une ame qui se plaît à montrer tout ce qu'elle éprouve. Je sais que de telles considérations ne suffisent pas toujours pour prévenir une passion enflammée; trop souvent même elles en augmentent la violence..... Heureux encore le jeune homme, d'éprouver les tourmens d'un combat terrible, de trouver au moins une légère excuse dans l'aveuglement du délire, et de ne point se porter à la violation des lois les plus saintes, les plus essentielles à la conservation du monde, avec cette tranquillité funeste qui suppose l'absence des principes, de la vraie sensibilité, et conséquemment de l'amour !

La timidité, nous l'avons dit, est l'effet immédiat d'une sensibilité extrême. Et dans quelle occasion, devant quelle tentative, le jeune homme doit-il être timide, si ce n'est devant celle qui a

son bonheur extrême pour objet? Au seul mot de l'amour, toutes ses facultés étincellent; les sentimens se succèdent, se confondent, s'excitent;... tant de bonheur pourrait-il être attendu, tant d'ivresse goûtée?.... tant d'espérance être permise?.... tant de vœux couronnés?.... tant de désirs accueillis et satisfaits?.... Non, non, s'écrie douloureusement le jeune homme, ce serait trop demander, trop obtenir; et un triste effroi le fait reculer involontairement devant l'audace même d'espérer une félicité si ravissante! il se contente d'en poursuivre l'image... Elle me repousserait!... elle serait offensée!.... Cette crainte le glace d'épouvante; il adore en silence; il passe ses jours à étouffer, à chercher, à réprimer les expressions d'un hommage que tout décèle, et qu'il croit déguiser.

C'est ainsi, mon ami, que s'écoulent les beaux jours de la jeunesse. On se reproche de manquer de confiance; on se reprocherait d'en avoir; on n'ose profiter des occasions heureuses; on réserve toutes ses forces pour des occasions plus heureuses que l'on néglige encore; les circonstances viennent arracher tout espoir; on se désole alors; on regrette tous les momens que l'on a perdus; on fait ses plaintes à la nature entière; on s'abandonne au découragement, à la tristesse; une

accablante langueur jette sur les devoirs et sur les occupations le voile sombre du dégoût. L'imagination s'affaisse; toute voie est fermée au plaisir, toute pensée à l'espérance, le désir même s'éteint. L'amour a disparu du monde; le monde a disparu.

Heureusement cet état funeste ne dure pas longtemps, lorsque le jeune homme en est atteint pour la première fois. Des circonstances, étrangères à sa volonté, viennent lui rendre le service de l'arracher, malgré lui, à une douleur qu'il aime. Un voyage, un danger, un événement qui l'inquiète, ou seulement une situation nouvelle, viennent redonner de l'exercice à ses facultés et des distractions à son ame. Toutes ses forces se rétablissent avec vîtesse;..... et bientôt l'activité brûlante est rendue à son cœur. Celui qui ne voulait plus aimer, qui voulait mourir, va aimer de nouveau, il va recommencer à connaître les douceurs et les tourmens de la vie. — Le voilà épris d'un nouvel objet plus adorable que le premier, car il a oublié le premier; et quelle image effacée peut entrer en concurrence avec une image récente, lors même que celle-ci serait moins belle! Nouveaux combats, nouveaux désirs, un peu plus hardis peut-être;.... mais non! tant que le sentiment coulera un torrent de feux dans les veines du jeune homme; tant que son cœur pur

et honnête aura bien plus besoin d'amour, que ses sens n'exigeront de jouissances; tant qu'il prêtera à toutes les ames la générosité de son ame, il n'osera point demander un bonheur qu'il n'osera point attendre; il n'osera point attendre un bonheur auquel il lui semblera qu'il ne pourrait résister.

Mon ami, venons enfin au terme de cet état critique.

Si, comme nous l'avons supposé, le jeune homme est honnête autant que sensible, et s'il a été heureusement entouré; si son éducation a secondé les facultés de son ame; si des malheurs, si l'amitié et quelquefois la retraite, ont développé et fortifié en lui le sentiment des vertus qui font la gloire de l'homme; si, trop faible pour être vainqueur de ses désirs, il est assez fort pour réprimer de honteuses faiblesses; ajoutons surtout, s'il est assez heureux pour ne point trouver auprès de lui-même l'occasion de succomber dans les momens, peu rares peut-être, où il ne serait point en état de faire une longue et victorieuse résistance, dès-lors le temps arrive, où, épuisé de combats, fatigué de tant de secousses intérieures, lassé de se vaincre, de céder, de se défendre, il succombe au découragement; la tristesse flétrit son ame, son corps abattu s'affaisse et tombe; plus de ressort, plus de désirs, plus de désespoir. — Il

demande la mort, l'attend sans frayeur, l'appelle sans violence; il souffre sans cesse de petits maux pressés et inaperçus; — il languit, s'énerve, se décolore; la nature se fane, se dessèche; — chaque jour une teinte lugubre est ajoutée à son voile funèbre.... Tout va finir....

O Providence ! s'écrie Amédée avec transport; c'est à ce dernier terme qu'il est retenu par l'amitié, la raison, la sagesse; un homme d'une vertu douce et indulgente, qui semble n'avoir point connu les erreurs et qui cependant les écoute, un ami tendre, patient, le ranime, le touche et le console; — son cœur ingénieux l'attendrit par degrés, prépare sa guérison avant de l'entreprendre; il le réconcilie avec la nature, avec lui-même, bientôt avec la raison, avec la sensibilité, qu'il lui apprend à ne plus craindre; il lui montre l'univers peuplé d'êtres souffrans quelquefois, moins à plaindre, lorsqu'ils savent être justes; il l'amène à reconnaître la nécessité des privations, du malheur; il lui fait apprécier les biens qui en dédommagent; il l'instruit à la patience, à la douceur, en le formant à la modération des désirs, à l'attente raisonnable d'un sort mélangé de plaisirs et de peines;.... il le rend heureux et paisible.... Il fait comme vous, mon ami !...

— Il aime, comme moi, mon cher Amédée; voilà tout ce qui, pour réussir, lui a été nécessaire.

Mon ami, le plus grand nombre des jeunes gens ne souffre point autant que vous avez souffert, et ne parvient pas non plus à la paix par les moyens qui vous y ont conduit; plus souvent, le jeune homme conserve ses forces et acquiert la tranquillité, aux dépens d'un bien plus précieux que la tranquillité et les forces, aux dépens du goût de la vertu et des bonnes mœurs.

Dans ces momens si communs, où il faut juger le jeune homme avec indulgence, dans les momens d'une sorte de frénésie causée par les besoins des sens, si un objet se présente, disposé à les satisfaire.... Adieu, résolutions, sagesse!... Adieu aussi, tendre inquiétude, doux et pénible sentiment? Le jeune homme ne souffrira plus;... mais il n'aura plus de vrais biens à désirer et à sentir. Le goût d'une satisfaction aride sera périodiquement entretenu par cette satisfaction même; il ne lui faudra plus de bonheur; il ne lui faudra qu'un funeste plaisir.

Cet état est bien malheureux, mon ami; le jeune homme estime encore les biens qu'il a perdus; mais la force de les reconquérir est au principal rang dans le nombre de ses pertes. Le peu de contentement réel qu'il trouve dans ces liaisons fortuites, que le sentiment n'accompagne ni ne dirige, ne peut être compensé que par la multiplicité de ses liaisons. Chacune n'intéresse

qu'un instant, et l'intervalle qui les sépare est fatigant, parce qu'il est insipide. Il faut méditer les moyens de s'arracher, non à cette sorte de fermentation voluptueuse que l'on appelle mélancolie, mais à l'ennui, à tout le poids du dégoût et du désœuvrement. La vivacité du jeune homme a changé d'objet; il ne s'agit plus que de tendre des pièges à l'innocence, d'écarter des rivaux, de renverser des obstacles, de corrompre la vigilance. Il ne réussit point toujours, et alors le dépit l'irrite; il réussit quelquefois; et alors, en attendant le dégoût qui viendra bientôt, l'inquiétude le suit. Enfin, ses principes s'effacent, il en écarte la censure incommode; il a commencé par les combattre; il finit par les oublier. Bientôt il sera l'apologiste de la licence et du désordre; pour avoir été faible, il deviendra vicieux.

Mon ami, soyons comme la Divinité, plus miséricordieux que sévères; il est un âge, où nous sommes si dévorés par le feu des passions, que nous devenons presque inévitablement leur victime, si nous ne sommes pas très-loin de ce qui peut nous embrâser; notre sagesse consiste alors à nous éloigner. Mais le pouvons-nous toujours? Notre position nous le permet-elle?... Les relations qui nous entourent, les occupations qui assurent notre bien-être, les devoirs, les égards, la bienséance, mille liens ne nous retiennent-ils

pas au centre des dangers ! Notre inclination les renforce sans doute ; mais notre inclination est l'ouvrage de la nature ; tout ce qu'elle nous a donné nous est bon et nécessaire ; et comme nous l'avons dit, une cause de douleur ou de peines accompagne toujours les présens dont nous ne pouvions nous passer.

Ajoutons, mon ami, que cette composition variée, qui se montre par-tout dans l'organisation de la société, préside à l'assemblage mélangé qui entoure la jeunesse. C'est elle qui place auprès du jeune homme et la retenue et l'audace, et l'attrayante mollesse, et la vertu sévère, et la perfidie et la sincérité. Que d'impressions différentes sont alors reçues par le cœur ou les sens du jeune homme ! Les unes l'épurent, l'animent, le fortifient ; les autres le séduisent, l'attaquent, l'affaiblissent. Mais il faut toute la vie pour être sage ; il ne faut qu'un moment pour cesser de l'être.

Je suppose un jeune homme dévoré de tous les genres de besoins, encore passionné pour une idole digne d'occuper son ame, aimé peut-être de celle qu'il adore, mais n'osant ni le demander ni le croire, échauffé par son image, par ses regards, par le son de sa voix, brûlant de désirs au dernier terme ; je suppose ce jeune homme dans cette crise violente, aperçu par un de ces êtres que j'ose à peine dépeindre, par une de ces femmes

sans pudeur, et habiles en fausseté et en artifice. Le jeune homme est attiré par elle, et le lien qui l'entraîne n'est d'abord tissu que d'intérêt, de consolations, d'amitié et de confiance. Bientôt il est attaqué par toutes les ressources d'un art perfide; celle qu'il aime est adroitement dépouillée de tous ses avantages; ou, si on lui en parle encore, on choisit le genre d'éloges qui, en affaiblissant l'enthousiasme du cœur, peut exciter l'irritation des sens. On joue tous les sentimens aux yeux d'une ame confiante, qui suppose aisément les sentimens qu'elle éprouve;..... on enflamme l'amour-propre, le plus écouté des séducteurs. —Dans l'état de calme le plus insensible, on avoue timidement un attrait, un penchant, une faiblesse.... C'est, dit-on, la première; c'est la seule à laquelle on succomberait.... On ne s'attendait point à une impression si profonde, si irrésistible... On se livre à la discrétion, à la générosité de celui qui la produit..... Mon ami, tirons le rideau et plaignons le jeune homme !...

Plaignons-le, et gardons-nous de le décourager par une censure funeste, qui l'empêcherait de revenir vers l'honnêteté, en détruisant son espérance. Le jeune homme, qui jamais n'aurait cédé à l'erreur, serait infiniment recommandable, si, comme on en trouve, mais rarement, des exemples, il devait uniquement cette gloire à la force

de sa sagesse; il est moins recommandable, mais il l'est encore, s'il faut rejeter une partie de son triomphe sur des circonstances impérieuses, sur une nature trop favorisée peut-être de ces dons qui procurent le calme un peu plus que le mérite, en un mot, sur mille avantages de tempérament ou de position, que l'on peut regarder comme les puissans auxiliaires de la sagesse.

Mais je ne crains point de le dire encore : le jeune homme séduit une première fois par tous les prestiges de sensibilité, de délicatesse, qui n'eussent point été employés si on ne l'eût reconnu délicat et sensible, est encore bien loin du terme funeste, où il n'aura plus ni tourmens à craindre, ni estime à mériter. Instruit par cette faiblesse, il saura mieux, peut-être, en prévenir une seconde. Tout l'artifice employé pour le retenir n'aura pu fasciner son ame, au-delà des bornes fixées par la satiété des sens. Les satisfactions du cœur ne sauraient avoir un supplément. Tant qu'on en est digne, on les désire; et tant qu'on les désire, on éprouve en leur absence un vide, que rien de ce qui plaît aux sens ne saurait remplir. Après un certain temps, les efforts que l'on fait pour se contenter de ce qui ne contente plus, ne font que hâter le dégoût de tant d'insuffisance. Bientôt on ne supporte qu'avec impatience la honte d'être subjugué sans plaisir. On est retenu par un reste

de timidité et par les égards que l'on croit devoir à celle qui en a tant obtenu à l'aide de l'illusion, et qui n'en fut jamais digne. Mais elle a soin elle-même de rendre une rupture pressante et facile. Elle a aperçu, dès sa naissance, l'affaiblissement du délire qui seul faisait tous ses moyens. Elle a mis inutilement en jeu, pour le soutenir et le ranimer, les larmes, le désespoir, les caresses, les menaces même. Elle s'est en vain adressé aux sens du jeune homme qu'elle a tâché d'émouvoir par toutes les ressources de l'art honteux de la volupté. C'en est fait; les sens ne demandent jamais ce qu'on leur prodigue; le terme de leurs jouissances est fixé au terme de leurs désirs. C'est alors que les mortifications de l'amour-propre, le regret d'une privation qui se prépare, et non d'un attachement qui s'efface, l'attente du mépris, la jalousie, mille passions furibondes ne gardent plus de mesure; elles s'expriment avec cette colère qui les rend odieuses, avec cette indiscrétion qui les décèle, cette indécence qui les rend dégoûtantes. Un éclat scandaleux termine brusquement cette liaison pénible; l'irritation de la haîne et des projets de vengeance, voilà tout ce qui reste d'une part; tandis que le jeune homme, étonné aujourd'hui de son égarement, confus de sa méprise, ne

remporte au fond de son ame que le regret et la honte pour tout souvenir.

Rien n'est donc perdu encore, si ce n'est cette fleur de pureté, que trop de confiance avait exposée aux atteintes d'une main sacrilége. Elle n'existe plus ; c'était le premier des biens ; le jeune homme peut la rendre à son ame ; il peut se dire : j'ai été trompé ; c'est un malheur bien plus qu'un tort ;.... mais aujourd'hui me tromper encore, serait un tort plus grand que mon malheur.

Cette leçon humiliante peut donc être utile.... Heureux cependant le jeune homme qui ne l'aurait pas reçue ! heureux celui que la main prudente et attentive d'un ami aurait préservé d'une chute si douloureuse ! Il croirait encore à la vertu avec cette exagération qui fait le plus doux enchantement de la vie.

Le jeune homme, fatigué plus encore des découvertes qu'il vient de faire, que de ses insipides plaisirs, va se reposer quelque temps dans l'ombre du silence et de la retraite. C'est alors que, pour la première fois, la réflexion s'unira au sentiment animé, qui fait encore pour long-temps le principe de sa vie. La honte, causée par son erreur, s'évanouira bientôt avec les derniers traits d'une image méprisée ; le besoin d'aimer rentrera insensiblement dans son cœur. Appaisé lui-

même, rassuré par un oubli salutaire, il osera croire que le souvenir de son égarement est partout effacé; que ses amis, que l'opinion publique ne lui en feront plus de reproches, et que celle qu'il va aimer, qu'il ne connaît peut-être pas encore, ne l'aura point su, ou le lui a d'avance pardonné.

Heureux le temps où les mœurs publiques inspirent à l'honneur de si salutaires craintes! heureux le jeune homme qui les éprouve! Mais si la légèreté de ce qui l'entoure l'affranchit de tout regret; si, bien loin de redouter la révélation indiscrète de sa faiblesse, il en fait lui-même trophée; s'il fait aux mœurs publiques l'insulte de croire qu'une telle défaite le mènera à de nouveaux succès; si cette insulte est une vérité et une justice..,.. c'en est fait, pour toujours, dans son ame, de l'honnêteté, du sentiment et de l'amour. Il va perdre à jamais tout ce qui fait le vrai charme de la vie, cette douceur de l'estime intérieure, la source de tant de pensées, de tant de chaleur. Fatigué de lui-même, et ne trouvant plus, dans son propre cœur, un ami, un confident, une compagnie, il ne pourra supporter la solitude, si douce pour celui qui a le droit de s'y plaire. Il n'aura plus de fierté dans les sentimens, plus de dignité, de liberté dans le caractère! Les mauvaises mœurs détruisent la véritable

force humaine, cette force intérieure, si nécessaire au bonheur, puisqu'elle est nécessaire à la sagesse; le jeune homme, affranchi, il est vrai, de ces tourmens de l'imagination et de la sensibilité, qui, comme nous l'avons vu, ont quelquefois de si funestes suites, conservera la tranquillité de son cœur, et peut-être sa santé, s'il ne la dissipe point dans les excès, et s'il ne contracte point des maux que la nature ne consent guère plus à guérir que ma voix à les décrire.... Mais je veux que son tempérament ne reçoive aucune de ces honteuses et dangereuses atteintes; il n'en sera pas moins devenu incapable de méditation, de retraite, de silence, de grandeur, d'amitié, d'amour, de générosité, d'éloquence, de vrai talent, de conceptions hardies, d'admiration, d'enthousiasme, de vertu, d'indépendance, en un mot, de toutes les applications nombreuses et si heureuses de la chaleur et de la sensibilité.

# LIVRE ONZIEME.

*Continuation du même sujet.—Défauts attachés au caractère du jeune homme.*

Mon ami, en vous présentant le tableau des peines de la jeunesse, je me suis hâté de décrire celles qui ont pour cause le penchant qui entraîne le jeune homme vers l'amour. Ces peines les plus multipliées, les plus violentes, ne sont point les seules qui l'agitent. Sa vivacité le livre à d'autres mouvemens, qui lui causent, à l'instant même, ou dans des temps éloignés, des chagrins plus ou moins cuisans; et ceux-là n'ont pas toujours, comme les peines que l'amour suscite, un dédommagement produit par leur motif et leur ardeur.

Pour découvrir ces peines, et pour les décrire, il suffit de parcourir les défauts de la jeunesse, et d'en examiner les conséquences. Nos défauts sont la principale source de nos douleurs; l'homme parfait aurait peu de chose à souffrir.

Mais la nature pouvait-elle accorder cette perfection au jeune homme ?.... Dans l'âge où tant

de choses doivent encore être acquises pouvons-nous, d'avance, avoir tout pressenti et tout savoir? Nous arrivons dans la société avec toute la ferveur de nos inclinations naturelles. Nous sommes encore, pour mille objets, dans la simplicité de l'homme primitif; et la société, qui ne pourrait se maintenir, si nous conservions au milieu d'elle tous les droits et tous les penchans de la nature, nous force à sacrifier sans cesse une grande partie de ces penchans et de ces droits. Un tel abandon nous cause nécessairement un froissement pénible. Nous ne pouvons nous laisser dépouiller, sans regret, sans résistance, de ce que nous sentons bien fortement nous appartenir.

L'inexpérience de la jeunesse est donc pour elle la source de mille tourmens, de mille surprises cruelles; et l'expérience est-elle autre chose que cette lumière acquise par les réflexions que nous avons été forcés de faire, à l'occasion ou à l'aide de nos épreuves et de nos tourmens?

Un second défaut naturel au jeune homme est d'être d'une impatience extrême. Lorsqu'à cet âge, l'imagination appelle un plaisir, elle se le peint sous les couleurs les plus enchanteresses; elle le dévore d'avance; elle est jalouse du temps qui le lui dérobe; et lorsque le jeune homme

ne l'atteint pas, ou que bientôt ce plaisir lui échappe, il se désespère, parce que, devant beaucoup jouir, il a beaucoup perdu.

Le jeune homme, encore inhabile à prévoir les évènemens funestes, ou trop emporté, par la vivacité du désir actuel, pour réfléchir sur les suites de la satisfaction qu'il désire, se prépare avec certitude mille contrariétés réelles, pour courir après un seul objet incertain. Mais, dans l'âge des désirs, une jouissance jette tant de plénitude sur les momens heureux qu'elle occupe! la chaleur du plaisir donne tant de vie aux instans qui lui sont consacrés! Non, s'écrie le jeune homme, au moment de commencer une journée de satisfactions, dont l'attente lui a causé une nuit d'impatience, non, cette journée n'aura point de terme; je dois être si heureux!.... je dois goûter tant de plaisirs!.... Mille inconvéniens doivent la suivre, je le sais; des reproches doivent m'être faits; des dettes que je vais contracter me jetteront dans l'embarras; des amis auxquels je tiens par le cœur, ou dont l'appui m'est nécessaire, vont être aliénés par mon étourderie; je ne saurai, peut-être, que devenir quand tout sera fini!.... Mais il y en a pour si long-temps, avant que tout soit fini!.... je vivrai tant aujourd'hui!.... Comment résister à la vivacité qui m'entraîne?.... Soyons heureux d'abord;.... et,

dans les peines qui vont en résulter, nous nous consolerons par le souvenir.

Hélas! mon ami, cette journée s'écoule avec d'autant plus de rapidité que le plaisir l'a remplie. Les peines arrivent; le souvenir est bien loin de répondre à toutes celles que l'on attendait, encore moins à celles que l'on n'avait point prévues; le regret s'unit à l'embarras, quelquefois la honte au regret; et tout ce qui reste de cette journée, qui ne devait jamais finir, c'est une douleur bien plus longue.

Ainsi, l'impatience du jeune homme le rend imprévoyant et irréfléchi. Son imprévoyance le jette dans des situations pénibles; sa timidité aggrave ces situations; il ne sait point y remédier; il n'ose point les découvrir; et c'est ainsi que trop souvent les suites de son étourderie sont une inquiétude qui le dévore en secret, ou un désespoir qui le jette dans le malheur par la route du vice.

La confiance du jeune homme est encore, très-souvent pour lui, la cause d'erreurs funestes et conséquemment d'inquiétudes. L'astuce, qui tend des piéges à la bonne-foi, exige une ame froide, et la bonne-foi exige une ame simple et généreuse. Le jeune homme ardent et sensible, qui ne porte toutes ses pensées que sur les jouissances qu'il désire, pourra-t-il se défier d'une

combinaison, dont il ne saurait avoir l'idée? Aussi, dira-t-on, il a toujours à sa portée les conseils des gens sensés; c'est à lui de les écouter et de les suivre. Oui, sans doute; mais la raison n'a qu'une voix, et le plaisir en a mille; c'est par son attrait que la perfidie enchaîne; et la gradation a été quelquefois si bien ménagée, que le jeune homme se trouve malheureux et coupable, sans que l'on puisse assigner le moment où il a commencé à le devenir. Évitez donc les mauvaises compagnies, répéteront les hommes raisonnables.... Et je répéterai: tâchez de donner à la raison de l'attrait et de la douceur. Mon ami, il y a bien souvent des choses vraies dans ce que disent les personnes d'un certain âge; mais nous pouvons reconnaître aussi, à l'égard de quelques-unes de ces personnes, que la sévérité, avec laquelle elles censurent les fautes de la jeunesse, prouve moins leur raison que le regret intérieur qu'elles éprouvent de ne plus être au temps heureux où elles pouvaient commettre des fautes semblables. Il est rare que l'homme de bien soit sévère. Cela vient de ce que, n'ayant point cédé aux penchans qui le sollicitaient, il a fait un effort dont il a gardé le souvenir, ce qui le dispose à l'indulgence. Au contraire, l'homme, toujours faible autrefois, ne se rappelle aucune violence intérieure, aucun combat personnel. Il

ne plaint point, parce qu'il n'a point souffert. Ajoutons que l'indulgence, à un certain âge, est une qualité qui suppose, dans l'ame, de la douceur, de la paix, de la générosité, et que la principale punition d'une vie longuement désordonnée est d'éteindre à jamais la générosité, la paix et la douceur.

C'est encore un des effets de l'inexpérience du jeune homme, de grossir les peines qu'il a à craindre, comme il exagère les plaisirs qu'il veut goûter. La vue de l'œil et la vue de l'imagination opèrent ordinairement en sens inverse : l'une diminue ce qui est loin et élevé ; l'autre l'augmente. Les frayeurs qu'éprouve le jeune homme ne sont point de la nature de celles qui, à un âge plus avancé, nous saisissent, en occupant notre esprit de tout ce que nous aurons à souffrir, si nous venons à manquer du bien-être ; le jeune homme est à cet égard plein de confiance, ou plutôt il n'y pense pas. Mais un reproche de la part de ceux qu'il aime ou qui ont de l'autorité sur lui, une censure de la part de ceux qu'il a établi juges de ses productions, une raillerie de la part des indifférens, sont pour lui de vrais tourmens dont l'attente le trouble, et dont l'effet le désespère. Tout acquiert pour lui une extrême importance, parce que tout est vivement senti. S'il

a fait du mal à quelqu'un, il s'attend à une haîne implacable, à une vengeance excessive, parce que lui-même, quand il est offensé, se sent agité, avec violence, par la fièvre du ressentiment. Il compte encore sur une reconnaissance éternelle et sur une vive amitié, lorsqu'il a obligé quelqu'un d'une manière essentielle. Il se dit assuré des efforts que l'on fera pour lui dans l'occasion; il fonde sur de tels contrats la sécurité de son avenir et ses plus douces espérances :.... vaine illusion, qui n'a de réalité que dans les dispositions de son ame. Quand l'âge l'aura appaisé lui-même, il saura qu'il n'y a pas plus de mérite, quelquefois, à oublier une injure, qu'il n'y a de penchant naturel à conserver profondément le souvenir des bienfaits. Si le temps n'affaiblissait point toutes les impressions, comme il efface les couleurs d'un tableau, comme il use les traits d'une gravure, on ne ferait pas des vertus, si justement estimables, de la fidélité et de la reconnaissance.

Le jeune homme est très-inquiet de savoir ce que l'on pense, ce que l'on dit de lui. Il est fréquemment porté à croire que l'on s'occupe de ses actions et de sa personne; et cette erreur, fondée sur le vif intérêt qu'il prend aux autres, lui ménage bien des tourmens secrets. Il n'existe point

encore pour lui d'autres affaires que celles qui établissent entre les hommes des relations morales. L'opinion, l'estime, le mépris, l'amitié, la haîne, l'attrait, le dégoût, la sympathie, le plaisir, voilà encore à ses yeux tous les ressorts du monde. Le spéculateur intéressé qui calcule froidement une entreprise; l'économe rustique qui, toujours en idée, laboure, ensemence son bien; le fabricant mécanique qui assortit les matériaux insensibles sur lesquels il exerce son industrie, ne se présentent point encore à la pensée du jeune homme. Il suppose généreusement à tous les hommes, pour occupation de l'esprit et pour emploi du temps, des sentimens actifs, des passions ardentes; il fait aller le monde, comme il va lui-même, par l'attrait du cœur ou par son aversion.

Aussi il déclame contre l'insensibilité générale. La vue de celui qui ne s'affecte point de mille choses, selon lui très-importantes, lui devient pénible. Son exagération tient à deux causes : à ce que, d'abord, il embrasse et connaît un petit nombre d'objets; en second lieu, à ce que ces objets ont tous une relation immédiate avec le sentiment; et tout ce qui n'est point animé par le sentiment n'est encore rien pour le jeune homme. Aussi n'est-il point rare de voir la misanthropie flétrir et attrister cet âge

du plaisir, de l'épanchement et de la confiance. Le jeune homme s'étonne, d'abord, d'être seul à sentir vivement ce qui seul lui paraît digne d'affection et d'estime; bientôt il s'en afflige; à-la-fin, il s'en indigne. L'orgueil venant ajouter ses jouissances intérieures aux sophismes de l'inexpérience, le jeune homme se sépare avec humeur du commerce de ses semblables; et comme, à cet âge, plus qu'à un autre, l'isolement est très-pénible, l'exagération et l'injustice du jeune homme entraînent son malheur.

Que de peines, mon ami! quelle succession! quel entassement de peines!.... et je suis loin d'avoir tout dit. La jeunesse a encore bien d'autres défauts pour compensation, ou même pour conséquence de ses avantages; et, comme nous l'avons dit, nos défauts sont les principales sources de nos peines.

Le jeune homme est envieux, d'ordinaire; et cette disposition qui le rend si malheureux, et quelquefois si peu estimable, tient à-la-fois à l'erreur de ses jugemens et à la vivacité de ses sensations. Il sent vivement tout ce qui lui manque en agrémens, en jouissances; il envie fortement les biens qui lui procureraient ces jouissances et ces agrémens. Il ne sait pas que, le plus souvent, celui qui a été placé, par sa fortune,

de manière à pouvoir se procurer toutes les jouissances de la vie, a usé de ce dangereux avantage, par cela même, a usé sa vie, et ne désire plus. Il sait moins encore ce que j'ai cherché à vous apprendre, mon ami; il ne connaît point cette sage distribution de plaisirs et de peines, qui compose le sort de chaque homme sur la terre. Il ne regarde que les plaisirs et les avantages; ou, s'il tient quelque compte des privations imposées à celui dont la fortune l'éblouit, s'il donne quelque attention à ses peines, c'est pour ajouter avec quelle facilité il les supporterait au même prix. Quelquefois, plus injuste encore, il les impute à celui qui les a reçues; il ose assurer qu'il ne les aurait point méritées de même. Ainsi, il blâme les plaintes de celui auquel il porte envie; et il ne lui porte envie que parce que lui-même se plaint.

Mais les dons de la fortune ne sont point le principal objet des murmures du jeune homme. Ce genre d'envie appartient plus particulièrement à l'âge plus avancé, où la fortune est le premier désir, parce que le premier besoin est celui du bien-être. Le jeune homme ne demanderait encore la fortune que comme moyen de plaisir; mais le plaisir se présente à son imagination sous tant de formes! Celles qui lui sont données sur-tout par l'amour-propre, sont les formes qu'il aime

le plus à revêtir. Et l'amour-propre ! quel agent universel dans nos déterminations, dans nos désirs, nos craintes, nos espérances ! On le trouve par-tout; on le sent toujours; et le jeune homme, principalement, n'a pas un mouvement auquel l'amour propre ne s'unisse, ou qu'il ne dirige.

Ainsi, les talens de celui dont la réputation est brillante, la figure de celui qui attire universellement les regards, l'esprit de celui que l'on écoute avec intérêt, dont on retient et dont on cite les paroles, tous les avantages personnels qui assurent une satisfaction à celui qui les possède, sont pour le jeune homme des objets d'envie, parce qu'ils seraient pour lui-même des sources de vives jouissances. A cet âge, où l'on éprouve tout ce qui est opposé et extrême, il n'est pas rare de voir l'enthousiasme arracher des éloges excessifs, et, ce plaisir à peine goûté, un secret sentiment d'envie le remplacer dans l'ame du jeune homme, le disposer à la haîne, et dicter une exagération opposée, pleine d'amertume et de fiel.

Nous avons cru pouvoir le dire, les femmes éprouvent rarement une affection bien décidée pour celles qui ont reçu de la nature de précieux ou de brillans avantages. Les femmes sont très-sensibles. Les jeunes gens sont très-sensibles

des idées fausses ont été mêlées à ces idées saines; car l'instruction se compose des unes et des autres; et l'habitude de raisonner sur ce fonds étranger lui a été encore donnée, à la manière d'autrui. Cette manière, un jour, deviendra en partie la sienne, sera rejetée en partie; mais, en attendant qu'il puisse s'approprier ce qui est fait pour lui convenir, il raisonne, comme il a appris à le faire, sur les idées nouvelles qui lui arrivent en foule. Quelques-unes de celles-ci s'accordent avec les idées transmises, d'autres les combattent. Que doit-il, d'abord, éprouver et manifester? Un grand désordre et une grande inconstance dans ses jugemens.

Tantôt il respecte ce qu'il a pensé jusqu'alors, et il tâche d'y adapter ses idées nouvelles; tantôt la force de celles-ci l'entraîne; il dispute, il cède, il repousse, il cède encore, jusqu'à une nouvelle et très-prochaine révolution.

Cependant, mon ami, cet esprit destiné à connaître un jour l'ordre, en éprouve le besoin d'avance. Il est des momens où les sensations se ralentissent, pour donner passage au désir de classer et d'ordonner les résultats des sensations.

Si, alors, une idée générale et spécieuse rassemble plusieurs idées particulières d'une manière satisfaisante, le jeune homme, glorieux de l'avoir trouvée, ou d'en avoir senti les dépen-

dances, s'arrête aussitôt, et l'adopte avec empressement. Fatigué d'une confusion dans laquelle tout était en mouvement rapide, il saisit, avec un plaisir avide, ce point d'appui qui le repose. Une lumière subite vient dissiper la confusion. Le jeune homme devient systématique, caractère d'esprit qui distingue généralement les hommes dont l'intelligence a beaucoup d'énergie.

Nous avons dit que les idées arrivaient, dans l'esprit du jeune homme, avec une affluence et une rapidité extrêmes. Cela n'empêche pas que, pendant long-temps, le nombre de ses idées ne soit peu de chose, en le comparant à l'assemblage immense de causes, d'effets, d'accidens, de propriétés, de substances, de modifications et de formes, qui composeraient la connaissance universelle de la nature.

Mais le jeune homme ne sait point encore qu'il a peu d'idées. Comment l'aurait-il appris?... Il ne peut se comparer à ce qu'il sera un jour; il ne peut même encore le deviner. Il se compare à ce qu'il a été. La masse de ses acquisitions lui paraît considérable, et il se croit en état de juger l'ensemble d'un sujet. C'est ce qui donne fréquemment à ses discours et à ses écrits ce ton de présomption, dont on lui fait justement un sujet de reproche.

Ajoutons encore que des sensations très-vives ont pour effet naturel de donner une grande force à cette faculté de notre esprit, qui va plus vîte que le jugement. L'imagination est un foyer créateur qui se nourrit de suppositions, de possibilités, d'analogies. Le jugement rassemble et compare les réalités. L'homme le plus instruit est bien loin de tout savoir, et c'est ce qui fait que son imagination trouve encore de l'exercice. Mais le jugement le conduit, assigne son domaine et ses limites. C'est un coursier docile, avec lequel le jugement va plus vîte qu'il ne marcherait sans lui, mais qui, lui-même, suit fidèlement la direction que le jugement lui indique. Ce coursier, au contraire, devient fougueux sous la main du jeune homme, qui se plaît à ses écarts et à sa vîtesse impatiente, qui manque d'adresse et de sang-froid pour le diriger, qui, d'ailleurs, ne sait sur quelle ligne le conduire, lorsque, avide de tout voir, il voudrait être par-tout.

Le jeune homme, devenu systématique avant que ses connaissances se soient assez étendues, pour qu'il ait pu se modérer, en s'attachant à un système étendu, à un bon système, se trouve, en attendant, avoir contracté une disposition d'esprit qui influe sur son caractère, et qui lui ménage bien des peines. En effet, un esprit de

système incomplet est nécessairement un esprit de prévention et de dispute, qui applique sans cesse, avec passion, son idée partielle qu'il prend pour une vérité universelle, qui s'emporte violemment contre les idées fausses opposées à cette idée, et encore plus violemment, peut-être, contre les idées vraies qui ne peuvent point s'y assortir. Avec un tel esprit, toute discussion est impossible, toute querelle inévitable. Le jeune homme, agité par la contradiction, aperçoit vivement tous ses moyens de défense. Pressé par eux, il voudrait tout dire; et il est rare qu'on lui en donne le temps; car son interlocuteur voit aussi ses propres argumens, tous excellens dans son esprit, tous pressés de paraître. De part et d'autre, l'expression manque bientôt de rapidité; on y supplée par la vivacité, par l'emportement. L'attachement que l'on porte à des idées qui sont devenues une partie de soi-même, produit la haine des objections qui les combattent : la haine de ces objections s'étend à ceux qui les soutiennent. L'amour-propre, de part et d'autre, souffle l'animosité et l'injustice. Une question, souvent indifférente, amène ainsi le plus violent combat des plus funestes passions.

Observons, mon ami, que les vérités positives, évidentes, ne prêtent à aucune contradiction; que c'est conséquemment sur des sujets vagues

et indéterminés que s'élèvent ces malheureuses disputes ; que, pour cette raison, l'imagination peut jouer un rôle abondant dans cette controverse ; que les conjectures, supplément des connaissances positives, sont le principal domaine de l'imagination ; que ces conjectures flattent l'amour-propre, parce qu'elles sont une création personnelle, et qu'ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, celui qui est le plus jeune, étant celui qui sait le moins, celui qui conjecture le plus, celui qui a le plus de persuasion intime, le plus d'amour-propre, le plus d'opiniâtreté, est, pour toutes ces raisons, celui qui, dans la dispute, s'échauffe, s'écarte, s'emporte davantage.

Ces discussions animées, dont le jeune homme est avide, parce que toutes ses idées excitent en lui un mouvement qui ne saurait être contenu, ne le mettent point toujours aux prises avec des personnes indifférentes. Il doit arriver très-fréquemment que le jeune homme, environné de liens qu'il doit respecter, viole, par impétuosité d'esprit, les lois que ses devoirs lui imposent. Des parens, des bienfaiteurs, des amis essentiels et sincères, sont méconnus dans l'agitation que produit la contradiction qu'il éprouve. Cependant, le jeune homme sent profondément tout ce qu'il doit à la nature et à la reconnaissance ; aussi il est long-temps arrêté par cette

voix intérieure; et la première fois qu'il a cessé de l'entendre, il est déchiré de regrets. Mais la fougue de l'esprit et la roideur de l'orgueil étouffent à la fin toutes les réclamations du cœur; et le jeune homme, qui ne sait point s'arrêter dans cette gradation malheureuse, finit par s'affranchir du respect et de l'affection.

D'ailleurs, le jeune homme peut avoir quelquefois raison contre ceux qui l'entourent; et alors, comment espérer une longue contrainte de sa part? lui qui ne sait point que la médiocrité n'exclut pas l'amour-propre; que le sentiment de l'infériorité, assez souvent, l'augmente; que ce sentiment, d'ailleurs, peut être déguisé, dans l'homme médiocre, par la supériorité d'âge ou de titres qui relèvent ses prétentions. Le jeune homme soutient ce qu'il pense, sans s'apercevoir le plus souvent qu'on ne veut point l'entendre, ou qu'on ne l'a point entendu. Ses idées sont si frappantes dans son esprit, il en est si vivement persuadé, qu'il juge très-facile de les persuader de même; et lorsque, bien loin d'y parvenir, il est contredit, combattu; lorsque, surtout, ayant la vérité pour lui, il éprouve ce transport enflammé que donne à cet âge la volupté de l'évidence!.... Mon ami, il fait mal, sans doute, d'aimer plus l'évidence qu'il ne respecte ses parens, qu'il ne considère les personnes

âgées, qu'il n'aime ses bienfaiteurs; mais nous parlons des défauts du jeune homme; nous cherchons la source de ses torts et de ses peines.

Oui, mon ami, c'est pour le jeune homme une grande source de fautes et de peines, que d'avoir raison quelquefois, et, dans des choses plus ou moins essentielles, contre les personnes avancées en âge, contre ses bienfaiteurs et ses parens. La prévention étant l'effet le plus naturel d'une imagination vive, le jeune homme étend bientôt sa défiance jusqu'à l'ensemble des idées qu'on lui présente. Il reçoit impatiemment des avis utiles, qu'il ne considère que comme les inspirations d'une raison bornée, quelquefois d'une humeur chagrine. Il ne sait point que l'âge et l'expérience forment une raison au moins habile, et lui apprennent bien des choses que le jeune esprit le plus pénétrant ne soupçonne pas. Bientôt, entièrement aliéné et indocile, il aliène à son tour ceux dont l'affection et l'appui lui seraient nécessaires; il s'isole de ses soutiens naturels; et, rapidement entraîné par l'impulsion de ses idées, mais privé d'une boussole qui le dirige, il se jette aveuglément dans une carrière de méprises, de tourmens, de fautes et de malheurs.

Il nous reste à détailler quelques défauts qui

dépendent encore naturellement du caractère de la jeunesse.

Le jeune homme n'est point égoïste; car il se sent bien souvent disposé aux plus grands sacrifices pour bien des personnes qui ne lui en tiennent aucun compte, ou qui n'éprouvent point, à beaucoup près, des dispositions semblables. Cependant il a le principal caractère de l'égoïsme, qui est de parler beaucoup de lui-même. Il en parle très-vivement, et c'est pour lui un très-grand plaisir. Mais c'est toujours dans ses passions, ses désirs ou ses espérances, qu'il puise cette abondance d'idées, si pressées de se répandre. Il fatigue à la longue ceux qui l'écoutent, d'autant plus qu'il n'écoute guère à son tour, à moins que celui qui lui parle ne soit l'objet de son affection la plus tendre; alors, c'est comme s'il s'écoutait parler lui-même. De la part de toute autre personne, il n'entend rien citer, soit comme peine, soit comme jouissance, qu'il ne s'écrie aussitôt : et moi j'en ai bien plus à dire. A l'instant, ses récits commencent, et ils durent tout le temps qu'on veut bien lui accorder. C'est ainsi que le jeune homme, toujours par l'effet d'une sensibilité trop vive, manque d'un talent bien essentiel en société, celui de faire parler les personnes avec qui l'on se trouve, de les écouter et de se taire.

Je placerai au nombre des défauts de la jeunesse l'extrême difficulté pour elle de garder un secret. Le jeune homme a tant de chaleur dans l'ame, que les intérêts qui lui sont confiés deviennent les siens à l'instant même; et, dès-lors, les intérêts d'autrui courent les mêmes chances que ses propres intérêts. Il ne peut rien taire de ce qui l'occupe fortement. C'est un vase qui déborde toujours, parce qu'il reçoit plus qu'il ne peut répandre. Ainsi, tout ce qu'il apprend, soit en confidence, soit par évènement, est toujours un dépôt d'une sûreté précaire. C'est cependant de très-bonne-foi qu'il a promis une discrétion à toute épreuve. Au moment où il a fait cette promesse, il s'est senti la force et la volonté de la tenir. Son indiscrétion même sera si peu un acte prémédité qui doive le rendre moins estimable, que, dans les occasions importantes, il montrerait plus de fermeté que des hommes avancés en âge, et que ni les menaces, ni un danger personnel ne pourraient alors lui arracher son secret. C'est, dans ce cas, une grande et noble affection qui réprime une petite jouissance. Mais, dans les cas ordinaires, lorsqu'il n'aperçoit point à la faiblesse qui l'entraîne des conséquences bien funestes, il cède à sa nature pétulante, il dit tout; et, quand il s'est bien soulagé, le secret lui semble si facile à garder, qu'il compte

fermement sur la discrétion de celui à qui il vient de le dire; il ne néglige point cependant de le lui recommander fortement.

Les jeunes gens vifs et sensibles ont communément un défaut qui les expose à de fréquens inconvéniens : c'est celui du dérangement et de la négligence. Que de choses ils perdent, ils oublient! que de dépenses ils font, dont il ne leur reste rien par un effet du désordre! Toujours entraînés par une idée pressante ou par un désir qui rassemble sur un seul point l'avenir, le passé et le présent, ils n'ont ni le temps, ni la patience de donner la moindre attention à cet ordre minutieux, important sans doute, mais pour lequel il faut être libre de mouvemens confus et rapides.

On sent que c'est à la même cause qu'il faut attribuer cette prodigalité inconsidérée, qui n'est point la générosité. Celle-ci, qui est un penchant de toute ame sensible vers la douceur de soulager l'infortune, et de répandre le bonheur autour d'elle, se mêle souvent aux dépenses du jeune homme, mais souvent elle en est séparée. L'extrême désir qui l'entraîne vers une jouissance, ne lui permet point de calculer les moyens qui la procurent. Peu inquiet des besoins d'un avenir, ou même d'un lendemain auquel il ne pense pas, il ne craint que de manquer l'occasion de

se satisfaire, et il se presse, à quelque prix que ce soit, de saisir cette occasion.

On peut dire encore que, lorsqu'il abandonne des droits légitimes, et qu'il laisse bien des personnes indiscrètes ou peu délicates jouir en paix de leurs usurpations, ce n'est point de sa part générosité simple, c'est aussi, bien souvent, timidité, embarras de dire à un autre des choses qui lui semblent pénibles; c'est, encore plus, paresse et insouciance pour tout ce qui ne se rapporte point directement aux plaisirs, aux pensées, aux désirs qui sont l'unique mobile de son activité.

# LIVRE DOUZIEME.

*Continuation du même sujet. — Sort du jeune homme dans les situations où il est déplacé.*

Il ne me reste plus à vous parler, mon ami, que de l'une des sources les plus abondantes des peines que vous avez éprouvées pendant votre jeunesse.

Aucun de nous n'est placé sur la terre de manière à pouvoir s'abandonner, sans contrainte, à ses goûts et à ses inclinations. Le jeune homme demande vivement des plaisirs ; la position de presque tous les jeunes gens exige du travail, des occupations. Si le jeune homme était le maître de diriger lui-même sa destinée, il établirait une correspondance parfaite entre ses occupations et ses penchans. Le plus souvent il se tromperait ; car ses penchans sont rapides, se multiplient et changent sans cesse, tandis qu'il est nécessaire que ses occupations aient une suite continue, puisqu'elles ont son bien-être pour objet.

Mais si, comme nous le verrons bientôt, le jeune homme est vivement exposé à s'abuser lui-même, lorsqu'il dispose de ses propres facultés, il est encore soumis fréquemment à de cruelles méprises, lorsque, dans le choix de la place qu'il doit occuper parmi les hommes, il n'est pas même consulté.

Cependant, mon ami, si vous n'oubliez point que l'équité préside aux distributions générales, vous reconnaîtrez de nouveau que cette discordance entre la position du jeune homme et ses inclinations doit être fréquente. Ne craignez pas de répéter ces vérités consolantes, que la justice indique, que l'observation démontre, et qui ne sont démenties qu'en apparence par un petit nombre d'exceptions. Voici l'une de ces vérités : Les circonstances qui nous entourent dès le berceau, et qui ont tant d'influence sur notre sort, sont ordinairement disposées en sens inverse de notre organisation personnelle. Ces circonstances ne sont que différentes, lorsque notre organisation n'est pas très-avantageuse ; elles sont ordinairement opposées, lorsque nous avons reçu une organisation distinguée, la plus abondante des faveurs. Ceux qui ont reçu à-la-fois et tous les avantages de l'organisation, et toutes les faveurs des circonstances, expient, dans la suite de leur vie, cette réunion d'avantages. Il n'est

que les biens donnés par la sagesse qui soient exempts d'expiations.

Considérons maintenant l'effet que la contrainte doit produire sur l'ame neuve et brûlante d'un jeune homme qui n'a point encore écouté les consolations de la justice.

Ce serait déjà beaucoup à cet âge de ne pouvoir obtenir ce qui aurait le droit de plaire. Mais faire ce qui déplaît, ce qui est en opposition bien prononcée avec les facultés que l'on a reçues de la nature, agir toujours contre son gré, en étouffant tous ses moyens de bien agir, ah! mon ami, quel pénible et insupportable sacrifice! Le jeune homme, semblable, pour ainsi-dire, à une fournaise ardente, où tous les matériaux s'élaborent, ne saurait point se définir lui-même. Il ne saurait point se mettre à sa place, si on l'en laissait l'arbitre; il ne se connaît point; il ne connaît aucun des détails qui composent l'organisation de la société; il n'en est pas moins dans un état de souffrance extrême, pour avoir été placé, par une combinaison étrangère, à un poste qui ne lui convient pas. Il s'acquitte très-mal de ce qui serait très-bien fait par un autre. Il est cependant averti, par un sentiment intérieur, du parti abondant et honorable que l'on aurait pu tirer de lui-même. En même-temps que toutes ses inclinations sont froissées,

il a l'humiliation de n'obtenir que de l'indifférence, quelquefois du blâme, au-lieu de cette considération à laquelle il se sent le droit de prétendre. Il voudrait inspirer de l'estime, de l'intérêt, de la reconnaissance même.... Au-lieu de cela, dans le dépit et le chagrin de répondre si mal à sa propre attente, il s'expose, par un dégoût qu'il ne peut vaincre, à une censure cruelle; et cette censure paraît juste à tous les esprits, médiocres, et conséquemment sévères, dont il est entouré. Jeune homme infortuné! à qui porteras-tu tes plaintes? Tu n'aurais pas long-temps sujet de te plaindre, si tu pouvais être entendu! Les hommes d'un âge avancé, qui seraient passés par les mêmes épreuves, donneraient à ton sort une direction plus heureuse, ou à ton esprit des avis utiles, ou à ton cœur des consolations bienfaisantes. Mais telle est ta destinée! tu as beaucoup reçu; tous tes appuis doivent te venir de toi-même. Le jeune chêne se fortifie par l'effet des vents même, qui ébranlent jusqu'à ses tendres racines : l'arbuste faible et peu utile trouve des soutiens et un abri.

Quel désordre! quel combat d'idées et de sentimens! quelle perplexité violente et continuelle, lorsque le jeune homme cherche vainement à accorder ce qu'il désire avec ce que l'on exige! lorsque, pénétré encore, pour l'âge avancé

et pour l'opinion commune, de cette déférence confiante qui fait l'un des attributs les plus intéressans de la jeunesse, il s'efforce de se condamner lui-même ! il contraint au silence ses plus vives réclamations ; il étouffe ses propres pensées ; il s'arme d'une véhémence extraordinaire de volonté, en faveur d'une occupation rebutante, d'une existence cruelle, d'une manière de voir, d'agir et de sentir, que sa nature se refuse opiniâtrément à lui inspirer ! Une victoire de quelques jours sur ses propres penchans, le rend à la-fois satisfait et malheureux. Il s'applaudit d'avoir rempli son devoir ; car ce mot essentiel a pour son cœur timoré une profonde importance ; il jouit de la satisfaction qu'il procure à ceux que son ame révère ; mais il souffre violemment d'une contrainte si violente ; bientôt son courage s'affaiblit ; son aversion augmente ; il recommence à se plaindre, à se combattre, à s'agiter, à se désespérer, sous l'influence rapide de mille mouvemens opposés qui le déchirent, et qui multiplient dans sa conduite, ainsi que dans ses paroles, les inconséquences, l'irritation, les torts et les travers.

Si, à cette source féconde de tourmens insupportables, vous ajoutez toutes les peines dont nous avons parlé précédemment, celles sur-tout que l'amour suscite à une ame de cette trempe ;

si vous mêlez ensemble tant de combats, de désirs, de regrets, d'incertitudes, de passions impétueuses, extrêmes, vous reconnaîtrez, mon ami, que la jeunesse, cet âge si envié et, sous bien des rapports, si digne de l'être, est cependant livré bien souvent à des souffrances multipliées et excessives qui se reproduisent sous mille formes, et éloignent à une bien grande distance l'image et la jouissance du bonheur.

C'est aussi vers cet âge que l'homme prend quelquefois des résolutions désespérées, dont les conséquences le suivent d'ordinaire jusqu'au tombeau. On a détruit les retraites obscures, où l'inquiétude confuse des ames vives allait souvent chercher du repos et un asile. Le jeune homme, pressé par le besoin de donner un aliment à son cœur, de goûter en paix et avec loisir cette sorte de volupté que la sensibilité demande sous le nom de tristesse, fatigué de tant de désordre dans ses désirs et ses pensées, effrayé de tous les obstacles qu'il aurait à surmonter pour arriver au bien-être et à l'indépendance, découragé par le dégoût de persister dans la carrière déjà entreprise, ou d'en entreprendre une nouvelle, le jeune homme embrasse, avec ardeur, une situation extraordinaire qui, par ce caractère même, attire son ame avide de mouvemens extraordinaires. Il n'en voit encore que les douceurs, c'est-

à-dire, qu'elle le délivrera du moins des peines qui le poursuivent; qu'elle favorisera sa douleur, la seule consolation qu'il désire. Le silence, la solitude, l'appareil sombre et lugubre, bien loin de l'épouvanter, sont autant de sources de jouissances que son imagination saisit d'avance. Après le tourment d'agir sans cesse contre son gré, il trouvera bien doux de n'avoir qu'à pleurer et à souffrir.

D'ailleurs, à une vie de ce genre il ne faut point d'étude, ni d'apprentissage. Ce n'est point au bout d'un long terme que ces jouissances se présentent à l'espoir du jeune homme, c'est au début; et le jeune homme, par l'impatience de son caractère, ainsi que par le sentiment de ses souffrances, ne peut supporter les délais.

Encore une fois, mon ami, les asiles que je viens de désigner, sont détruits. Ainsi, ce n'est plus le cas de suivre le jeune homme dans les peines inattendues de sa nouvelle retraite. Mais les motifs qui entraînaient vers elle bien des jeunes gens infortunés et sensibles de la génération précédente, ces motifs ne seront jamais détruits, tant qu'il existera des jeunes gens sensibles; et, à quelque degré de raison ou d'affaiblissement que les sociétés humaines puissent parvenir, il y aura toujours des ressources ouvertes à l'ame infortunée, avide de quelque

nouveauté, du moins, dans son sort et ses malheurs.

### *Sort du jeune homme dans les situations de son choix.*

Le jeune homme n'est pas toujours contraint dans ses désirs; il est quelquefois libre de prendre l'état ou l'occupation qu'il désire. Mais c'est principalement à la jeunesse que convient l'une de nos observations précédentes. L'homme n'est jamais content de ce qu'il possède, parce qu'il en voit les inconvéniens; il désire ce qu'il ne possède point encore, parce qu'il n'en voit que les avantages.

C'est donc par ignorance des inconvéniens et des peines auxquelles il va s'exposer, que le jeune homme montre tant d'ardeur pour toute situation nouvelle. Les occupations qu'elle présente, et les devoirs qu'elle exige, lui paraissent bien inférieurs au sentiment qu'il a de ses forces. Il l'aborde avec confiance;.... il va se trouver enfin satisfait;..... et les plaisirs qu'il va prendre, sont si bien ceux qu'il fallait à son cœur! le nouvel emploi de sa vie va si bien suffire à ses goûts! il s'y tiendra jusqu'au dernier de ses jours! il s'impatiente même contre l'homme raisonnable et

expérimenté, qui lui présage la chute prochaine de son courage.

Rien n'est, en effet, plus brillant que son début dans cette nouvelle carrière. Son zèle égale ses moyens; il double le temps par une activité extrême, et non-seulement il fait beaucoup de choses, mais chaque chose, il la fait bien.

Par cela même que sa situation est nouvelle, il est nouveau lui-même pour tous ceux qui l'entourent; il est par conséquent favorisé de plus de secours, de plus de bienveillance; car la nouveauté plaît à tous les hommes et à tous les âges. Comment ne serait-on point content, d'ailleurs, de tant de qualités, de talens et d'ardeur, qui succèdent à tant d'incapacité et d'indolence; car le jeune homme remplace d'ordinaire un prédécesseur dont on s'était dégoûté, et qui s'était dégoûté lui-même? Il n'est presque point de fonctions dans la vie qui ne nous placent à la suite d'un autre homme, et qui par-là n'excitent les comparaisons. Or, toutes choses égales d'ailleurs, le nouveau venu a pour lui une prévention avantageuse, et les hommes habiles savent profiter de cette prévention.

Mais le jeune homme est trop ardent et trop franc pour être habile. Dans chaque circonstance, il suit l'impulsion du moment; et l'impulsion qui lui est donnée par une situation nouvelle, où

quelques-uns de ses goûts sont satisfaits, est animée, excessive, conséquemment éphémère; car aucun mouvement, dans la nature, ne dépasse un certain degré de force qu'aux dépens de sa durée.

Le jeune homme a donc bientôt épuisé la jouissance de tout ce qu'il y a d'attrayant dans sa situation; il aperçoit le terme prochain du contentement qu'il s'était promis avec tant de confiance; à mesure qu'il se lasse des avantages qu'il possède, il découvre les inconvéniens qu'il n'avait point aperçus. Des privations lui sont imposées; il y devient sensible. Enfin, le regret de ce qui lui manque se substitue à la jouissance de ce qu'il avait tant désiré; et c'est ainsi qu'il retombe dans la peine, après un intervalle de temps bien moins heureux et moins long qu'il n'avait osé l'attendre. Cependant l'amour-propre le retient à son poste. Comment se résoudre à fournir un fondement si légitime à l'imputation d'inconstance? Le jeune homme, né très-sensible et sans fortune, est ordinairement environné d'hommes médiocres ou favorisés du sort, qui distribuent ce titre d'inconstant avec beaucoup de facilité. Leurs idées et leurs désirs s'étant peu élancés au-delà des biens et des objets qu'ils trouvaient à leur portée, ils ont blâmé tous ceux qui, échauffés par une organisation supérieure,

se plaignaient sans cesse de trouver un grand vide dans leur ame. Ces mêmes hommes, oubliant les distractions, les voyages, les plaisirs de leur jeunesse, et les oubliant, parce qu'ils n'avaient point eu, à cet âge, une nature ardente sur laquelle tous ces avantages pussent faire une profonde impression, font un tort aux jeunes gens de désirer fortement ce dont ils ont eux-mêmes, très-aisément, perdu l'envie. Enfin, ces mêmes hommes, en possession d'un héritage transmis par leurs ancêtres, n'ayant ni souffert, ni travaillé pour l'acquérir, investis de bonne heure des deux avantages extérieurs les plus précieux, l'indépendance et le bien-être, ces hommes froids par tempérament et par habitude, insensibles à des maux qu'ils ne peuvent connaître, ne quittent jamais leur place pour prendre celle du jeune homme battu de l'orage et de l'infortune. Leurs reproches inconsidérés et barbares le poursuivent jusque dans l'abîme où il tombe ; et, trop souvent, le désespoir d'être abandonné, blâmé, condamné par ces ames arides dont les jugemens mériteraient peu que l'on y fût sensible, ce désespoir est le tourment cruel qui entraîne le jeune homme vers des résolutions précipitées, condamnables, et dont les conséquences prochaines ou éloignées sont toujours d'extrêmes malheurs.

Avant que le jeune homme se décide pour un nouveau genre de vie, que de combats ne seront point livrés! que de pas en avant, en arrière! que de résolutions prononcées, suivies d'un prompt regret! que de projets suspendus, abandonnés! Le jeune homme, audacieux dans ses pensées, est ordinairement timide dans ses démarches; le monde est encore pour lui d'un horizon immense, confus, sans limites, sans point d'appui pour ses regards, ses désirs et ses espérances.

En second lieu, il est impossible qu'un jeune homme, organisé comme celui que nous essayons de dépeindre, n'ait auprès de lui, dans la situation même qui le rebute et le fatigue, quelque objet d'affection, quelque lien difficile à rompre. Il faut si peu de chose au jeune homme sensible et malheureux pour émouvoir son cœur et obtenir sa reconnaissance! Qu'un autre malheureux se trouve à sa portée, qu'ils s'intéressent mutuellement l'un à l'autre, qu'ils se communiquent leurs chagrins, qu'ils pleurent ensemble, ou seulement que cet infortuné, inhabile lui-même à consoler, reçoive les secours et les consolations de notre jeune homme; c'en est assez pour arrêter mille fois des résolutions extrêmes. De tels soulagemens à la douleur, quelque insuffisans qu'ils puissent être, morcèlent et reposent le

mécontentement qui, pour produire tout son effet, a besoin d'être accumulé sans interruption.

Et puis, le défaut d'avances, de ressources! Notre jeune homme est trop sensible pour n'être pas désintéressé; trop orgueilleux, peut-être, pour ne point trouver des jouissances dans une générosité exagérée. Quand il en aurait eu la volonté, il n'aurait eu que peu de talens pour acquérir de la fortune; et il a toujours mis faussement son honneur à la mépriser.

Enfin, il est retenu, comme par autant de fils, par mille petits avantages de situation dont il ne tient aucun compte, lorsqu'il se livre au sentiment de ses peines, mais qui produisent de l'effet sur lui, au moment où il se dispose à les abandonner.

Les évènemens viennent, à la fin, au secours de tant d'irrésolutions cruelles. Il quitte cette position malheureuse; il quitte, il regrette, il n'est point regretté. L'inégalité de ses dispositions et de ses services en a été la principale cause. Le zèle excessif, qu'il avait montré au commencement, avait donné l'habitude d'une grande attente à ceux qui en étaient les témoins, et encore plus à ceux qui en tiraient profit. Il n'a pu soutenir cette ardeur; et, de la part des hommes inoccupés qui l'entourent, il n'entend jamais dire qu'au commencement il faisait trop, mais seulement qu'à la fin il ne fait point assez. Ce

jugement le désole; car il a grand besoin de l'approbation d'autrui. Il sent quelquefois, cependant, que c'est avec un peu de justice que l'on a diminué, à son égard, d'estime et de bienveillance; il regrette de n'avoir pas fait quelques efforts de plus. Il lui semble alors que ces efforts auraient été faciles; il se condamne, s'afflige et sent traverser encore, par bien des motifs de tristesse, la joie de voir finir une position qu'il ne pouvait plus supporter.

Le voilà donc, mon ami, dans une situation nouvelle. L'expérience qu'il vient de faire l'a rendu, sans doute, un peu moins empressé, moins animé de ce zèle extrême qui ne prête plus à l'augmentation, moins prévenu en faveur des nouvelles circonstances de son sort, et des nouvelles personnes qui l'entourent. Cependant il l'est beaucoup trop encore. Le mécontentement l'attend de nouveau à une certaine distance; le besoin du changement viendra encore solliciter plusieurs fois son ame en faveur d'un sort imaginaire, abondant en faveurs, et exempt de chagrins. C'est dans cette recherche inquiète et abusive qu'il passera ce temps de fermentation, destiné aux contrariétés et aux épreuves; et ce profit, bien grand sans doute pour l'âge à venir, puisqu'il aura formé la raison du jeune homme, n'aura été utile, en attendant, ni à son bonheur, ni à sa fortune.

# LIVRE TREIZIEME.

*Compensations attachées à l'âge mûr et à la vieillesse.*

Mon ami, je viens de vous présenter le tableau de la jeunesse; je n'ai pu le rendre exactement applicable à la jeunesse de tous les hommes, parce que je ne pouvais détailler toutes les modifications qui résultent de la position et de l'organisation particulières à chaque individu; mais je crois avoir défini la jeunesse ordinaire de l'homme qui a reçu beaucoup de sensibilité et peu de fortune. Rappelons-nous que le jeune homme sensible, qui a reçu les biens de la fortune, est vivement exposé à perdre sa sensibilité.

Je vais maintenant rapprocher de cet âge ceux qui le suivent.

L'âge mûr succède à la jeunesse. Ce passage se fait d'une manière insensible. Les avantages et les inconvéniens de la jeunesse sont insensiblement remplacés par les avantages et les inconvéniens de l'âge mûr.

Le principal avantage que l'homme acquiert dans l'âge mûr, c'est d'être beaucoup moins ex-

posé aux tourmens qui l'ont dévoré pendant sa jeûnesse. La vivacité de son tempérament commence à se calmer. Il est moins susceptible d'illusion, d'enthousiasme; il est moins égaré par ses désirs; il écoute davantage la prudence. Le présent a cessé d'être tout pour lui; il commence à réfléchir sur le passé, et à ménager l'avenir.

Il est certainement encore bien susceptible de connaître l'amour. Mais ses penchans ont perdu leur ardeur impétueuse. Il est moins exposé à se tromper lui-même, en prenant la passion des sens pour la véritable inclination de l'ame. Devenu moins timide, parce que sa raison s'est formée, et que la vivacité de ses sensations s'est affaiblie, il est en état de choisir, non tout-à-fait une amante, mais un peu plus encore qu'une tendre amie; il ose exprimer ce qu'il éprouve, et il sait s'en rendre raison. Il a appris, d'ailleurs, en observant le monde, ce qu'il ne se serait point permis de croire dans les premiers temps de son ardeur. Il sait à présent que la nature a établi entre les deux sexes un penchant réciproque; cette connaissance l'encourage; il ne l'admettait point autrefois. Il croyait que le plus aimable ornement de la nature était seulement destiné à faire impression sur le cœur de l'homme; mais il n'osait penser qu'une femme pût recevoir elle-même une semblable impression.

Il sait aujourd'hui donner à son attachement

des motifs éclairés qui le rendent durable; et c'est maintenant aussi que, demandant sur-tout des qualités heureuses et de la sagesse, il obtient quelquefois encore ou la fortune, ou la beauté. C'est un des balancemens établis par la loi des compensations. Peu lui était donné, lorsqu'il pouvait très-vivement sentir : il sent moins aujourd'hui; beaucoup lui est accordé.

Il en est de même des situations dans lesquelles il parvient à se placer. Elles sont ordinairement plus heureuses en elles-mêmes, que ne l'étaient celles de sa jeunesse; mais aussi, il est moins capable d'en sentir les douceurs qu'il ne l'eût été pendant sa jeunesse, s'il eût été placé dans les mêmes situations.

Généralement, les commodités et le bien-être sont amenés, par le temps, sur le cours de notre vie, à mesure que notre vivacité s'appaise, et que nos moyens personnels sont moins en état de nous procurer de nombreux et ardens plaisirs.

Le jeune homme, en passant à l'âge mûr, éprouve une révolution marquée dans le caractère de son intelligence. La faculté de l'imagination devient en lui moins active, moins brillante; mais il a plus d'étendue, de consistance et de vérité dans ses jugemens. Il devient capable d'études profon-

des. Bien des choses qui n'avaient pu l'intéresser dans sa jeunesse, parce qu'elles demandaient plus de force et d'attention que de sagacité, lui deviennent intéressantes. La nature commence à se montrer à lui telle qu'elle est; il est moins sensible à la beauté de quelques parties; mais il peut saisir l'ensemble, et il trouve à cet ensemble une beauté grave, plus réelle, plus noble que tout ce qu'il avait imaginé. Il y a de même plus de goût et de raison dans ses jugemens sur les ouvrages des hommes. Dans la jeunesse, on manque de goût, parce que l'extrême vivacité de l'ame est incompatible avec le goût, soit lorsque l'on juge, soit lorsque l'on compose. Le goût résulte du mélange, à portions égales, de la sensibilité, de l'instruction et de la raison.

Les forces de son corps prennent un caractère ressemblant à celui de ses forces intellectuelles. Il se porte aux divers exercices du corps avec moins d'ardeur; mais il se maintient plus longtemps en exercice; il se fatigue moins aisément; il peut résister davantage aux atteintes des élémens, comme aux rigueurs de la fortune.

Dans la jeunesse, l'homme goûte, avec plus de vivacité, la sensibilité de la vie; dans l'âge mûr, il goûte, avec plus d'égalité, le sentiment du bien-être, parce qu'il y a plus d'égalité dans ses

dispositions, parce que, d'ailleurs, il commence à ne désirer que ce qu'il peut obtenir.

Le jeune homme ardent et sensible ne peut être ambitieux. L'avenir n'a point encore acquis de droits dans la pensée d'un tel jeune homme. Son ame est livrée toute entière aux jouissances présentes. Parvenu à l'âge mûr, il n'est plus aussi pressé de jouir. Il est, d'ailleurs, en état de former de longs projets, parce qu'il est en état de combiner des idées étendues. D'ailleurs encore, il a perdu, par les effets de l'expérience, cette confiance généreuse, ou même téméraire, qu'il avait dans les évènemens, dans les hommes et en lui-même. Il commence à prévoir les inquiétudes du dernier âge, et à reconnaître qu'à mesure que l'on avance vers le temps où l'on perd ses grâces et ses avantages extérieurs, on intéresse moins, on a plus besoin d'être affranchi de toute dépendance. Or, il semble à bien des hommes que le moyen le plus sûr de ne dépendre de personne, soit de mettre sous sa propre dépendance les personnes avec lesquelles on a des rapports. L'amour-propre, d'ailleurs, trouve une jouissance dans l'exercice de la domination; et, lorsque les sentimens généreux se refroidissent, il y a plus de place et de liberté dans le cœur humain pour les sentimens qui naissent de l'amour-propre.

Mais tous les hommes qui parviennent à l'âge mûr ne sont point excités ainsi, et par l'ambition, et par le besoin de dominer sur ce qui les entoure. L'état de l'ame, dans l'âge mûr, dépend beaucoup de l'emploi que l'on a fait des années de sa jeunesse, et le bonheur, à tous les âges, dépend sur-tout de l'état de l'ame. La jeunesse se prolonge long-temps dans l'ame de celui qui a vécu de bonne heure pour la sagesse ; je veux dire que la sensibilité et toutes les inclinations généreuses s'unissent aux avantages que donne l'âge mûr, lorsque, dans la jeunesse, on n'a employé sa sensibilité qu'en faveur des vrais biens et des inclinations généreuses. C'est dans l'âge mûr que commence à s'exécuter la grande loi des punitions et des récompenses. Les évènemens, auxquels nous devons être soumis pendant la seconde moitié de notre vie, dépendent beaucoup des rapports que, pendant la première moitié, nous avons établis entre nous et les hommes ; et ces rapports sont favorables ou désavantageux, selon que notre conduite a été juste ou déréglée. Le vice et l'injustice ne forment aucun lien durable entre les hommes ; au contraire, ils rendent, tôt ou tard, ennemis les uns des autres, ceux qui ont suivi ensemble cette ligne funeste. Mais l'homme qui a été fidèle à l'honneur et à la conscience, qui a sacrifié, quand cela était juste, ses propres désirs aux droits des autres, cet

homme n'a pu agir ainsi qu'à l'aide des motifs les plus élevés. Ces mêmes motifs l'ont engagé vivement à s'abandonner à toutes les affections nobles et pures. Il a éprouvé intérieurement l'heureuse contrainte d'employer, en faveur de l'amitié, de la reconnaissance, de l'admiration, de la piété, de l'étude, cette surabondance de sensibilité et de force que la sagesse procurait à son ame. Ainsi, il s'est ménagé d'avance des amis contre les évènemens funestes, et de grandes pensées contre cette inquiétude confuse qui suit l'homme à tous les âges. Voilà les biens qu'il trouve un jour, et il les trouve avec d'autant plus de contentement qu'il a eu le mérite de se les donner lui-même. Ainsi, il est entouré de soutiens qui lui sont chers; il marche avec fermeté et tranquillité dans la carrière de la vie. Au contraire, l'homme qui fut déréglé, méchant, injuste, chancèle et tombe, parce qu'il n'y a que faiblesse en lui-même, et que, par-tout où il se place, il est isolé et manque d'appui.

Ces dernières conditions de l'âge mûr sont encore plus le partage de la vieillesse. A cette époque, l'homme n'est plus en état d'acquérir; tout ce qu'il peut faire, c'est de conserver. Mais que peut-il conserver, s'il n'a rien acquis? si, au contraire, il a passé sa vie à dissiper, sans retour, les avantages de la vie?.... Que reste-t-il à l'homme lorsqu'il

vieillit sans famille ou sans tenir à sa famille, sans amis, sans idées utiles ou intéressantes? que lui reste-t-il pour sentir encore qu'il possède l'existence? Il lui reste le chagrin de vieillir. Il voit sans cesse autour de lui des hommes, des enfans, plus éloignés que lui-même de ce terme fatal, vers lequel le temps le précipite; chacun des regards qu'il laisse tomber sur ceux qui l'environnent semble ainsi lui revenir, chargé d'envie et de regrets.

Voyez aussi avec quel soin il dissimule son âge; il cherche à en imposer aux autres et à lui-même; il ne peut tromper lui-même, ni les autres; et cet effort inutile est un tourment de plus.

Généralement, on peut reconnaître, à ce dernier caractère, les hommes d'un âge mûr ou d'un âge avancé, qui ont mal usé de la vie; ils conservent, autant qu'ils peuvent, les manières, le costume, les goûts, les discours de la jeunesse, parce qu'ils n'estiment que les avantages spécialement attachés à la jeunesse; parce qu'ils n'ont pas même l'idée d'autres avantages que de ceux de la jeunesse; et parce qu'à la faveur des déguisemens qu'ils emploient, ils espèrent encore pouvoir se mêler à la jeunesse, et surprendre quelques-uns de ses plaisirs.

Ah! que de biens encore sont répandus sur les dernières années de l'homme qui a vécu pour

l'honneur et la justice! Il ne craint point de se montrer tel qu'il est, parce qu'il est digne de respect et de tendresse. Il avoue son âge; c'est son titre de gloire; il a surmonté les dangers de la vie; il a su réellement profiter de ses avantages; il a gagné une ame noble, une ame riche en grandes idées, en idées vraies, en heureux souvenirs. Il a des amis parmi les hommes de tous les âges; il ne craint point l'abandon, l'infortune, parce qu'il est aimé, parce qu'il n'a point laissé dans l'abandon et l'infortune ceux à qui il a pu prêter ses secours. Enfin, ses regards intérieurs s'appuient sur le passé dont il s'honore; et il ne regrette point le passé, parce qu'il s'en est servi pour fonder ses droits à l'éternité du plus doux avenir.

Mon ami, quelques années encore, et vous toucherez au milieu de la vie; ne le regrettez pas; vous aurez encore de grands biens à connaître. Quelques années de plus, et celles de vos facultés qui tiennent à la force et à la vivacité de votre corps commenceront à s'affaiblir; vous vous défendrez encore du regret. Alors commencera pour vous un ordre de jouissances bien dignes de remplacer celles dont vous perdrez le désir. Si votre volonté se maintient avec fermeté sur la ligne de la raison et de la sagesse, votre ame s'agrandira, s'élèvera, se fortifiera; elle sera fière de ses pen-

sées, heureuse de ses souvenirs. Délivrée du feu des passions, elle pourra se livrer paisiblement à la méditation des idées profondes; c'est vers cette noble occupation qu'elle se sentira entraînée par la direction naturelle de ses forces; mais elle ne sera ni affligée, ni mortifiée de se voir ainsi réduite à ce qu'il y a de plus grand dans la destination humaine. Elle se rappellera qu'elle a su contenir d'autres penchans dans ces temps orageux, où elle aura été si agitée.... J'ai choisi la sagesse, dira-t-elle, à une époque où mes passsions m'entraînaient vivement vers une route opposée; route fleurie et séduisante! Si j'avais attendu, pour être sage, le temps où le feu de mes passions se serait naturellement calmé, je n'aurais eu ni le droit, ni le pouvoir, ni le bonheur d'être sage.

O mon ami! s'écria Amédée, je me mets sous votre surveillance attentive; que votre amitié ne m'abandonne pas. Je le sens; j'éprouverai vivement encore l'atteinte de mes passions. Dans bien des momens, sans doute, elles me rendront la sagesse difficile; heureux encore de ce qu'elles me fourniront l'occasion de combattre!.... Mais vous venez de me l'apprendre, combien ne m'est-il pas important de toujours vaincre! que de pertes et de chagrins entraînerait pour moi ma défaite!.... je me sens aujourd'hui si heureux de mes biens! je me sens si heureux de mes privations même! je

perdrais le bonheur que je retire et de mes biens et de mes privations !....

Lorenzo, profondément ému de l'accent et des sentimens d'Amédée, y répondit par ces paroles :

O temps ! poursuis ta marche ! entraîne avec toi tous les évènemens et toutes les choses ! Mon fils est libre et immortel ! tu ne l'entraîneras pas ; il t'accompagnera ! il ne s'écartera point de la sagesse ; il usera en maître de tout ce que tu lui présenteras.

Mon cher Amédée, continua Lorenzo, je crois vous avoir exposé à-peu-près toutes les conditions qui composent le sort de l'homme dans les sociétés avancées ; il ne me reste plus qu'à tirer les conclusions de cette partie de mes idées ; mais, en ce moment, j'aime mieux me reposer sur le bien que vous venez de me faire par vos dispositions heureuses. Il est bon aussi que vous vous entreteniez solitairement avec de si douces pensées. Nous reviendrons ici ce soir, mon ami ; nous terminerons en ce lieu même cette heureuse journée.

# LIVRE QUATORZIEME.

*Résumé et conclusion.*

LORSQUE le soleil commença à s'incliner vers les régions du soir; lorsqu'il eut permis aux ombres de s'allonger et de faire ressortir le tableau de la Nature; à l'heure où le calme commence, où les oiseaux chantent faiblement pour la dernière fois, où cette douce langueur, qui précède le sommeil, semble appeler les hommes à la méditation et au silence, Lorenzo conduisit son jeune ami vers le beau rivage. Amédée le parcourut d'une ame contente; jamais il ne lui avait paru si beau. Le soleil, penché vers l'horizon, ne frappait plus directement le feuillage. Sa douce lumière, d'une teinte ravissante, effleurait la surface des eaux; et, s'introduisant sous cette voûte dont elle nuançait diversement la verdure, elle n'était interceptée que par les tiges majestueuses, qui, comme autant de colonnes antiques, donnaient à ces beaux lieux la magnificence d'un temple.

Assis à leur place chérie, sous ce berceau formé au simple gré de la nature par de jeunes arbres

dont les racines puisaient, jusque dans le sein des ondes, le feu de leur jeunesse, Lorenzo et Amédée s'entretinrent ainsi :

*Lorenzo.* Mon ami, voici ce que vous devez retenir de ce que j'ai cru devoir vous dire : Notre sort est l'ouvrage de deux espèces de conditions, les unes prises en nous-mêmes, les autres prises hors de nous. Les premières sont les faveurs et les désavantages de notre organisation, de notre caractère et de notre âge. Ces conditions personnelles ne dépendent point de nous primitivement; nous ne pouvons point les changer; mais nous pouvons augmenter les biens qu'elles nous rapportent, et diminuer les peines qu'elles sont chargées de nous causer. Le moyen d'obtenir ce double effet est de vivre avec sagesse.

Les secondes conditions dépendent de la manière dont se trouvent distribués autour de nous les hommes et les circonstances. Nous pouvons également, par l'exercice de la bonté et de la sagesse, faire tourner toutes ces conditions en notre faveur, même celles qui sont chargées de nous causer de la souffrance; car il en est toujours un certain nombre qui ont reçu, pour ainsi-dire, cette commission de la justice universelle. Mais c'est aussi, en nombre à-peu-près égal, que sont placées autour de nous les conditions qui, par elles-mêmes, nous reposent de la peine sur

l'agrément, de la répugnance sur l'attrait, de la contrariété sur la convenance. Donnons quelque développement à cette dernière vérité.

Mille rapports indispensables naissent pour nous du besoin réciproque qui nous lie, et qui donne à chacun de nous mille intérêts à ménager. Quel est celui de nous qui n'est point contraint, par les circonstances de sa position, à passer ses jours avec des personnes qui lui déplaisent, soit par leur caractère, soit par leurs opinions ? Mais quel est celui encore qui ne trouve point à sa portée, quand il n'est point trop exigeant, des cœurs bons et faciles, des caractères généreux, aimables, tout ce qui attire la bienveillance, l'estime, tout ce qui compose les douceurs de la société ? Le misanthrope est un malade qui ne goûte rien, par l'effet de son humeur. Ce n'est point l'état ordinaire de l'homme.

Il en est du besoin de communication, qui est le premier mobile de notre ame, comme du besoin qui attire nos sens vers les objets qui leur sont adressés. C'est avec une alternative rapide et imprévue, que nos yeux aperçoivent tantôt des fleurs agréables, une eau pure et limpide, tantôt une dissolution difforme et des objets choquans à considérer. Parmi les sons qui, successivement, viennent frapper notre oreille, il en est

de doux et harmonieux, il en est de discordans et pénibles.

C'est ainsi que nos voisins, nos parens, les parens de nos amis, et, plus que cela encore, ceux auxquels nous sommes liés par nos besoins, par nos affaires, fournissent alternativement à notre ame un plaisir ou une épreuve, un attrait ou un dégoût. Cet assortiment de contrastes n'est seulement point le cercle social qui environne certains hommes dans certaines positions; mais chaque homme le trouve, par-tout où il se transporte, excité par le désir et l'espoir de ne pas le rencontrer. Nous avons beau faire. La nature, plus juste que nous, n'écoute jamais nos vœux, quand leur accomplissement doit troubler le balancement et l'équilibre. Le plus généreux des hommes ferait encore, avec partialité, ses propres partages. Il arrangerait si bien les choses autour de lui, qu'il ne commercerait jamais, soit de liaisons, soit d'intérêts, qu'avec les caractères les plus doux, et les ames les plus honnêtes. Cependant, si cette heureuse combinaison se faisait en sa faveur, il serait juste qu'elle se fît également en faveur de tous ceux qui la désireraient, c'est-à-dire, en faveur de tous ceux qui sont sensibles aux procédés, à l'amitié, à la délicatesse. Elle diviserait ainsi le monde en deux portions : l'une, de discorde, de désagrément, de perfidie et de

haîne; l'autre, d'agrément, de bienveillance, de paix et de douceur.

Il n'en est point ainsi, mon ami; et la connaissance de ce qui est vrai et juste doit fixer notre attente dans toutes les positions nouvelles, où nous sommes conduits par notre destinée ou notre inconstance. Vous trouverez par-tout des amis; ce ne sera point en vain que votre cœur en éprouvera le besoin. Vous trouverez par-tout des hommes éclairés, puisque l'instruction est un besoin de votre esprit; et si, comme je l'espère, la vertu est toujours un besoin de votre ame, vous trouverez par-tout quelques ames vertueuses qui seront vos soutiens et vos modèles. Mais vous trouverez aussi, n'en doutez pas, et cela parmi vos relations essentielles, des ames froides, intéressées, peut-être perfides; des caractères bizarres, insociables; la nullité de l'ignorance; les prétentions de la médiocrité. Que cela ne vous étonne, ni ne vous afflige : c'est votre part d'humanité qui vous suit par-tout avec toutes ses dépendances. Elle ne vaut ni plus, ni moins que celle d'un autre; et vous n'avez ni envie à faire, ni envie à éprouver.

Mon ami, dit Amédée, cette manière de voir me paraît si bien fondée sur la justice, qu'elle appaise en moi bien des souvenirs du passé, et

bien des inquiétudes sur mon avenir. Dans toutes les positions où je me suis trouvé, il y a eu toujours quelques circonstances contre lesquelles je murmurais quelquefois jusqu'à l'irritation, et quelques personnes contre lesquelles je prenais jusqu'à de la haîne. Fatale circonstance ! disais-je; cruelle personne ! pourquoi viennent-elles se mêler à mon sort? Sans elles, tout irait si bien pour moi ! sans elles, je serais si heureux !

Je ne parlerai plus ainsi, mon ami. Je sens qu'il serait injuste que tout s'arrangeât en ma faveur, et que conséquemment ce sera toujours impossible. Je vivrai donc sans amertume, et avec les circonstances, et avec les personnes, qui troubleront les douceurs de mon sort. Je les aimerai peut-être ; car je crois déjà apercevoir dans mon cœur que le sentiment de l'affection peut naître d'un sentiment profond de la justice. Mais, si je ne puis aimer les causes de mes peines, je les approuverai du moins; et de cette manière, sans doute, elles me feront moins de mal.

Beaucoup moins, mon cher ami, reprit Lorenzo, en serrant Amédée contre son cœur. Avec quelle douceur je vois les plus vrais fondemens du bonheur s'établir dans votre ame ! J'ose donc me l'annoncer aujourd'hui : mon cher Amédée en viendra jusqu'à bénir toutes les conditions de

son sort; non qu'il ne trouve pénibles celles qui auront été destinées à causer sa peine. Il souffrira; il sentira le prix des biens dont il sera privé; il évitera de souffrir; il s'efforcera d'obtenir les biens qui lui seront nécessaires; mais il ne murmurera point, lorsqu'il ne pourra y réussir; il reconnaîtra la justice de ses privations et de ses souffrances.

Et de plus, reprit tendrement Amédée, n'aurai-je pas toujours l'amitié pour changer mes peines en plaisirs? Ah! parlez-moi de l'amitié; vous ne m'en avez rien dit encore; il me semble que ce bien est le seul qui ne soit jamais racheté par des peines.

L'amitié, répondit Lorenzo, est le premier sentiment que le ciel ait accordé au cœur humain; et il est destiné à servir lui-même de compensation aux peines de la vie. C'est lui qui, une fois décidé par la convenance d'idées, de goûts, de caractère, et sur-tout par un penchant commun vers l'honneur et la justice, ne tient plus compte des défauts, ne se laisse plus affaiblir par les évènemens, par l'absence, par l'infortune, s'augmente, au contraire, par toutes les épreuves auxquelles le Créateur nous a soumis. Un ami supporte les torts de son ami, les excuse, et aime davantage; il jouit de ses qualités

heureuses, et aime davantage. Son cœur est toujours plein et toujours occupé. Cet état, d'une activité douce et permanente, est plein de charmes. Des jouissances plus vives durent peu; et par cela même qu'elles sont très-vives, elles sont compensées par quelque violente amertume qui les précède, les accompagne ou les suit. Mais l'amitié, constante et simple, ne s'alimente que de jouissances paisibles et de tristesse sans amertume. Oui, mon ami, je serai heureux toutes les fois que vous serez dans le bonheur;.... quand vous n'y serez plus, je m'affligerai de vos peines, et ma tristesse même sera un plaisir.

Telles étaient les satisfactions que la nature devait à cette générosité de l'ame, qui prend sa part des souffrances d'un ami. Il ne faut point exagérer. Les maux que l'on éprouve sont toujours plus cuisans pour soi-même que pour celui qui les partage. La douleur du corps, quand elle les accompagne, ou quand elle les cause, une maladie, par exemple, nous tourmente vivement dans tous les instans, et d'une manière qui en elle-même n'est balancée par aucunes douceurs. L'ami qui s'en afflige, qui nous soigne, qui nous console, éprouve des peines, mais d'un autre genre; il souffre moins; il se rend compte à lui-même d'une affliction qui ne survient jamais aux ames arides; il s'honore et s'attendrit des

mouvemens de son propre cœur. Cette douceur lui était due; car il n'est point dans nos devoirs de nous affecter du mal d'autrui; et toutes les fois que nous le faisons, il est juste qu'un sentiment consolateur vienne nous dédommager des peines que notre cœur et notre volonté nous imposent. Mais ce sentiment pénètre à son tour dans l'ame de celui qui est exposé, en ce moment, au mal et à la peine. Il va y réveiller l'attendrissement, qui, même dans les douleurs du corps, est un soulagement salutaire; il va ouvrir au fond du cœur la source de la reconnaissance; il y prépare le devoir et le plaisir de consoler à son tour, lorsque les évènemens, si attentifs à distribuer par-tout les douleurs et la peine, épargneront l'ami qui souffrait, et verseront, sur l'ami qui consolait, des souffrances semblables.

C'est dans le malheur, sur-tout, que l'on goûte l'amitié, parce que c'est dans le malheur que l'on a besoin d'elle; parce que, d'ailleurs, on est ordinairement rendu plus doux, plus sensible par le malheur; et ce sentiment de l'amitié demande, pour ainsi-dire, que le cœur vive dans la retraite; il est trop doux, trop peu éclatant pour ramener à lui le cœur que la dissipation entraîne; et que font les prospérités de la vie, si ce n'est jeter l'ame dans un torrent de dissipations? Ainsi,

comme je vous l'ai dit, l'amitié est une des compensations de l'infortune. Il est cependant des hommes qui connaissent encore ce sentiment, quoiqu'ils vivent au sein de la prospérité. Mais il se maintient difficilement dans leur ame. Une sagesse parfaite peut seule l'y conserver; et qu'il est difficile, dans la prospérité, de conserver une sagesse parfaite !

Quand on est dans l'infortune, la sagesse est moins nécessaire pour connaître le sentiment de l'amitié, parce que le besoin de déposer ses peines donne de l'emploi à ce sentiment, et que toutes nos facultés se maintiennent, se développent par l'exercice. Dans la prospérité, nous n'avons que des satisfactions à faire partager. Et telle est la faiblesse du cœur humain : il garde plus volontiers pour lui seul ses satisfactions que ses peines.

Mais, dans l'infortune même, l'amitié demande encore la sagesse pour se soutenir, et bientôt la véritable amitié soutient et augmente la sagesse. Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, mon cher Amédée ! que de bien ne me suis-je point fait à moi-même, en suivant avec zèle l'intention de vous fortifier, de vous rendre meilleur ! Vous m'avez imposé l'obligation heureuse d'acquérir, autant qu'il m'a été possible, les vertus que je désire vous inspirer. Je ne les possède point en-

core; mais vous m'animerez, en me donnant l'espérance que je pourrai vous conduire au bonheur par la route de la sagesse. Vous voulez bien me prendre pour guide dans cette route salutaire; c'est me demander d'y marcher devant vous.

A présent, mon ami, appliquons à l'amitié, d'une manière plus immédiate, l'idée des compensations générales.

Par cela même que l'amitié est le bien le plus doux, dont il nous soit donné de jouir, nous ne pouvons que bien rarement le posséder au gré de notre cœur. Bien des circonstances nous gênent, nous empêchent de voir notre ami aussi souvent que nous en aurions le désir. Quelques-unes nous en séparent pour plus ou moins de temps.

Enfin, la mort ne frappe presque jamais deux amis ensemble. Celui qui demeure sur la terre, fait une perte désolante; rien ne peut l'en dédommager. Oh! mon fils, quelle affliction je jetterai dans votre ame, lorsque vous me verrez mourir!... N'est-il pas vrai que rien sur la terre ne pourra vous consoler, et que vous me regretterez jusqu'au dernier de vos jours?....

Amédée ne put faire qu'une réponse à ces mots si tendres. Il se jeta dans les bras de son ami, et le couvrit de pleurs.

Calmez-vous, mon cher Amédée, lui dit Lorenzo. Dieu me permettra de vivre encore; j'en ai la confiance; elle est fondée sur ce que je n'ai point fait encore assez de bien, et sur ce que je suis encore nécessaire à votre sagesse. Je pourrai quitter la vie, lorsque j'aurai rempli tous mes devoirs, que j'en aurai mérité la récompense, et que vous-même pourrez me dire : Allez en paix; nous serons réunis un jour.

L'émotion d'Amédée fut à son comble. Eh bien ! mon ami, dit-il vivement, vivez en paix; je m'engage à mériter cette réunion éternelle. C'est en vos mains, c'est sur votre cœur que je dépose mes vœux, mes résolutions et mes promesses. C'est aux derniers rayons de ce jour dont le souvenir ne s'effacera jamais; c'est en votre présence et en présence de ce témoin auguste qui m'entend et vous inspire, que je prononce du fond de mon ame le désir d'être digne de lui, de moi-même et de vous. Vous m'avez démontré tous les biens que je tiens de sa bonté, toutes les peines que je tiens de sa justice. Ma reconnaissance bénira les biens; mon équité justifiera les peines; et, disposé à tout accueillir avec raison, avec douceur, je le serai, je crois, à tout supporter avec patience, avec courage. Ah ! mon excellent ami, quel service vous ren-

driez à tous les malheureux, si vous leur démontriez que leurs souffrances, comme les miennes, bien loin d'être les combinaisons du hasard ou les présens de la dureté et de l'injustice, sont les dépendances nécessaires du bien et de l'ordre général ! Comme l'ame se repose sur cette idée de l'ordre ! comme elle est découragée, flétrie par l'idée de la confusion, du désordre; et que, pour un être déjà malheureux, le monde, en dérangement, en dissolution, en ruines, est un affreux spectacle ! Mais la proportion, l'arrangement portent à l'esprit l'idée de la grandeur de la puissance; et, quand l'esprit admire, le cœur est satisfait. Pour vous prouver que j'ai retenu ce que vous m'avez dit, et que je prévois ce que vous avez encore à me dire, je résumerai en peu de mots toutes vos idées, mon ami, en reconnaissant que le Bien n'est autre chose que la distribution des avantages; que tous les avantages ne peuvent être par-tout; et que le Mal, que l'on peut appeler une distribution négative, n'est en lui-même que la répartition exacte des privations; qu'ainsi, souffrir, c'est manquer d'un bien; que tout est disposé de manière à ce qu'une même somme de biens manque à tous les lieux, à tous les temps, à tous les individus, à toutes les institutions, à tous les âges, en sorte qu'une immense variété donne cependant, par la combinai-

son, uniformité et égalité de résultats. — O mon ami ! serait-ce vainement que je découvrirais cette haute et magnifique pensée ?... Et vous dire que je vous ai entendu d'avance, lorsque je ne sais point tout encore, n'est-ce pas vous dire que déjà je suis heureux et consolé ?....

Quel ne fut point le plaisir de Lorenzo, en entendant ces paroles ! Il n'en est point de comparable à celui que l'on éprouve, en voyant tout le bien que l'on a fait, à l'aide de son cœur et de sa raison. Mon chèr fils, dit-il à Amédée, j'ai trouvé des expressions pour vous exposer mes idées; je n'en trouve point pour vous peindre mon bonheur... aidez-moi !... je suis votre père !... Voilà tout ce que je sais vous dire !

Et toi, Bienfaiteur suprême, qui as daigné emprunter mon organe, entends la voix de ma reconnaissance !.... Mon fils te bénit !.... il est heureux !... C'en est assez.... tu m'as comblé de biens.

La nuit commençait à déployer la sombre teinte de ses voiles. Une ombre silencieuse se répandait sur la nature. La terre semblait disparaître à dessein, afin que l'ame de Lorenzo et celle d'Amédée pussent se livrer, sans distraction, aux douceurs d'une méditation religieuse. Pénétrés

ensemble, au même degré, de l'émotion la plus profonde, ils s'y abandonnèrent en silence.... Ils ne parlaient point; mais ils s'entendaient. Les paroles sont quelquefois le vain supplément d'un plus doux langage.

Ils quittèrent lentement cette rive délicieuse, consacrée par eux aux consolations de l'amitié et aux leçons de la sagesse. Amédée fut conduit, par son ami, dans sa demeure tranquille. Le bonheur et la paix y rentrèrent ensemble; la journée avait été bien employée, bien heureuse; un doux repos la termina.

Les jours suivans s'écoulèrent en conversations bien intéressantes. Amédée trouvait sans cesse, dans ses réflexions et ses souvenirs, la confirmation des pensées de Lorenzo; et tel est le caractère de la vérité : elle se démontre d'autant plus que l'on pense à elle davantage.

Mon cher Amédée, dit un jour Lorenzo, le moment est venu où il faut que je me rende à mes devoirs; je vous quitterai demain; je vous laisserai avec la nature et votre cœur; personne ne sera jamais en société plus heureuse. Etudiez la nature, mon ami; étudiez-la en elle-même; permettez seulement à mon Ouvrage d'être votre

guide. Je crois n'avoir laissé, dans cet Ouvrage, aucune erreur importante; mais ne partagez point ma confiance; examinez, avec attention, tout ce que je dis; que cet examen se fasse toujours en présence des faits que j'emploie. Songez, mon ami, que toute contradiction entre un seul fait bien constaté et ma pensée principale, démontrerait invinciblement l'erreur de cette pensée, et que, sans égard pour moi, vous devriez alors la rejeter. Mais songez aussi que, si tous les faits que l'homme peut connaître sont expliqués par ma pensée principale, si la loi qu'elle indique est sans cesse présente à tous les êtres qui se forment, à tous les mouvemens qui s'exécutent, cette pensée est rigoureusement vraie. Il est impossible à l'homme d'imaginer une cause qui se montre universelle, et qui cependant ne soit pas la cause véritable. L'univers est un ouvrage dont l'ensemble est unique, immuable. Un ouvrage quelconque ne peut avoir qu'une seule cause primordiale; toute autre cause que celle qui le conduit aurait nécessairement amené un ouvrage différent.

Retenez donc bien, mon ami, que, par cela même qu'il ne peut y avoir qu'un seul système universel, le premier système universel qui sera découvert par l'esprit de l'homme sera nécessairement vrai; ainsi, vous ne pourrez point

douter de la vérité de celui que je vous confie, si vous ne pouvez point douter de son universalité absolue. Que telle soit l'épreuve à laquelle vous vous imposiez la loi de la soumettre. Ne l'adoptez que lorsque vous serez certain qu'il est démontré par la nature entière; ce n'est pas qu'un seul fait bien expliqué ne suffît pour prouver la vérité du principe général; car il n'est point de fait qui puisse découler d'une autre cause que de ce principe; mais c'est l'ensemble de la nature qui seule en forme le système; il n'est point de fait isolé dans cet ensemble; chacun a des rapports avec tous les autres; chacun ne peut être connu que lorsque tous les autres sont connus.

Eh! quoi! s'écria Amédée avec une sorte d'épouvante, je vais donc parcourir la nature entière! que de temps! que de méditations! que d'efforts!

— Rassurez-vous, mon ami, l'univers est le plus parfait des ouvrages; il en est donc le plus simple, le plus facile à connaître; son immensité ne diminue point sa simplicité; elle ne fait que rendre sa simplicité plus admirable. L'unité, la simplicité, la perfection d'un ouvrage consistent dans la liaison de toutes ses parties, et leur subordination a un principe commun. Cette subor-

dination même établit nécessairement entr'elles un ordre, une gradation; suivez cet ordre dans leur étude; vous éviterez ainsi les tâtonnemens, les pas inutiles; votre marche sera aussi ferme que rapide; vous négligerez toutes les répétitions de faits qui ne vous feraient connaître que des modifications peu apercevables, des détails peu importans.

Je suppose qu'un bel arbre, nouveau pour vous, se présente à votre vue, et vous fasse désirer de connaître son ensemble, sa forme, la distribution de ses parties, la nature des productions que sa vie amène : vous porterez sur le tronc vos premiers regards; vous suivrez alternativement les branches principales; et les rameaux de ces branches vous présenteront les feuilles, les fleurs et les fruits. Il vous suffira d'examiner un petit nombre de ces fruits; ils vous donneront la connaissance de tous les autres; vous ferez peu d'attention à leurs différences légères de grosseur ou de forme; toutes les feuilles, toutes les fleurs se montreront également ressemblantes; vous n'examinerez qu'un petit nombre de feuilles et de fleurs.

Mon ami, j'ose vous dire que, dès le début de la lecture à laquelle je vous invite, les regards de votre Pensée seront adressés au tronc de l'arbre universel. Vous le suivrez dans le développement

que j'ai cru pouvoir lui donner. Peut-être, en bien des parties, quelques rameaux vous paraîtront n'être pas exactement placés, comme ils le sont dans la nature ; vous réformerez le plus d'inexactitudes que vous pourrez en découvrir, et, sans doute, vous en laisserez beaucoup encore. Mais je suis profondément persuadé que vous ne trouverez nulle part, dans la nature, un seul rameau manifestement détaché de l'arbre que je vous présente ; vous ne trouverez jamais un fait qui puisse être rapporté à une autre cause qu'à celle à laquelle je rapporte tous les faits.

Mon ami, puisque l'homme naît et se développe au sein de la nature ; puisque toutes les parties de l'univers concourent à former son corps ou à fournir des idées à son intelligence ; puisqu'en un mot, l'homme est, dans l'univers, le centre de tous les rapports, la connaissance de l'univers peut seule donner la connaissance de l'homme.

Si j'ai su mettre, dans mon Ouvrage, un enchaînement semblable à celui qui unit toutes les parties de l'univers, vous aurez reçu, au terme de mon Ouvrage, l'explication de l'homme, de toutes ses facultés, de l'origine de ses facultés, de leur destination, de leur exercice ; vous connaîtrez les vrais fondemens de sa morale : vous

saurez, en effet, ce qu'il doit penser et pratiquer pour être heureux, sans nuire à ses semblables, en leur procurant même le plus de bonheur possible.

Tel est pour l'esprit humain le but de l'instruction à laquelle il est invité par l'Auteur de la nature. C'est principalement pour savoir ce qu'il doit faire, que l'homme doit chercher à connaître ce que le Créateur a fait. Je ne crois point que la connaissance entière de ce que le Créateur a fait, puisse jamais être pleinement acquise par l'esprit de l'homme. Mais ce qui est au-delà de ce que nous pouvons connaître, n'est point nécessaire à la direction de notre conduite. Il est vraisemblable, au contraire, que le voile qui nous le dérobe a été placé pour notre plus grand avantage par la bienfaisance du Créateur. Vous trouverez, dans mon Ouvrage, les raisons et les développemens de cette pensée. Mais, dès ce moment, elle me fournit l'occasion de vous dire que les conjectures, sur ce qui est au-delà des choses positives, sont permises à l'homme; que je me suis livré à ces conjectures; que seulement j'ai eu soin de ne le faire qu'après avoir parcouru, selon mes forces, le domaine des choses positives. Je n'ai commencé à imaginer qu'au terme où j'ai cessé de voir; et, à ce terme, j'ai

pris l'unité pour guide ; j'ai fortement attaché mon esprit à cette pensée :

L'unité embrasse nécessairement ce qui nous est connu, et ce qui ne peut l'être ; il n'existe qu'une Puissance suprême ; cette Puissance n'a établi qu'une loi ; cette loi ne conduit qu'un ouvrage ; l'univers est cet ouvrage ; tout ce qui est contraire à la loi universelle, est impossible ; tout ce qui, dans les régions de l'inconnu, cherche à se montrer comme possible, ne peut s'exécuter que par cette loi.

Tel est, mon ami, le plan des études que vous allez faire, et des méditations auxquelles je vous invite. Que votre bonheur sur-tout en soit le terme ; l'instruction et la sagesse sont les deux premiers élémens du bonheur.

Ces paroles de Lorenzo frappèrent d'une grande attente l'esprit d'Amédée. Extrême simplicité, immense étendue, tels étaient déjà, à ses yeux, les caractères des pensées qu'il allait suivre. Il était à-la-fois entraîné et épouvanté. — Mon ami, s'écria-t-il dans la confusion de ses sentimens, quel horizon se déploie !... que vois-je !... est-ce réellement l'univers qui va se mettre en ma présence ?... O mon père ! laissez-moi le fuir ; épargnez ma faiblesse !... Mais non ; déjà mon ame le regarde ; et l'admiration dissipe la frayeur.

— Vous admirez l'univers, reprit Lorenzo; vous commencez donc à le comprendre; et, en effet, si vous sentez profondément que l'unité est le caractère essentiel du plus grand des ouvrages, vous sentez, vous comprenez ce qu'il y a de plus vrai, de plus admirable dans la composition de l'univers.

Venez, mon ami, profitons de vos dispositions heureuses; je vais vous confier le fruit de mes travaux.

Amédée suivit Lorenzo jusqu'à sa demeure.... Tenez, mon cher fils, voilà mon livre; je vous le donne; il n'est plus à moi; jamais il ne m'a été plus cher qu'en ce moment où je puis dire : il est à vous.

Amédée, interdit de plaisir et de reconnaissance, accepte et ne peut répondre; ses larmes coulent.... Ah ! mon enfant, lui dit Lorenzo, en le serrant dans ses bras, mon ouvrage est à vous; mais, qu'ai-je abandonné?.... N'êtes-vous pas à moi ?

Dès le lendemain, Amédée chercha vainement Lorenzo dans sa demeure. Lorenzo était parti avant le jour; et ce jour, de part et d'autre, fut donné à la tristesse. O amitié ! les momens que tu réclames sont les plus doucement employés !

Lorenzo porta, dans ses fonctions, son zèle et son caractère. Amédée porta sans cesse, dans l'étude de la nature, son intelligence et son ardeur. Guidé par l'ouvrage de son ami, sa marche fut rapide; elle l'aurait été davantage, s'il se fût laissé entraîner par le désir de beaucoup voir, et le plaisir de toujours comprendre. Mais son ami lui avait fortement recommandé d'examiner avec une attention sévère; il se contraignait sans cesse à revenir sur ce dont il était déjà persuadé. Il croyait cependant apercevoir quelquefois les incorrections que son ami lui avait annoncées. Mais, tremblant de porter atteinte à un ouvrage si cher à son cœur, il s'accusait long-temps de se tromper lui-même; et ce n'était jamais qu'avec tous les sentimens du respect le plus tendre qu'il exposait ses observations sur ce qu'il croyait être des erreurs.

Moins d'un an fut nécessaire pour terminer cette occupation si douce, si importante. Elle laissa, dans l'esprit d'Amédée, ce que son ami avait espéré y mettre, la connaissance de l'ensemble de la nature, de ses traits principaux, des rapports qui unissent toutes ses parties, des gradations qui les enchaînent, de la loi unique dont l'exécution constante fait de l'univers une Pensée unique, un Système unique, un Fait universel.

Amédée, conformément à la promesse de son ami, fut conduit, par la nature entière, à la science de l'homme, à la connaissance de ses facultés, de sa destination, de la place qu'il occupe au sein des êtres, tous occupés à le former ou à l'instruire. Il apprit ce qu'il devait faire lui-même pour concourir le plus possible à cette œuvre générale de l'univers. Il apprit que la sagesse de l'homme donne seule à l'univers tous les moyens d'agir en faveur de l'homme. Il trouva ainsi, dans le noble désir d'améliorer son être, les motifs les plus pressans de toujours respecter les droits de ses semblables; de se livrer à tous les sentimens élevés; d'éviter toutes les actions honteuses ou injustes; de prendre toujours pour guide de sa conduite cette pensée aussi vraie que salutaire.

L'homme de bien, l'homme sage, l'homme qui poursuit le véritable bonheur, et qui seul peut l'obtenir, est celui qui, par chacune de ses actions et de ses intentions, mérite de l'affection ou de l'estime.

Amédée avait régulièrement informé son ami de ses travaux, de ses progrès. Lorsqu'il eut achevé la lecture de son ouvrage, qu'il en eut fait pour toujours le fond essentiel de ses pensées, Lorenzo revint passer quelques jours auprès de lui. Douce réunion! que de sentimens la rendirent heureuse!

que de tendresse fut exprimée par Lorenzo ! que d'amour, de respect furent exprimés par Amédée ! O mon père ! lui disait-il, avec quelle justice ne vous dois-je pas ce titre ; mon ame est votre ouvrage !... Oui, mon fils, répondait Lorenzo, ce titre m'appartient ; je reconnais, dans mon cœur et dans le vôtre, tous les sentimens qui me les donnent ; je n'en veux plus d'autre auprès de vous ; j'en prends tous les droits ; je les conserverai toujours, mon cher Amédée ; et, à l'instant même, je vous demande de vous soumettre au premier usage que je vais en faire. Ecoutez-moi, mon ami.

Je vous avais donné mon livre ; considérez aujourd'hui, comme votre propriété, ce lieu où vous en avez fait la lecture. C'est aussi pour qu'il ne devienne plus cher que je vous le donne, que, dès ce moment, et pour toujours, je m'en dépouille pour vous. Mais son revenu, qui suffirait à votre existence, ne pourrait suffire à l'existence d'une famille ; et je veux, mon ami, que vous cherchiez à devenir aussi heureux que vous méritez de l'être. Votre cœur a besoin d'affections profondes qui vous imposent le devoir d'occupations soutenues, intéressantes par leur nature et leurs motifs. Vous ne parviendrez point peut-être à obtenir ce que je désire ; la douceur de contracter les liens les plus importans vous sera peut-être toujours refusée par la Providence ; s'il

en est ainsi, vous ne murmurerez point contre elle; vous savez quelle est toujours l'équité de ses desseins. Mais, en ce moment où vous ne les connaissez pas encore, elle vous invite, par ma voix, à mériter d'elle ses faveurs les plus précieuses. Venez prendre, dans la ville que j'habite, une occupation utile, conforme à vos talens. J'ai demandé pour vous une place honorable; elle m'a été accordée. Vous la remplirez avec distinction et avec zèle; vous serez aimé, estimé; et alors nous chercherons ensemble une jeune personne digne, par sa bonté, son innocence, ses qualités aimables, de s'unir à votre sort.

Que de touchantes espérances furent excitées, par ces paroles, dans le cœur d'Amédée !.... O mon père ! vous m'accablez de biens ! Ah ! pressez-vous de me conduire au milieu des hommes, de m'entourer d'hommes justes, de cœurs simples, que je puisse associer à ma reconnaissance ! Oui, j'ai besoin d'aimer; j'ai besoin d'une famille; j'ai besoin d'une occupation soutenue et intéressante. Mais aujourd'hui, ce qu'il me faut le plus promptement, c'est de pouvoir beaucoup parler de vous; c'est de pouvoir aussi faire parler de moi, de manière à honorer mon père.

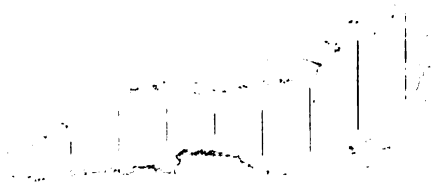
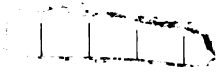
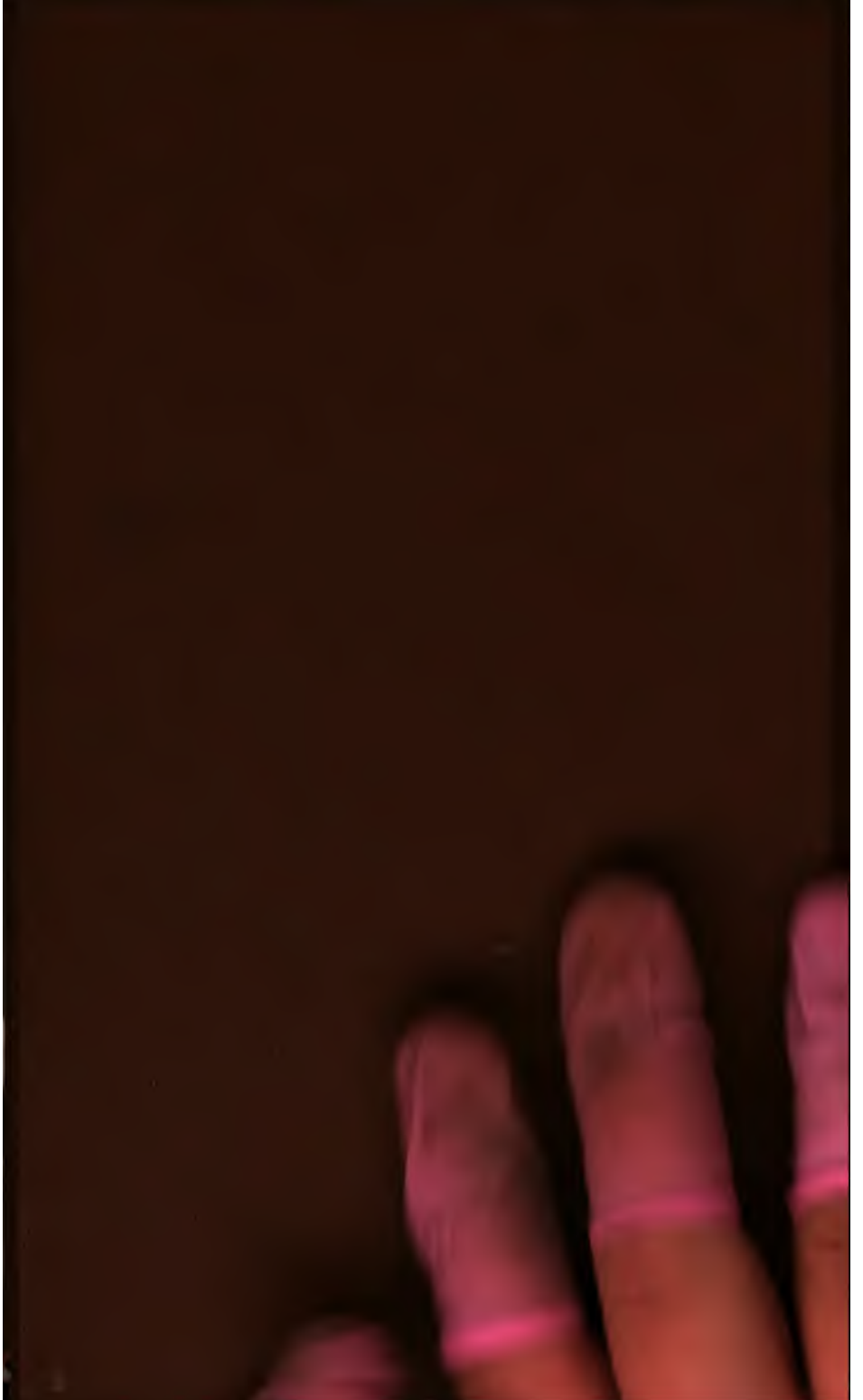
Amédée et Lorenzo quittèrent ensemble la

campagne ; ils allèrent l'un et l'autre remplir, dans la même ville, les fonctions qui leur étaient confiées. Amédée s'acquitta des siennes avec honneur et succès. Il appliqua à sa position les idées de compensation et de justice qu'il tenait de Lorenzo. Il parvint ainsi à l'améliorer, parce que sa douceur et son zèle lui concilièrent la bienveillance générale. Son ami jouissait délicieusement de son bonheur et de tous les sentimens qu'il inspirait. Il demandait pour lui les faveurs dont il le jugeait digne. Elles lui étaient ordinairement accordées.

En peu d'années, la situation d'Amédée était déjà devenue assez avantageuse pour que Lorenzo crût pouvoir, sans imprudence, encourager les vœux de son cœur. Amédée avait eu récemment l'occasion de connaître une jeune personne ressemblante à celle dont son ami lui avait fait concevoir l'image. Son ami, se défiant encore de la vivacité de ses désirs, ou même de la générosité de son ame, lui avait demandé de ne rien précipiter, lui promettant de bien observer l'objet de son affection naissante. Lorenzo avait mis, dans cet examen, tout l'intérêt d'un père. Il eut la douceur d'être satisfait; vertus modestes, grâces touchantes, il trouva ce qu'il désirait pour le bonheur de son fils. Il prépara cette union; il la forma; il la bénit : elle fut heureuse.

....Cette union fut heureuse.... et cependant bien des sujets de peine entrèrent encore dans le partage d'Amédée. Ses enfans ne répondirent pas tous, par leur caractère, leur intelligence, leur conduite, à ses soins et à ses désirs. Des circonstances imprévues le jettèrent dans la gêne, lui suscitèrent des inquiétudes. Mais Amédée n'oublia jamais qu'il est impossible à l'homme d'obtenir un bonheur sans mélange. Il approuva les peines qui lui furent envoyées, en ne négligeant rien, d'ailleurs, pour les adoucir. Il goûta, avec reconnaissance, les biens qui, toujours en récompense de sa bonté, firent plus que balancer ses douleurs.

Le premier de ces biens fut la tendresse constante et la vertu sans tache de celle qui possédait son cœur. Leur confiance mutuelle était sans mesure; et leurs sentimens toujours approuvés, toujours confondus, reposaient principalement sur trois affections profondes : ils aimaient ensemble le Créateur du monde, leurs enfans et Lorenzo.

Puisse ce Tableau de toute la félicité que l'homme peut connaître, se renouveler quelquefois sur la terre !

FIN.